HISTOIRE ET TRADITION

OSWALD WIRTH

la franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes

sa philosophie, son objet sa méthode, ses moyens

III

" LE MAITRE "

DERVY

« ... La Franc-Maçonnerie est appelée à refaire le monde.

La tâche n'est pas au-dessus de ses forces à la condition qu'elle devienne ce qu'elle doit être. »

O. W.

Collection « Histoire et Tradition »

OSWALD WIRTH

la franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes

sa philosophie
son objet
sa méthode
ses moyens

3e Partie
" LE MAITRE "

DERVY - LIVRES
6, rue de Savoie - Paris-VIe

« ... Quand il y aura en Maçonnerie des Maîtres éclairés capables de lire et écrire la langue sacrée, alors notre institution passera du Symbole à la Réalité. Elle incarnera l'Initiation véritable et construira effectivement le Temple de la Suprême Sagesse humaine... »

O. W.

© by Dervy-Livres Août 1974

LE LIVRE DU MAITRE

« — Que cherchent les Maîtres ?
— *La Parole Perdue.*
— Quelle est cette parole ?
— La clef du secret maçonnique, autrement dit, la compréhension de ce qui reste inintelligible aux profanes et aux initiés imparfaits. »

O. W.

« ... L'Homme est une intelligence servie par des organes... »

« Les véritables Maîtres sont les Intelligences constructives du Monde, puissances effectives pour les Initiés qui entrent en rapport avec les Supérieurs Inconnus de la tradition. »

O. W.

LE MAITRE MAÇON

LE LIVRE DU MAITRE

AUX INITIÉS DU 3e DEGRÉ

(Préface à l'Edition de 1931)

Vénérables Maîtres,

Vous avez été élevés au suprême degré de la hiérarchie maçonnique : votre diplôme en fait foi. Mais êtes-vous Maîtres véritablement ? Répondre que certain rameau mystérieux vous est connu ne résout pas la question, car chacun peut retenir une formule rituélique et la répéter, sans en avoir saisi toute la portée.

Il n'y a du reste rien d'humiliant à confesser notre impuissance en face du mystère. Admis en Chambre du Milieu il y a neuf lustres, je ne puis me targuer de connaître l'Acacia. Comme vous, je suis, en réalité, resté Compagnon. Mes voyages n'ont pas pris fin et je travaille sans relâche à conquérir la Maîtrise, que je suis très loin de posséder.

Comment puis-je avoir alors la présomption de rédiger un Livre du Maître ?

Si je crois devoir donner satisfaction aux FF.·. qui attendent avec impatience la publication de ce manuel, c'est que, à force d'aspirer à la Maîtrise, je suis parvenu à m'en faire une conception très nette. C'est parce que je sais fort bien ce qu'il faudrait être pour se dire Maître que je me sens très inférieur au troisième degré. Conscient de tout ce qui me sépare de l'idéal, je mesure, par ce fait même, la distance à parcourir pour y atteindre. Me tenant au pied de la montagne, je discerne le sentier qui mène au sommet ; les difficultés de l'ascension m'apparaissent et je puis renseigner les vaillants désireux de les affronter.

C'est à eux que s'adresse le tome III de la Franc-Maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes, *ouvrage dont le plan fut arrêté dès 1888, au sein du Groupe Maçonnique d'Etudes Initiatiques. Immédiatement, le* Livre de l'Apprenti *fut mis en œuvre ; mais il ne vit le jour que fin 1892, sous les auspices de la R.·. L.·. Travail et Vrais Amis Fidèles.*

Ce premier manuel s'inspirait d'idées mises en commun et longuement discutées ; aussi ne porta-t-il aucune signature individuelle. Il n'en fut plus de même du Livre du Compagnon, paru en 1911, qui fut rédigé dans une mesure beaucoup plus large, sous ma responsabilité personnelle.

Quant au Livre du Maître, *qui complète la série, il n'a pu être élaboré en Chambre du Milieu. On comprendra donc que je prenne à mon compte les vues que j'ai tenté de traduire dans ce traité particulièrement épineux.*

Sans doute, pour retrouver la Parole Perdue. *ai-je eu recours aux lumières des FF.·. les plus instruits. Les uns comme Joseph Silbermann et le F.·. Hubert, directeur de la* Chaîne d'Union. *ont verbalement stimulé mes méditations, alors que Ragon, Eliphas Lévi, Albert Pike et surtout Gœthe m'ont instruit par leurs écrits.*

Mais il ne suffit pas, en ces matières, de s'assimiler la pensée d'autrui. Pour renouer le fil rompu des traditions oubliées, il faut revivifier le passé par un effort personnel intense et persévérant. Il s'agit de revivre soi-même les temps anciens, en s'absorbant dans l'étude des monuments significatifs qu'ils nous ont laissés. Ruines, superstitions, doctrines philosophiques discréditées, religions étranges, tout mérite d'être exploré avec soin ; mais rien ne saurait être plus révélateur que les poèmes et les mythes.

Les poètes, dont l'imagination est éclairée, sont en Initiation plus instructifs que les froids raisonneurs. L'épopée chaldéenne du héros Gilgamès et la légende d'Ishtar descendue aux enfers, compositions d'une haute portée initiatique, remontent à plus de cinq mille ans. Le récit de la mort d'Osiris et tant d'autres fables traduisent en images les enseignements de la plus profonde sagesse. La Bible elle-même est précieuse pour qui sait la comprendre. La séduction d'Eve par le serpent fait allusion aux principes fondamentaux de toute initiation, de même que quantité d'autres contes plus récents.

Les générations se transmettent des fantasmagories frivoles en apparence, que le penseur ne doit pas dédaigner. Ce sont elles qui animent le vitrail de cette fenêtre d'Occident, dont l'Initié, parti le matin de l'Orient, approche le soir, après avoir, à midi, examiné toutes choses à la pleine clarté du jour.

Dès l'aube, sa raison éveillée avait guetté près de la fenêtre d'Orient les premiers rayons appelés à pénétrer dans son esprit. Cette illumination trop soudaine devait l'éblouir et le rendre présomptueux. Pleine d'ardeur, l'intelligence ainsi surprise se croit forte contre les erreurs. Elle ne voit partout que préjugés à combattre et fantômes à mettre en fuite. C'est l'âge des jugements précipités, qui ne tiennent compte d'aucune autorité reçue et portent condamnation sans réserve sur tout ce qui ne cadre pas avec l'opinion intransigeante trop brusquement acquise.

Cette exubérance juvénile se calme vers le milieu de la vie. C'est alors qu'un jour implacable tombe presque verticalement par la fenêtre du Midi Les objets ne projettent plus qu'un minimum d'ombre et se révèlent dans toute leur réalité. C'est l'heure où il convient de les observer rigoureusement, en les envisageant sous toutes leurs faces. Le jugement devient alors circonspect et reste volontiers en suspens. Une compréhension exacte se refuse à condamner, car elle explique avec indulgence, en faisant la part de tous les facteurs en cause.

La pleine lumière conduit ainsi à la Tolérance

qui caractérise la Sagesse des Initiés. Il faut être arrivé à tout juger avec sérénité, pour obtenir le droit d'ouvrir la fenêtre occidentale du Sanctuaire de la Pensée. Le Soleil s'est alors couché : l'agitation du jour se calme et la paix du soir s'étend graduellement sur la plaine. Les détails s'y estompent dans l'ombre grandissante, qui fait ressortir l'éclat de l'étoile vespérale devant laquelle pâlissent toutes les autres. Cet astre n'est plus l'arrogant Lucifer, inspirateur d'orgueil et de révolte ; c'est un foyer de douce clarté, qui porte au rêve évocateur de l'idéalité. Désormais la nuit peut épaissir ses voiles : les ténèbres de l'extérieur ne prévaudront plus sur la lumière du dedans. Puis, quand les vivants se taisent, les morts se disposent à parler. L'heure est venue d'évoquer ceux qui détiennent les secrets qu'ils ont emportés dans la tombe. Ce sont eux les Véritables Maîtres, *dont nous pouvons faire revivre la pensée en nous conformant aux rites prescrits.*

Mais ne prêtons pas aux cérémonies une valeur sacramentelle. Hiram ne ressuscite pas en nous parce que nous avons extérieurement *joué son rôle. En Initiation, rien ne compte, hors ce qui s'accomplit intérieurement.*

Efforcez-vous donc, Vénérables Maîtres symboliques, de transformer le symbole en réalité. Titulaires de diplômes et porteurs d'insignes, métamorphosez-vous en Penseur participant à la Pensée impérissable !

Puisse le Livre du Maître *vous guider dans l'accomplissement de cette grande œuvre.*

OSWALD WIRTH ∴

Mai 1931.

Première Partie

NOTIONS HISTORIQUES
RELATIVES AU GRADE DE MAITRE

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES ET LES INITIÉS

Les Institutions Primitives

Si nous faisons abstraction de la famille, qui est antérieure à toute formation sociale proprement dite, quelle est l'association permanente la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter ? S'appuyant sur l'ethnographie, les sociologues répondent que c'est le groupement des hommes adultes en société secrète. Les individus qui ont charge des intérêts collectifs de la tribu sont tout naturellement amenés à se réunir pour délibérer et prendre des résolutions communes. Ils tiennent, à cet effet, à s'assembler strictement entre eux, en dehors des femmes, des enfants et des étrangers. L'accès de leur lieu de réunion est interdit, en conséquence, aux personnes non qualifiées pour participer à l'assemblée. Celle-ci prend très facilement un caractère sacré, de même que l'enceinte qui lui est réservée. Telle est l'origine du *Temple* dont les profanes (de *pro fanum :* devant le Temple) sont exclus.

Pour être admis en ce lieu redoutable, dont l'approche indiscrète porte malheur, les conditions varient. Parfois l'adolescent est accueilli, par le fait même qu'il atteint l'âge de sa majorité, mais il arrive aussi que des épreuves d'endurance physique soient imposées, ou qu'il faille donner des gages d'une suffisante maturité intellectuelle.

Toujours est-il que, aux yeux des primitifs, nul acte ne saurait être plus important dans la vie que l'admission du jouvenceau dans l'assemblée des hommes faits. Des cérémonies, des fêtes et des réjouissances s'y rattachent donc, de nos jours encore, chez les sauvages restés à l'état de nature.

Mais ce n'est point là, en général, la seule solennité qu'ils aiment à célébrer avec pompe. L'usage des fêtes annuelles, en l'honneur de la jeunesse atteignant l'âge de la puberté est presque universellement répandu. La première communion des Chrétiens remonte ainsi, dans son principe, à des rites d'une extrême antiquité. Il en est de même de l'immense majorité des pratiques religieuses des différents cultes, qui ont leurs racines dans les simagrées des féticheurs préhistoriques.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne doivent pas être méprisés. N'étaient-ils point choisis parmi les vieillards les plus expérimentés, ayant fait preuve de sagesse, de prudence et de subtilité au sein de l'assemblée des hommes faits ? Trop affaiblis de corps pour participer aux expéditions guerrières, ces anciens, dont l'esprit restait vigoureux, surent prendre un ascendant parfois très étendu. Ce fut le cas des

Druides et d'autres prêtres similaires. Remarquons à ce sujet que « prêtre » vient de *presbyter*, dont la racine est un mot grec signifiant *vieillard*.

L'Art Sacerdotal et l'Art Royal

Qui se ressemble s'assemble. La similitude des caractères, des goûts, des intérêts, des occupations, des droits et des devoirs pousse au groupement. Les vieillards réputés les plus sages, mais physiquement débiles, furent donc amenés à se grouper séparément et à se réunir en dehors de l'assemblée des hommes restés vigoureux, au sein de laquelle prédominait l'élément guerrier. Peu nombreux, les vieux devaient aimer à tenir leurs conciliabules dans le silence de la nuit, retirés en quelque case isolée.

Comme leur prestige et leur influence se basaient sur leur renom de sagesse, ils avaient intérêt à s'instruire réciproquement, en se communiquant le fruit de leur expérience et de leurs méditations. Ils devinrent ainsi les dépositaires des traditions de la tribu. Parmi eux se trouvèrent les conteurs, habiles à charmer leurs auditeurs par des récits de plus en plus imagés de hauts faits attribués aux dieux et aux héros. Il y eut des rapsodes, chanteurs inspirés, habiles à captiver les imaginations. Parfois même des devins annonçaient l'avenir et indiquaient des remèdes à tous les maux.

La finesse d'esprit de vieillards musculairement affaiblis prévalut ainsi sur la fougue irréfléchie des

forts. Exploitant les croyances qu'ils avaient contribué à répandre, de frêles hommes de pensée se firent craindre et vénérer des foules. Devant eux s'inclinèrent des guerriers intrépides, allant jusqu'à se donner volontairement la mort sur l'ordre des représentants des cieux. Ce fut là le triomphe du pouvoir spirituel, qui n'abusa que trop de son absolutisme.

Il faut cependant reconnaître en lui un facteur primordial du progrès humain. C'est lui qui le premier dompta la brutalité instinctive, en recourant aux seuls moyens dont il pouvait disposer. Il sut mettre en œuvre les fantômes de l'imagination, pour exercer son influence, grâce à eux, sur la masse des esprits grossiers. Ce fut là le point de départ de cet *Art Sacerdotal*, qui a toujours joué le rôle principal dans le gouvernement des hommes.

Mais ne nous hâtons pas de condamner avant d'avoir bien compris. Dans les choses humaines, le bien et le mal aiment à s'enchevêtrer : il faut savoir les distinguer sans parti pris. Reconnaître l'un et l'autre en toutes choses est l'apanage de l'Initié qui a su cueillir le fameux fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Toute la psychologie du prêtre-sorcier primitif ne se ramène pas aux subterfuges d'une ruse ambitieuse ou au désir égoïste d'exploiter la candeur d'autrui, car nous sommes tenus de voir en lui le précurseur de nos philosophes et de nos savants.

Pour soutenir son renom de sagesse, il devait

trouver réponse à tout, et, en particulier, aux questions qui se posent en présence des phénomènes naturels. Il eut vite fait d'imaginer une cosmogonie, attribuant tout à l'action d'êtres invisibles, bons ou mauvais, conçus à l'image de l'homme. Les générations successives creusèrent ensuite ces notions rudimentaires, dont se dégagea peu à peu toute la science des premiers âges.

Bien qu'issue de l'imagination, cette science n'est pas à mépriser. Elle s'est traduite en mythes, en symboles, en allégories, en une foule de pratiques superstitieuses. Gardons-nous de dédaigner celles-ci. Plus elles paraissent absurdes à première vue, plus elles doivent solliciter notre attention, si, transmises de siècles en siècles et sans cesse combattues par les orthodoxies et le rationalisme, elles ont survécu en dépit de tout. L'opiniâtreté de leur survivance ne peut s'expliquer que par un fond de vérité caché, dont elles sont le très impur véhicule, telle une perle qui se trouverait enfouie sous un amas de haillons sordides. Comme Maîtres, il nous appartient de découvrir cette perle sans nous laisser rebuter par ce qui la dérobe à l'indiscrétion profane.

Mais, si l'intelligence humaine est respectable jusque dans ses premiers balbutiements, il ne faut pas perdre de vue que les esprits subtils sont portés à se gausser des naïfs. La candeur enfantine des peuplades primitives devait stimuler l'ingéniosité des sorciers. En présence de foules dociles à toutes les suggestions, ils s'attribuèrent de mystérieux pou-

voirs. Par des cérémonies étranges, des sacrifices et des incantations, ils prétendirent conjurer dieux et démons, déterminer le bon ou le mauvais sort et obtenir la réalisation de toutes leurs fantaisies. Ainsi se répandit la croyance à l'efficacité des rites magiques, dont la tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours, puisque nous les voyons pratiqués, aussi bien par le sacerdoce des plus orgueilleuses religions, que par les humbles féticheurs africains.

Ceux qui exploitent les superstitions en sont d'ailleurs dupes, eux-mêmes, pour une très large part. Ils se croient investis des pouvoirs surnaturels qui leur ont été magiquement transmis. C'est donc de bonne foi qu'ils exercent leur ministère et qu'ils se font payer leurs services, car la première mission de l'Art Sacerdotal a toujours été de nourrir ses adeptes.

Jamais au surplus, les représentants du pouvoir spirituel ne méconnurent les avantages d'une étroite alliance avec les détenteurs de la puissance matérielle. Les concordats ne sont guère moins vieux que le monde, car ils remontent à la fondation des plus anciennes dynasties. N'est-il pas, en effet, dans la nature des choses, qu'une tribu, se sentant plus forte, mais moins bien partagée que la voisine, prenne la résolution de piller celle-ci ? Pour diriger l'opération de brigandage, le choix d'un guerrier énergique s'impose. Tout ayant marché à souhait, il n'est pas vraisemblable que le chef militaire triomphant soit pressé de se dépouiller de

son autorité temporaire. La nécessité de défendre le bien mal acquis réclame un commandement permanent. Les premiers à le comprendre sont les sorciers. Après avoir préparé l'opinion publique, ces fidèles interprètes de la divinité, interviennent donc fort à propos pour administrer, sous une forme ou sous une autre, un sacrement équivalant à l'onction suprême. Du coup, la tribu victorieuse bénéficie d'un gouvernement stable, légitime et régulier.

Le processus se généralisant, prêtres et rois règnent sur les peuples. Ce n'est pas fatalement pour le malheur des gouvernés, car l'intérêt des gouvernants est de bien remplir leur tâche, donc de gouverner aussi sagement que possible. Des rois justes et des prêtres honnêtes ont pu collaborer au bonheur des troupeaux humains dont ils avaient pris charge. Il est certain aussi que des soins particuliers furent donnés, en Egypte et en Chaldée, à l'éducation des hommes appelés à régner spirituellement ou matériellement. Des écoles enseignèrent un *Art Sacerdotal* raffiné, destiné à former des prêtres, et un *Art Royal* préparant à devenir roi.

Cette instruction supérieure, visant au plus haut perfectionnement intellectuel et moral des individus, fut ensuite mise à la portée de tous les hommes dignes de la recevoir. Dans le cours de l'antiquité classique, il se constitua donc de nombreux centres d'initiation où les *mystères* furent révélés à une élite soigneusement sélectionnée.

La Maîtrise Idéale

De nos jours, l'*Art Royal* continue à être enseigné. Il est vrai que c'est sous le voile de symboles, dont le sens n'est pas toujours pénétré. Les Maçons du XVII[e] siècle ont ainsi pu se proclamer adeptes de l'*Art Royal*, parce que les rois se sont jadis intéressés à l'œuvre des corporations constructives, privilégiées au Moyen-Age pour élever, dans toute la chrétienté, les édifices sacrés (1). Lorsque la Maçonnerie moderne se dégagea de toute préoccupation architecturale professionnelle, pour ne plus préconiser qu'une construction philosophique purement morale et intellectuelle, *Art Royal* devint synonyme de *Grand Art* ou d'*Art par excellence*. N'était-il pas, en effet, le *roi des Arts* cet *Art Suprême* selon lequel l'humanité dans son ensemble doit être construite, art qui s'applique, en outre, à chaque individu destiné à occuper sa place dans l'immense édifice ?

Mais il est temps de restituer à la vieille expression traditionnelle son sens primitif. Il ne faut pas que la Franc-Maçonnerie se dissimule qu'elle a pour mission de préparer ses adhérents à une véritable royauté : celle du *Citoyen*, souverain dans l'Etat moderne.

Avant tout, ce Souverain doit avoir conscience de sa dignité. Il ne reconnaît au-dessus de lui aucun pouvoir devant lequel il s'humilie pour solliciter des faveurs. La *Chose publique* (« *Res publica* » : République) est sa chose à lui, sa propriété, dont il est responsable. Il n'y souffre aucun abus et veille

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, p. 38.

à ne jamais se faire complice d'un acte lésant l'intérêt général.

Ainsi compris, l'*Art Royal* doit être enseigné aux Républicains, car tant qu'ils n'auront pas reçu une éducation de rois, ils ne sauront pas exercer leur souveraineté. Celle-ci restera fallacieuse, jusqu'au jour où les citoyens seront pénétrés du devoir de la royauté collective qui est leur apanage. Si, par leur moralité, ils ne s'élèvent pas au-dessus des esclaves, toutes les proclamations officielles ne changeront rien à leur sort. Sous l'étiquette la plus démocratique, ils continueront à subir le joug qu'ils n'auront pas eu l'énergie de secouer. Le renversement d'un trône ne confère pas, une fois pour toutes, la liberté. Celle-ci demande à être constamment conquise par ceux qui veulent la mériter. Gardons-nous donc de nous endormir sur les lauriers de nos pères qui ont pris la Bastille : nous ne serons jamais libres, si nous ne savons pas sacrifier continuellement nos ambitions mesquines au bien général. Sous quelque régime que ce soit, des prêtres et des rois nous domineront, tant que nous n'aurons pas appris à supplanter nous-mêmes prêtres et rois.

Mais comment se soustraire à cette domination, sinon en s'inspirant de l'adage : on ne supprime que ce qu'on remplace. Ce n'est pas en vain que l'Initié est appelé à devenir son propre Roi et son propre Prêtre.

Il sera Roi quand il régnera sur lui-même, quand ce qu'il y a de plus élevé en lui se fera obéir par

ce qui est inférieur. Cette *Maîtrise de soi* peut seule conférer la dignité royale, caractéristique du Citoyen jaloux de sa souveraineté nationale.

Nul ne doit pouvoir, d'autre part, abuser de l'imagination du souverain. Celui-ci s'initiera donc aux mystères de l'Art Sacerdotal, afin de n'être dupe, ni du représentant de Dieu qui promet la félicité dans un autre monde, ni du charlatan politique, prétendu détenteur de la panacée universelle mettant fin à toutes les misères sociales.

La vraie Maîtrise soustrait à toutes les duperies ; mais elle ne s'acquiert qu'au prix d'efforts soutenus, dirigés contre toutes nos faiblesses intellectuelles et morales.

La Mission des Initiés

De tout temps et sous toutes les latitudes, il s'est trouvé des esprits loyaux aspirant à la vérité, au bien de leurs semblables et à la suppression des maux dont les hommes souffrent par leur propre faute. Ces sages ont parfois fait école en instruisant des disciples. Donnant l'exemple d'une vie austère, ceux-ci ne craignirent pas, en certaines circonstances, de s'attaquer publiquement aux abus du jour. S'étant attiré des persécutions, les réformateurs furent contraints à la prudence ; ils se firent discrets et s'enveloppèrent de mystère, sans rien abdiquer de leurs desseins généreux. Ainsi virent le jour de nombreuses associations plus ou moins secrètes et indépendantes les unes des autres, mais

animées d'un même esprit de justice et de philanthropie.

A ce point de vue, la Franc-Maçonnerie actuelle est incontestablement l'héritière des plus nobles traditions. Ouvrière du progrès humain, elle a pleine conscience de son rôle émancipateur. Ne s'inféodant à aucune école et ne prenant parti pour aucun système, elle recherche en toute indépendance la *Lumière* qui affranchit de tout esclavage.

Sachant que les peuples ne sont pas condamnés à une enfance éternelle, les Initiés suivent leur évolution qu'ils favorisent, en travaillant à élever partout le niveau intellectuel et moral. Malheureusement, il est des coalitions qui conspirent en sens contraire. Convaincus que les peuples ont intérêt à être maintenus en tutelle, elles s'efforcent de retarder la marche normale des choses et entravent le progrès.

Une lutte s'engage ainsi fatalement entre les constructeurs de l'avenir et les conservateurs timorés d'un passé dont ils sont les bénéficiaires. Des éléments divers interviennent, de part et d'autre, dans cette lutte, chacun mettant en œuvre les ressources dont il dispose.

Ce qui distingue à ce point de vue les Initiés, c'est leur horreur de la violence. Ce ne sont jamais eu qui trament les révolutions sanglantes ou soulèvent les foules en excitant leurs appétits. La méthode des Initiés découle de l'expérience des siècles : elle est patiente, mais sûre.

Sans doute, une voix peut se faire entendre à

propos pour rappeler au sacerdoce ignorant et à la royauté dégénérée, les origines modestes des plus orgueilleux pouvoirs. Lorsque le descendant du primitif chef de brigands se targue d'être l'oint du Seigneur, des philosophes peuvent se permettre de rire ouvertement. Il n'est pas interdit non plus aux ironistes d'exercer leur verve aux dépens d'un pontife infaillible, dont la souveraineté spirituelle remonte à travers les âges à la très équivoque autorité d'un préhistorique doyen des sorciers.

Ce sont là des incartades d'enfants terribles car, soucieux de ne rien renverser trop brusquement, les Initiés se contentent, en général, de sourire entre eux des vanités humaines. Craignant de propager intempestivement des vérités incendiaires, ils s'imposent une discrétion qui est une force redoutable. Tant qu'il n'est pas l'heure de parler (1) ils se taisent, accumulant les notions reconnues vraies, les mûrissant ainsi avant de leur donner l'essor.

Puis, ils ont l'immense avantage de ne pas être des utopistes. Ils savent que le bonheur des collectivités ne peut résulter que de la transformation des individus qui les composent. La santé du corps social dépend de l'état des cellules constituantes. N'attachons donc pas une importance exagérée à la modification des régimes politiques ou sociaux. Ce sont les pierres, taillées selon l'équerre, qui assurent la solidité de l'édifice. La pratique de l'art de bâtir en instruisit les Francs-Maçons, qui, s'ils ont renoncé à l'architecture matérielle, n'en taillent

(1) S'enquérir de l'*heure* avant d'ouvrir les trav.·. est une prescription rituélique.

pas moins leurs matériaux de construction. Ils dégrossissent sur eux-mêmes l'humaine pierre brute, qu'ils polissent ensuite avec soin, afin de l'adapter aux exigences du grand édifice. Il s'agit là de cette *réformation* intellectuelle et morale des individus qui est l'objectif de toute initiation véritable.

Sous des symbolismes différents, le programme reste en effet le même lorsque les *Hermétistes* enseignent allégoriquement à transmuer le plomb en or, ou que les *Rose-Croix* des XVI^e^ et XVII^e^ siècles assimilent au Christ, roi mystique, l'homme régénéré, mort à ses passions, afin de ressusciter dans la pure lumière.

Sans doute, ce Christianisme initiatique n'est pas celui des vulgaires croyants ; mais la Maçonnerie, elle aussi, s'élève ou s'abaisse dans la conception de chacun, selon le degré d'initiation conquis effectivement par ses adeptes ; d'où nécessité pour ceux-ci de s'instruire aussi complètement que possible, bien décidés à se défaire de leurs préjugés, à perdre leurs illusions, tout en contribuant à l'émancipation particulière et générale par la culture simultanée, en soi et en autrui, de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

La Filiation Maçonnique

Les Institutions primitives, dont il est question plus haut, se sont transformées, selon les circonstances, en des associations politiques, religieuses ou

sociales d'une immense variété de formes. En ne tenant compte que de la mise en scène et du cérémonial encore en vogue parmi les sauvages actuels, on distingue six groupes d'institutions qui dérivent des usages les plus anciens.

En tête viennent les sociétés secrètes politico-magiques, composées de sorciers, de devins et de guérisseurs plus ou moins convaincus. Parfois des cultes proscrits, considérés comme immoraux, se perpétuent secrètement et donnent lieu à des sabbats comme ceux du Moyen-Age. Il arrive aussi que ces corporations ne manquent pas de sérieux, au moins quant aux épreuves qu'elles imposent aux impétrants. Les Peaux-Rouges procèdent sous ce rapport à de véritables initiations (1).

Le second rang revient aux cérémonies de clan, se rattachant au culte du foyer familial et des ancêtres. De cette source dérivent souvent les pompes officielles et les religions d'Etat. Ces cérémonies eurent une telle importance dans l'antiquité, que Fabius, en pleine campagne contre Annibal, crut devoir quitter l'armée pour aller offrir, en temps et lieu, les sacrifices prescrits par les traditions de la gent fabienne, dont il était le chef.

Dans la troisième catégorie entrent toutes les confréries religieuses qui imposent un noviciat préparant à une vie spirituelle, inaccessible au commun des mortels. La perfection morale est le but que poursuivent ces institutions, qu'elles soient chrétiennes, bouddhistes ou musulmanes ; mais elles

(1) Voir Robert C. Wright, *Indian Masonry*.

commettent l'erreur de se placer en dehors du grand courant de la vie normale ; aussi leur œuvre est-elle stérile, ou pour le moins disproportionnée dans ses résultats avec l'effort déployé et les sacrifices consentis.

En quatrième lieu se placent les mystères de l'antiquité, dont l'objectif essentiel était la recherche des vérités cachées. Les adeptes étaient instruits sous le sceau du secret de notions qu'il eût été dangereux de répandre publiquement.

Sous la cinquième rubrique se rangent les confraternités formées par les hommes exerçant une même profession. L'architecture donna lieu, sous ce rapport, aux premiers groupements, comme le prouvent les collèges de constructeurs romains et les frères pontifes, spécialement chargés de la construction des ponts. Le Moyen Age généralisa l'organisation des métiers, basant toute la vie municipale sur le régime corporatif.

Il reste à mentionner les associations philantropiques et les mutualités qui sont fort anciennes. C'est ainsi que les Romains se cotisaient pour s'assurer l'accomplissement, à leur décès, des rites funéraires conformes à leurs croyances (1).

La Franc-Maçonnerie moderne ne se rattache pas à une seule et unique de ces catégories, car il n'est plus possible de la faire entrer dans la cinquième,

(1) Cette classification est empruntée au F.·. Roscoe Pound, professeur de jurisprudence à l'Université d'Harvard, dont l'ouvrage intitulé : *The Philosophy of Masonry*, reproduit le texte de cinq conférences faites à Boston, en 1914, sous les auspices du Grand-Maître du Massachusetts.

puisqu'elle a cessé d'être une corporation d'artistes constructeurs. En elle, se synthétisent des tendances multiples, si bien que, par certains de ses côtés, notre institution se rattache à chacune des catégories envisagées par les sociologues.

Il importe cependant d'établir les distinctions nécessaires, ne serait-ce que pour achever de caractériser la confraternité maçonnique.

Sommes-nous des Sorciers ?

S'il fallait en croire nos adversaires, nous serions des magiciens noirs, adonnés aux plus épouvantables pratiques : sacrilèges, assassinats par envoûtement, invocations du diable, sabbats, orgies, etc... Aucune accusation, née d'une fantaisie en délire, ne nous a été épargnée : toute une littérature spéciale en fait foi. Les premiers Chrétiens ont joui d'une tout aussi mauvaise réputation, parce que, tout comme nous, ils se réunissaient à « couvert » et que le dépit des profanes les porte toujours à interpréter en mal ce qui se passe à l'abri de leur indiscrétion.

Si nous étions sorciers, même dans le sens le moins malveillant du mot, nous devrions chercher à développer certaines facultés dites « psychiques ». Nos Loges seraient des écoles de magie pratique, avec classe de magnétisme humain, comme le rêvait Mesmer, ou de voyance, selon les procédés de Cagliostro, de Puységur ou des occultistes contemporains.

En réalité, les Francs-Maçons ne s'intéressent pas spécialement à l'occultisme, qu'ils n'étudient qu'en vue de porter en tous les domaines leur recherche incessante du vrai. Ils ne se sont jamais posés en thaumaturges et leurs secrets n'ont rien de commun avec ceux du Grand et du Petit Albert.

Mais, ne ferions-nous pas de la magie inconsciente, sous l'influence mystérieuse d'une puissance surnaturelle soigneusement cachée ? Ici nous entrons dans le domaine de la foi aveugle où la raison perd ses droits.

Cependant, comme l'erreur n'est jamais absolue, il convient de rechercher le grain de vérité qui peut se dissimuler sous l'amas des pires extravagances. Tout n'est pas limpide dans nos usages et nous sommes fort capables de nous livrer avec candeur à des rites suspects. C'est ainsi que les anciens Maçons étaient loin de soupçonner qu'ils se livraient bel et bien à une opération magique en procédant à la transmutation instantanée de la plus banale des chambres en un temple réel, propre à l'accomplissement de leur culte.

Après s'être mis à l'abri de toute indiscrétion profane, les adeptes de l'Art Royal, certains désormais d'être uniquement entre eux, chargeaient le F.·. Expert de tracer, à la craie ou au charbon, un rectangle au milieu du plancher. L'espace ainsi délimité devenait aussitôt sacré, nul ne devant plus y poser le pied. Pour accentuer la portée de ce quadrilatère réservé qui ne diffère que par sa forme rectangulaire des fameux cercles magiques, on y

dessinait des symboles significatifs. Un petit triangle équilatéral, flanqué des signes du Soleil et de la Lune, se traçait en tête du rectangle réservé, au centre duquel était figuré une étoile flamboyante, qui dominait deux colonnes marquées J.·. et B.·.. Le tracé mystérieux achevé, les outils de la Maçonnerie étaient disposés à l'intérieur du carré long où équerre, compas, niveau, fil-à-plomb, ciseau, maillet, truelle, avaient une place prévue. Pendant ces préparatifs, le F.·. Maître des cérémonies avait approché des bords du rectangle trois grands candélabres portant des cierges, qu'il était réservé au Maître et aux deux Surveillants d'allumer successivement. Lorsque brillait la lumière de l'Orient le Maître prononçait gravement : « *Sagesse*, dirige notre construction » ; dès que l'Occident s'éclairait à son tour, le premier Surveillant s'écriait d'une voix ferme : « *Force*, exécute notre travail » ; enfin, quand la troisième flamme illuminait le Midi, le deuxième Surveillant disait avec douceur : « *Beauté*, orne notre œuvre ». Puis, chacun ayant regagné son poste, le Maître invoquait le Grand Architecte de l'Univers, avant de déclarer les travaux ouverts.

Depuis le Christianisme, cette invocation n'a plus été qu'une simple prière, comme il s'en dit dans les églises ; mais comme tout le cérémonial est franchement évocatoire, il est hors de doute que, primitivement, les Maçons ouvraient leurs travaux par une *évocation magique* ayant pour effet de conjurer le dieu des constructeurs, en vue de contraindre cet esprit à se condenser invisiblement

au milieu de ceux qui faisaient appel à son inspiration. Ils devaient alors se figurer le Grand Architecte de l'Univers comme présent au milieu d'eux.

Supposons maintenant que de semblables rites soient accomplis avec conviction. Du coup, la Loge improvisée, ouverte n'importe où, prend une valeur initiatique, dont ne bénéficient plus nos locaux maçonniques luxueusement agencés, décorés selon les exigences du plus savant symbolisme, mais froids, morts, inanimés.

Il est une magie que nous ne devrions pas négliger. Ce n'est pas celle des menus tours de passe-passe, même « psychiques », car le tablier maçonnique n'est pas destiné à se transformer en sac à malice. Nos mystères se rapportent à une magie supérieure, étrangère à tous les vains prestiges, et nous ne réaliserons notre Grand Œuvre qu'en retrouvant la *Parole Perdue*.

Ajoutons que le *Glaive*, inutile aux constructeurs, est une arme magique, redoutable aux fantômes, comme le montre Homère dans l'Odyssée, lorsqu'il chante son héros évoquant l'ombre du devin Tirésias.

Sachons manier cet acier et nulle calomnie ne pourra nous atteindre.

Nos Cérémonies

Quand le public condescend à ne pas nous accuser des plus noirs maléfices, il se plaît à nous représenter comme de grands enfants qui se déguisent

pour jouer des comédies rituéliques. « Les Francs-Maçons se moquent des prêtres, mais ils se livrent à des momeries encore plus ridicules » : telle est la sentence des esprits qui se disent éclairés.

Toute critique formulée de bonne foi mérite considération. Ici, elle est d'autant plus sérieuse, que nombre de Francs-Maçons s'en sont émus. Honteux d'un cérémonial qui leur semblait creux, ces FF.·. n'ont pas hésité à rompre avec des traditions que leur seul archaïsme ne rend plus suffisamment respectables à leurs yeux. De là tout un mouvement antisymboliste visant à moderniser rationnellement la Franc-Maçonnerie.

Ces réformateurs apparurent aux traditionalistes sous l'aspect de mauvais Compagnons, portant par ignorance le premier coup au Maître Hiram. Il est certain que l'entreprise ne visait à rien moins qu'à la transformation de la Franc-Maçonnerie en une honnête société profane du type 6 de la classification des sociologues. Les symbolistes eurent beau jeu de démontrer que, sans symbolisme, il n'y a plus ni initiation, ni Franc-Maçonnerie.

Mais n'abusons de rien et méfions-nous des choses, qui en se corrompant, tournent aux pires, *Optimi corruptio pessima.* Tout notre enseignement est symbolique ; mais si les symboles ne nous enseignent rien, si en nous obligeant à en chercher la signification, ils ne nous mettent pas sur la voie des profonds mystères de la pensée humaine, alors il ne faut pas se le dissimuler, notre attitude devient grotesque. Quel pauvre homme que le Maçon qui

n'a jamais rien compris aux épreuves de sa réception et se complaît à revêtir ses insignes, très convaincu qu'une flamme de lycopode lui a réellement donné la lumière, et qu'il est un irréprochable initié, puisqu'il sait son catéchisme, et qu'il est en règle avec le trésor de son atelier !

Il serait cruel d'insister, toute sincérité ayant droit au respect, et nulle plus que celle du Maçon animé de sentiments généreux. Qu'importe, après tout, qu'il n'ait pas su deviner nettement, si son cœur bien placé le fait agir maçonniquement ?

Au surplus, aucun rite n'est sans valeur. Même accompli machinalement, l'acte rituélique a son efficacité. Considérons un Maçon qui se prépare à entrer en Loge. Ayant mille préoccupations en tête, il ceint son tablier en pensant à autre chose ; puis il prend automatiquement l'attitude prescrite, exécute le signe et la marche du grade, pour s'échouer finalement sur les colonnes. Bien que tout se soit fait distraitement, par habitude, le Maçon, sans qu'il s'en rende compte, a été occultement influencé ; aussi ne se comportera-t-il jamais en Loge comme en réunion publique. Tout se passe comme si chacun des actes successifs avait eu sa répercussion dans le domaine mystérieux du sentiment. A défaut du conscient, le tablier avertit l'inconscient qu'il va falloir ne plus être le même homme. La main placée sous la gorge a eu la vertu de contenir réellement les passions dans la poitrine, afin que le signe de l'équerre puisse affirmer sans mensonge : « Mon cerveau est calme et je jugerai ici impartialement, avec la rigide équité que m'impose mon

caractère de Maçon ». Il faudrait être bien médiocre psychologue, pour accabler de dédain des pratiques n'ayant de puéril que les apparences trompeuses.

Soyons donc prudents à l'égard des formes traditionnelles. Tant que leur portée n'est pas discernée, mieux vaut les respecter, car le croyant qui leur fait crédit risque d'être plus sage que l'esprit fort, trop pressé de les décrier.

Sans doute, l'impénétrable passé nous fait subir ainsi une domination irritante. Mais à quoi bon nous révolter, quand il s'agit d'une énigme à résoudre. Etudions, cherchons à comprendre et réservons notre jugement. L'impatience est excusable de la part d'un Apprenti ; mais le Maître ne doit se prononcer qu'en pleine connaissance de cause.

Comportant croyances et mystères, la Franc-Maçonnerie ne serait-elle pas, en fin de compte, une église comme une autre ? Comme une autre, non ; comme aucune autre plutôt. La différence capitale réside dans le caractère purement humain de la Franc-Maçonnerie, qui ne se targue pas de détenir une vérité divinement révélée, mais convie ses adeptes à se dégager de l'erreur par leurs propres efforts, pour s'orienter d'eux-mêmes, en toute indépendance, vers cette lumière de l'esprit à laquelle aspirent les intelligences. Il y a pourtant des similitudes. *Ecclesia*, en grec, signifiant *Assemblée*, on ne saurait nier que l'ensemble des Francs-Maçons forme « église », au sens étymologique du

mot. On peut même parler d'église au sens courant du terme, car nous n'avons pas échappé aux schismes, puisque, au sein de la Maçonnerie universelle, des organisations ecclésiastiques, dites « Grandes Loges » ont cessé de se reconnaître entre elles et s'excommunient le plus ecclésiastiquement du monde !

Nous partageons, d'autre part, le sort des religions en ce sens que notre institution ne réalise que très imparfaitement son idéal. Il y a loin du corps maçonnique, tel qu'il fonctionne, au Maçonnisme pur. La distance est vraisemblablement équivalente à celle qui sépare les églises chrétiennes du Christianisme rêvé.

Reste à savoir si la Franc-Maçonnerie est, oui ou non, une religion. Cesserait-elle d'en être une, parce que les autels de ses temples sont consacrés au culte de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité ? Ayons le courage de nous dire religieux et de nous affirmer apôtres d'une religion plus sainte que toutes les autres. Propageons la *Religion de la République,* qui formera le cœur des citoyens et cultivera les vertus républicaines. Mais ne songeons pas à un culte officiel, à une religion d'Etat ; car, en nous assimilant tout l'enseignement de la Maçonnerie, ou plus exactement du Maçonnisme, nous sommes appelés à exercer, chacun en notre sphère, une prêtrise indépendante ne visant qu'à l'émancipation des esprits.

Il va de soi que la Maçonnerie ne se mettra jamais au service d'un gouvernement quel qu'il soit.

Une organisation maçonnique se faisant l'instrument du pouvoir n'a plus droit, en effet, au titre de *Libre-Maçonnerie*. Cela n'empêche pas les pseudo-Maçonneries les plus scandaleusement inféodées au trône et à l'autel de dénoncer comme « irrégulières » les Maçonneries démocratiques, coupables d'avoir contribué à l'émancipation des peuples, en se laissant entraîner transitoirement dans des conflits politiques !

Le Monachisme

Protéger une femme, la rendre mère et l'aider à élever ses enfants, telle a toujours été la plus noble mission du mâle. S'y soustraire volontairement, sans excuse valable, est une lâcheté, pour ne pas dire un sacrilège envers la nature et l'humanité.

Cependant, le célibat n'est pas blâmable quand les circonstances l'imposent et que, loin d'être recherché, il est subi comme une inéluctable calamité. Les associations de célibataires n'auraient donc, en principe, rien de répréhensible, si, dans leur outrecuidance, elles n'affichaient pas la prétention d'avoir choisi la meilleure part. A quelque religion qu'il appartienne, le mystique tombe dans une grossière erreur, lorsque, sous prétexte de se sanctifier, il fuit délibérément les charges et les responsabilités de la paternité. Pour se consacrer à Dieu, un âge canonnique devrait être fixé.

Mais passons. Restés sainement laïques, les

Enfants de la Veuve voient dans la Nature leur mère et lui obéissent docilement. Ce ne sont pas eux qui, redoutant la contamination d'un monde corrompu, s'en retirent dans l'intérêt de leur pureté morale. Ferments transformateurs, ils partagent toutes les misères de leurs concitoyens, qu'ils aspirent à moraliser par leur exemple. Pareille tâche ne saurait s'accomplir sans un puissant secours en énergie psychique. Les Francs-Maçons le sentent, et, si au milieu des combats qu'ils ont à soutenir, leur fermeté ne se dément jamais, c'est qu'ils savent où puiser la force morale dont ils ont besoin. Leur Loge est un asile de calme et de sérénité, où l'agitation du dehors n'a aucune répercussion. Les FF.·. y mettent en commun leurs aspirations généreuses et leur inébranlable volonté de réaliser le plus grand bien du plus grand nombre. Ainsi se constitue un foyer d'idéal et d'activité bénéfique : l'adepte s'y retrempe périodiquement, et c'est là le grand secret de sa puissance d'action régénératrice.

Sans doute, rien ne devrait, sous ce rapport, présenter plus d'analogie avec une Loge qu'un monastère. En réalité, l'esprit qui anime les religieux tend à stériliser leurs entreprises. Avec des moyens incomparablement supérieurs à ceux des Francs-Maçons, à quoi ont-ils abouti ? Préoccupés de leur propre salut et de la prospérité de leur ordre, ils ne savent se vouer, en artistes désintéressés, au Grand Œuvre de l'achèvement du monde. De petites ambitions mystiques, le désir d'assurer leur éternité, les empêchent de travailler, sans arrière-pensée cupide, à réaliser le plan du Grand Archi-

tecte de l'Univers. Il y a plus de vraie religion dans le cœur du Maçon prétendu athée, que dans le cerveau de l'ascète qui se macère en spéculant sur les délices de la vie future.

Il n'en reste pas moins certain que les couvents ont rendu des services. Alors que le flambeau de la civilisation gréco-romaine menaçait de s'éteindre, des moines savants sauvèrent de la destruction les manuscrits anciens. Les Bénédictins ont ainsi préparé la Renaissance. Grands bâtisseurs, ils ont dû largement contribuer, en outre, à l'instruction technique et symbolique des confréries architecturales dont dérive directement l'organisation des Francs-Maçons du Moyen-Age.

Ceux-ci auraient pu tenir aussi quelques secrets des *Templiers* ; mais rien dans le symbolisme maçonnique ancien et authentique ne trahit cette provenance. Il ne faut donc pas s'arrêter à la légende qui fait de Jacques Molay le fondateur de la Franc-Maçonnerie. Ce n'est là qu'un roman sans ombre de base historique, édité vers le milieu du XVIII[e] siècle par des inventeurs de nouveaux grades prétendus maçonniques.

Un dernier mot sur les moines dont la Grande Loge de France occupe l'immeuble, 8, rue Puteaux, à Paris. C'étaient des Franciscains, confits en la dévotion de saint Antoine de Padoue, qui a pour spécialité de faire retrouver les objets perdus. Ces RR. PP. eurent l'idée ingénieuse d'appeler le public à bénéficier de leurs bons offices. Ils installèrent dans toutes les églises une boîte aux lettres et un

tronc, pour recevoir, l'une, les demandes écrites sollicitant une grâce, l'autre, les offrandes consacrées à l'œuvre particulière du pain de saint Antoine. Centralisées rue Puteaux, les demandes étaient lues en public chaque semaine, afin que les fidèles pussent leur accorder l'appui de leurs prières. Mais les moines escomptaient surtout leurs propres incantations : dans le silence de la nuit, ils se réunissaient en un oratoire spécial pour conjurer saint Antoine de satisfaire leur clientèle.

Leur ferveur aidant, il se produisit Dieu sait quelle télépathie. Toujours est-il que les objets perdus furent retrouvés, sinon en totalité, du moins en quantité suffisante pour motiver les *ex-voto* qui, peu à peu, tapissèrent de marbre tous les murs du sanctuaire de saint Antoine. En plein Paris sceptique de la fin du XIX^e^ siècle, l'industrie religieuse des Franciscains battit son plein : ils gagnèrent de quoi payer l'immeuble qu'ils avaient fait bâtir, et, tout en subvenant aux frais de leur communauté, ils purent nourrir journellement de nombreux pauvres, bénéficiaires du pain de saint Antoine.

Que faut-il conclure de ces faits ? D'abord que l'Art Sacerdotal, habile à tirer parti des croyances et de certaines influences psychiques encore mal définies, continue à être magistralement pratiqué. Ensuite, que tout est loin d'être élucidé, car le succès de l'entreprise des Franciscains pose un problème de métapsychologie qu'il appartient aux Initiés de prendre en très sérieuse considération.

LES MYSTÈRES

L'esprit philosophique des initiations gréco-romaines s'est incontestablement réincarné dans la Franc-Maçonnerie moderne, du moins dans la branche latine de l'Institution. Peu nous importe le prestige extérieur, la respectabilité aux yeux des profanes, dont les Anglo-Saxons se montrent jaloux à l'excès. Nos Loges françaises, italiennes ou espagnoles ne sont pas des clubs où il est de bon ton d'être admis. Sur elles pèsent des excommunications qui ne sont pas uniquement cléricales, puisque la bigoterie maçonnique et même le sectarisme socialiste leur ont lancé l'anathème ! Ce sont des conventicules suspects, où tous les rangs sociaux se coudoient en une promiscuité dont s'offusque le gentleman pointilleux. Dans ces antres règne bien une certaine discipline librement acceptée, mais on n'y respecte à peu près rien, en dehors des opinions que chacun a le droit d'exprimer en toute indépendance. Tout se discute donc en Loge. Les idées les plus contradictoires s'y heurtent pacifiquement, devant une assistance qui prend goût au sport intellectuel dont les champions fraternisent cordialement, après s'être combattus avec véhémence dans l'arène de la libre recherche du Vrai.

Les choses n'ont pas dû se passer exactement ainsi à Eleusis, à Samothrace ou dans les sanctuaires initiatiques consacrés à Attis, à Isis ou à Mithra. Les Initiés modernes se refusent à limiter le champ de leurs investigations. Toujours en garde

contre l'erreur, qu'ils ne demandent qu'à discerner dès qu'elle se trahit, ils poussent leurs raisonnements à l'extrême, avec une hardiesse sans réserve. Beaucoup moins audacieux, leurs prédécesseurs de l'antiquité classique se contentaient d'interpréter philosophiquement les allégories mythologiques. Celles-ci les mettaient sur la voie d'une cosmogonie rationnelle, tout en leur permettant de se reconnaître au milieu de la diversité des panthéons. Comprenant à quoi correspondent les dieux, ils les fusionnaient d'une mythologie à l'autre, pour tendre à une doctrine philosophico-religieuse de plus en plus universelle. Ils avaient, en outre, des idées particulières sur la destinée humaine, sur la naissance, la vie et la mort qu'ils ne croyaient pas définitive.

Une absolue discrétion leur était imposée, les profanes ne devant pas être troublés par des théories au dessus de leur compréhension. Mais, entre eux, les Initiés avaient toute latitude de s'éclairer mutuellement. Ils le firent au hasard des rencontres et des groupements amicaux spontanés, mais nos ateliers verbeux ne semblent pas avoir eu leur pendant à l'époque des initiations païennes.

Celles-ci eurent très rapidement un sort facile à prévoir. La pompe, le cérémonial, prirent le dessus et l'esprit s'envola, pour hanter les philosophes dont les écoles se multiplièrent.

Lorsque le Christianisme parut, il était d'usage de se faire initier, un peu comme on se fait recevoir Franc-Maçon, Templier ou Odd Fellow aux Etats-Unis. C'était de mode et n'engageait pas à

grand'chose. En recevant le baptême, les Initiés aux multiples mystères enrichirent le Christianisme naissant de nombreuses coutumes initiatiques, à commencer par le signe de croix permettant aux chrétiens de se reconnaître entre eux.

Les Initiations professionnelles

Si, adaptée au génie moderne, l'intellectualité des anciens mystères revit dans la Franc-Maçonnerie, celle-ci doit ses traditions immédiates à une confraternité constructive du Moyen-Age. A cette époque, la taille des pierres fut poussée jusqu'au raffinement, grâce à une étude approfondie de la stéréométrie pratique. De savants calculs présidèrent, en outre, à l'assemblage des matériaux, dont la masse devait être systématiquement réduite au minimum, sans préjudice pour la solidité de l'édifice. Mais, tout en gravitant autour de la *géométrie*, leur maîtresse-science, le savoir des *maîtres d'œuvre* fut des plus étendus. Il leur était même recommandé, s'il faut en croire un vieux manuscrit anglais (1), de s'instruire *de omni re scibili et quibusdam aliis* selon la formule de Pic de la Mirandole. En tout cas, l'*astronomie* leur était indispensable, ne fût-ce que pour orienter exactement sur le terrain les axes de l'édifice à construire. Le rituel attache, en outre, une telle importance aux heures supposées d'ouverture et de clôture des travaux,

(1) Il s'agit de l'interrogatoire supposé d'un Maçon par le roi Henri VI, texte dont le philosophe John Locke aurait annoté une copie.

qu'il est inadmissible que la première pierre d'un édifice ait pu être posée à une heure non reconnue comme propice par l'*astrologie*. Les zodiaques et d'autres symboles des cathédrales témoignent d'ailleurs des préoccupations astrologiques des constructeurs, dont la science du symbolisme devait s'étendre, de plus, à l'*hermétisme* et à l'*alchimie*. Le texte déjà cité, dont le style et l'orthographe cadrent avec le XV^e^ siècle, s'exprime comme suit à ce sujet :

« Les Maçons cachent l'art d'accomplir des mer-
« veilles et de prédire les choses futures, afin que
« les mal-intentionnés ne puissent en abuser. De
« même, ils se taisent sur l'art des transmutations
« et sur les méthodes aboutissant à la faculté de
« l'Abrac (Kabbale, Magie, Préparation de talis-
« mans), mais leur grand secret enseigne à devenir
« bon et parfait, sans rien craindre ni espérer. Ils
« possèdent enfin un langage universel qui leur est
« propre. »

On peut regretter, avec Locke, que l'ensemble de l'humanité ne bénéficie pas du grand secret des Maçons, qui réside dans une conception particulière de la vie. Celle-ci est envisagée comme *une*. Elle anime toute la Création, dont l'œuvre, loin de s'être arrêtée le sixième jour biblique, se poursuit indéfiniment. C'est l'objet de l'activité constante du Grand Architecte de l'Univers, dont les êtres sont les ouvriers conscients ou inconscients.

Ce qui distingue les Maçons, c'est qu'ils collaborent au Grand Œuvre en pleine connaissance de cause, parce qu'ils ont été initiés au plan de l'intel-

ligence constructive du monde et qu'ils ont la volonté de bien travailler. Leur enthousiasme pour la grandeur et la beauté de l'œuvre les élève même au-dessus de tout souci de salaire, si bien qu'ils travaillent pour l'amour de l'art, inaccessibles à la crainte d'un châtiment, comme à l'espoir d'une récompense. N'étant plus salariés, ils s'élèvent au rang d'associés du Patron : ils sont à leur compte et parviennent ainsi à cette *Maîtrise*, équivalent d'une divinisation ou d'une apothéose.

Le langage universel réservé aux Maçons découle de la clairvoyance acquise dans l'interprétation des allégories et des symboles. Apprentis et Compagnons s'exercent à épeler et à déchiffrer plus ou moins péniblement les mots sacrés, alors que les Maîtres, qui ont surmonté les difficultés du début, détiennent la clef de tous les symbolismes.

Pour se rendre accessible au grand nombre, la pensée trop subtile se revêt d'images grossières, auxquelles s'arrête le commun des esprits, alors que l'Initié s'attache à discerner ce que parler veut dire. Se gardant bien de prendre à la lettre les fables, les mythes, le dogmatisme des religions ou la terminologie figurée des anciennes écoles philosophiques, le penseur véritable remonte jusqu'aux notions génératrices, mères du savoir humain (1).

Il s'initie ainsi au secret de la pensée rebelle à toute expression et pénètre la portée de toutes les

(1) Gœthe, dans son second Faust, représente ces *Mères* comme des divinités redoutables, dont l'Initié ne peut approcher qu'en s'enfonçant dans les extrêmes profondeurs, à moins que ce ne soit en s'élevant aux plus sublimes hauteurs car cela revient au même s'il faut en croire Méphistophélès.

traditions mystérieuses, parvenus jusqu'à nous sous forme de légendes déconcertantes, de poèmes chantant des héros invraisemblables, d'œuvres d'art énigmatiques ou de synthèses philosophico-scientifiques extravagantes au premier abord. La véritable initiation ne s'émeut de rien, ne s'effarouche d'aucune apparence, et sonde avec sagacité les plus troublants mystères, persuadée qu'il importe de tout tirer au clair, car la poussière d'or de la vérité demande à être laborieusement isolée de la boue des âges et des décombres du passé.

Il est à remarquer que les anciens Maçons honoraient Pythagore comme l'Initié ayant le plus contribué à faire répandre en Occident la lumière de l'Orient. Rien de plus caractéristique à cet égard, que le texte du manuscrit déjà cité, où le nom du philosophe se trouve naïvement anglicisé.

« Peter Gower, un Grec, y est-il dit, voyagea pour s'instruire en Egypte, en Syrie et dans tous les pays où les Vénitiens (lisez Phéniciens) avaient implanté la Maçonnerie. Admis dans toutes les Loges de Maçons, il acquit un vaste savoir, puis revint en Grande-Grèce où il travailla en augmentant ses connaissances, si bien qu'il devint un sage puissant, d'une renommée fort étendue. Il fonda dans cette contrée une Loge considérable à Groton (Crotone) où il fit beaucoup de Maçons. Parmi eux, il en est qui vinrent en France, où ils firent à leur tour de nombreux Maçons, grâce auxquels, par la suite, l'Art passa en Angleterre. »

Ne voyons en ces lignes qu'un hommage rendu aux doctrines pythagoriciennes, tirées de spécula-

tions sur les propriétés intrinsèques des *nombres* et inspirées par les suggestions des *figures géométriques*. Cette philosophie numérale et symbolique guida les Maçons dans le tracé de leurs plans et dans le choix des proportions de chaque détail de leurs édifices.

La Bienfaisance

Comme les membres des autres corporations, les Maçons étaient tenus de se secourir réciproquement. Les *Enfants de l'Art* constituaient une grande famille et c'est à ce titre qu'ils se reconnaissaient comme *frères*.

Mais leurs obligations strictes ne s'étendaient pas au delà du cercle de la profession dont les « mystères » devaient être tenus si jalousement secrets, afin qu'aucun profane ne pût faire indûment appel à la solidarité des adeptes.

Lorsque d'*opérative*, la Maçonnerie devint définitivement *spéculative* au début du XVIII^e^ siècle, les anciennes obligations professionnelles furent considérablement étendues, puisque la fraternité maçonnique devint alors universelle, le Franc-Maçon se proclamant frère de tous les hommes, initiés ou non. Désormais, les Maçons ne devaient plus se réunir sans contribuer au soulagement des misères humaines : la clôture de leurs travaux comporta circulation obligatoire du tronc de bienfaisance. Comme charité bien ordonnée commence par soi, la Maçonnerie assure avant tout le sort de ses vieillards, de ses veuves et de ses orphelins, grâce à

des institutions spéciales entretenues à ses frais. Mais à l'occasion de toutes les calamités publiques, l'Ordre se montre généreux. Sa bienfaisance matérielle, large et continue, excuse la puérilité des pompes rituéliques de certaines Maçonneries, trop oublieuses du côté intellectuel de l'institution.

Mais il est moins important pour les Loges d'accumuler des ressources financières, que d'être riches à d'autres points de vue. La charité maçonnique sait que l'homme ne se nourrit pas exclusivement de pain : aussi se préoccupe-t-elle de ses besoins moraux et intellectuels.

En tant que centre mobilisateur, tout atelier maçonnique exerce une action très efficace, pour le moins sur ses propres membres. Rien n'est, en effet, plus précieux pour le Franc-Maçon que l'estime de ses FF.·.. Par sa conduite et son attitude, il doit s'appliquer en toutes choses à faire honneur à la collectivité qui a consenti à l'admettre dans son sein.

Pour se montrer digne de la Franc-Maçonnerie, les Maçons n'hésitent pas, quand les circonstances les y invitent, à faire plus que leur devoir normal. Nombreux sont les adeptes convaincus, qui ont tout sacrifié pour donner l'exemple d'une moralité supérieure. Plus d'un s'est souvenu des enseignements de sa Loge, au moment de prendre une résolution suprême devant lui coûter la vie (1).

(1) La Loge « Travail et Vrais Amis Fidèles » conserve précieusement une lettre de son ancien Vén.·., le F.·. Noël Salvadori, exposant les motifs qui l'ont porté à mettre ses chefs militaires en demeure de lui confier le poste périlleux où il se fit tuer à la tête de sa compagnie, le 12 octobre 1916.

Mais l'héroïsme ne rentre pas dans la règle courante de la vie, où des actes plutôt insignifiants se succèdent dans un enchaînement d'allure automatique. L'homme ordinaire, qui ne demande qu'à se laisser vivre, prétend n'agir ni mieux ni plus mal que tout le monde ; aussi ne se trouble-t-il d'aucun scrupule quand son avantage l'incite à commettre une de ces nombreuses petites vilenies excusées par les nécessités de la lutte pour l'existence. Le Maçon ne peut s'abandonner ainsi, car la Maçonnerie le retient. Elle lui rappelle qu'il n'a plus le droit de vivre en profane, c'est-à-dire aussi mal que le premier venu. Il s'est engagé à vivre mieux, en combattant partout les abus et la corruption, afin de contribuer, dans toute l'étendue de ses moyens, à réformer la société civile.

Au sein de celle-ci, le Maçon fidèle à ses obligations se fait connaître, non par des gestes conventionnels, mais par la correction exemplaire de tous ses actes. *Bienfaisance* pour lui ne se confond pas avec ce qu'on est convenu d'appeler *Charité*. L'abandon de quelques bribes de superflu n'acquitte pas la dette sacrée que l'Initié contracte envers l'Humanité. *Bien faire* comporte tout un programme de vie. Vider sa bourse ne suffit pas, alors qu'il faut se donner soi-même, sans réserve, en entier et à jamais !

Les Degrés de Capacités

Le prestige du nombre *trois* réside vraisembla-

blement dans le fait qu'il s'impose à toute organisation.

Déjà l'ovule fécondé, qui se segmente en cellules, ne tarde pas à disposer celles-ci en trois pellicules, auxquelles se rattachera le développement ultérieur de tous les organes du corps. La sociologie constate, de son côté, une tendance naturelle des hommes à constituer trois groupements primitifs, comprenant les jouvenceaux, les hommes faits et les vieillards. Ce ternaire apparaît ensuite dans toutes les institutions humaines qui impliquent une initiation sous quelque forme que ce soit. Partout l'*initiable* se distingue de l'*initié* comme celui-ci de l'*initiateur* ; de là les hiérarchies d'*Apprenti, Compagnon* et *Maître* ; de *Bachelier, Licencié* et *Docteur* ; de *Page, Ecuyer* et *Chevalier* ; etc...

Le premier degré se confère au candidat reconnu apte à s'instruire et à se développer pour se rendre digne du second degré. A celui-ci peut prétendre l'ouvrier dont l'apprentissage est achevé, si bien qu'il sait travailler et peut désormais exercer convenablement son métier ou sa profession. Le troisième degré enfin est réservé à l'artiste qui possède intégralement son art après s'en être assimilé tous les secrets, tant de la pratique que de la théorie.

Si habile que soit l'ouvrier, il reste *Compagnon* tant qu'il n'a pas compris tout ce qui se rapporte à son art. Il ne passera *Maître* qu'en raisonnant la pratique, en parvenant à justifier rationnellement les règles auxquelles tout artiste est tenu de

se conformer. Ainsi éclairé lui-même, l'Illuminé peut répandre la lumière, donc enseigner, professer et initier avec fruit.

Mais la Maîtrise n'est jamais complète ; nul ne saurait se targuer d'y être parvenu. Le plus expérimenté des Compagnons est choisi pour diriger les travaux et formuler l'instruction. Appelé ainsi à remplir les fonctions de Maître, il fait de son mieux, mais ne s'illusionne pas sur son caractère effectif, car aucune élection, aucune cérémonie initiatique, n'a le pouvoir de faire un *Véritable Maître*.

L'être supérieur ayant droit à ce titre est d'une extrême rareté parmi les hommes, au point qu'on peut se demander s'il existe en chair et en os. Les *Rose-Croix* avaient imaginé des Sages morts à toutes les convoitises et soustraits, par ce fait, aux défaillances du corps, de l'âme et de l'esprit. Initiés à tous les secrets de la nature, ces philosophes passaient pour atteindre des âges prodigieux, pour avoir vécu il y a des siècles et pour posséder un savoir universel. Le comte de Saint-Germain, au XVIII[e] siècle, se donnait pour l'un de ces adeptes : mais ses prétentions tombent devant le principe d'après lequel un vrai Maître ne cherche jamais à éblouir ses contemporains. De nos jours, certains *Théosophes* s'efforcent de nous faire croire aux *Mahatmas* (Grands Esprits) qu'ils font vivre dans des retraites inaccessibles de l'Himalaya. Ces mystiques posséderaient des pouvoirs extraordinaires, en particulier celui de se transporter instantanément n'importe où à travers l'espace. La matière

leur est soumise et se transforme au gré de leur volonté !...

Peut-être les Maçons du XVIII^e^ *siècle* avaient-ils des idées plus saines, lorsqu'ils révélèrent au baron de Hund l'existence de *Supérieurs inconnus*. Malheureusement le fondateur du régime de la *Stricte Observance* ne sut pas pénétrer le mystère et devint le jouet de mystificateurs. Gœthe fut plus clairvoyant lorsque, après avoir participé, le 15 novembre 1814, à une tenue de Maîtrise particulièrement solennelle, il composa ces strophes intitulées « Symbolum ».

Des Maurers Wandeln
Es gleicht dem Leben,
Und sein Bestreben
Es gleicht dem Handeln
Der Menschen auf Erden.

Die Zukunft decket
Schmerzen und Glücke
Schrittweis dem Blicke ;
Doch ungeschrecket
Dringen wir vorwärts.

Und schwer und ferne
Hängt eine Hülle.
Mit Ehrfurcht, stille,
Ruhn obon die Sterne
Und unten die Gräber.

Betrach't sie genauer
Und siehe, so melden
Im Busen der Helden
Sieh wandelnde Schauen
Und ernste Gefühle.

Doch rufen von drüben
Die Stimmen der Geister,
Die Stimmen der Meister ;
Versäumt nicht su üben
Die Krafte des Guten.

Le poète reconnait, dans les voyages du Maçon, l'image de la vie humaine, avec ses aspirations et ses luttes. L'avenir nous cache les épreuves qui nous attendent, mais nous devons aller au devant d'elles avec hardiesse, sans hésitation ni terreur. Un rideau impressionnant intercepte cependant notre vue, alors que, dans un silence respectueux, scintillent en haut les étoiles et reposent en bas les tombes. Mais soyons attentifs, car, dans le cœur des vail-

lants alterneront les frissons et les sentiments graves. De l'au-delà, la voix des esprits, celle des Maîtres, les exhorte à ne rien négliger dans l'application des forces du bien.

Les Maçons s'agitent, Hiram les mène

Efforçons-nous maintenant de surprendre à l'œuvre les *Maîtres* énigmatiques de la Franc-Maçonnerie.

Au XVII[e] siècle, les anciennes confraternités constructives avaient perdu leur raison d'être. En se développant, l'Etat moderne, de plus en plus centralisé, rend superflues les organisations nées du besoin de protection mutuelle des individus. La discipline des métiers s'étant relâchée, les corporations vieillies ne perpétuaient plus guère que les abus des jurandes et des maîtrises, dont la Révolution française était appelée à faire justice.

Dans les Iles Britanniques, où les traditions sont tenaces, le passé ne put se résigner à disparaître. Les *Freemasons* continuaient à s'y réunir mystérieusement pour accomplir des rites inconnus du public. Leur association se disait fort ancienne et prétendait détenir des secrets remontant au sage roi Salomon. On savait qu'un serment terrible astreignait les affiliés à une discrétion absolue et qu'ils devaient se prêter une mutuelle assistance, fût-ce au péril de leur vie.

Le silence de ces initiés piqua la curiosité de nombreux *gentlemen*, qui consentirent à devenir

membres honoraires de la confraternité, dans l'espoir de bénéficier d'extraordinaires révélations. Tel fut, du moins, le cas d'*Elias Ashmole,* le savant archéologue qui se fit recevoir Freemason à Warrington, le 16 octobre 1646.

Mais il est à supposer que cet homme, distingué par ses connaissances étendues, se trouva déçu du peu que purent lui apprendre ses initiateurs, car il ne reparut en Loge que trente-cinq ans plus tard, à Londres, où on l'avait prié de prêter son concours à la réception de six gentlemen.

Contrairement à la thèse soutenue par des auteurs mal informés, Ashmole ne doit donc pas être considéré comme le fondateur de la Franc-Maçonnerie moderne. Cet hermétiste estima que les Freemasons se livraient à des jeux enfantins et il ne se donna même pas la peine d'étudier leurs traditions et leurs cérémonies. Jugeant sans doute piteuses les légendes corporatives sur la transmission des secrets de l'art de bâtir, il dut sourir des « mystères » consistant en signes de reconnaissance et autres subtilités conventionnelles.

Hâtons-nous de dire que le savant eut tort : croyant savoir, il ne sut pas prêter l'attention requise et deviner ainsi ce qui se cachait de rare et de fécond sous l'humilité des apparences.

Les naïfs artisans, qui, de très bonne foi, s'affirmaient dépositaires d'une tradition précieuse, ne trompaient pas leur clientèle de gens de qualité. Les « mystères » étaient réels, mais non à la portée

du premier venu, fût-il illuminé de toutes les lumières scientifiques de son temps.

Hiram ne demandait alors à ses adeptes que d'accomplir fidèlement les rites traditionnels. Leur mission était modeste : gardiens d'un feu sacré destiné à ne point s'éteindre, il leur incombait d'entretenir une braise ardente sous la cendre de leur ignorance. Avec une piété touchante, ils observaient religieusement des usages dont ils étaient loin de soupçonner la portée. Les considérant comme immuables, ils s'appliquaient scrupuleusement à n'en négliger aucun détail, toute formalité prescrite ayant à leurs yeux une valeur sacramentelle. Ils attachaient ainsi une importance capitale à leurs cérémonies secrètes et se persuadaient que l'omission du plus mince détail rituélique entachait de nullité une initiation. Si la faute venait à être constatée, force était de recommencer l'ensemble de la réception, en opérant cette fois selon toutes les règles.

Ces minuties superstitieuses devaient offusquer les beaux esprits, avides de théories, de systèmes et de dissertations savantes. Intrigués par le secret de la Pierre philosophale, ou par d'autres énigmes analogues, ces amateurs de sagesse dédaignaient de dégrossir modestement la Pierre brute ; aussi traversèrent-ils l'ancienne Maçonnerie sans en tirer profit.

Parmi les *Maçons libres et acceptés*, donc étrangers à la pratique de l'art de bâtir, il se rencontra pourtant des esprits perspicaces, pour qui les sym-

boles n'étaient pas entièrement lettre morte. Gagnés par la foi visiblement sincère des successeurs inhabiles des glorieux artistes du Moyen Age, ils s'attachèrent à la Maçonnerie, résolus à en sonder infatigablement les mystères.

Désormais, Hiram eut des disciples intellectuels, dont il put cultiver les dispositions, tout en encourageant ses pieux serviteurs à persister dans leur salutaire conservatisme.

Au nombre de ceux-ci comptent les candides *Freemasons* londoniens de 1717, qui n'étaient obsédés que d'une seule idée : ne pas laisser péricliter leur antique et vénérable confraternité. Hélas ! les temps étaient durs. Il devenait difficile, même à Londres, de se réunir annuellement en nombre convenable pour célébrer avec apparat la fête obligatoire de l'Ordre. De plus en plus désertées, les Loges risquaient de n'être bientôt qu'un souvenir du passé. Dans cette extrémité, quatre Loges expirantes groupèrent leurs effectifs, afin de résister coûte que coûte à la dissolution définitive.

De la résolution énergique prise en commun naquit alors la Franc-Maçonnerie moderne, chétif enfant, comparable à celui que la légende fait naître à Bethléem, entre un bœuf et un âne. Transportés dans l'auberge qui remplace l'étable, ces animaux symbolisent l'entêtement de vivre et le manque d'instruction initiatique. Qu'importe, si le Verbe maçonnique non encore manifesté s'incarnait dans un organisme vigoureux, lui permettant de conquérir le monde et de le régénérer à son heure !

LE MAÇONNISME

La Maçonnerie moderne ne devait pas être une Minerve surgissant tout armée du cerveau d'un Jupiter idéologue. Son programme ne fut pas conçu d'avance par un fondateur, déterminé à tirer profit de l'ancienne Maçonnerie pour l'adapter à des destinées grandioses. En 1717, nul astrologue génial ne sut prévoir la hauteur à laquelle devait s'élever l'institution naissante. Celle-ci, tout d'abord, ne se préoccupa que d'assurer son existence. Elle voulait faire bonne figure et se mit à la recherche d'adhérents susceptibles de rehausser son prestige.

Des hommes instruits, des penseurs vinrent ainsi à la Franc-Maçonnerie qui, dès 1723, put se présenter devant le monde avec des principes nouveaux, que nulle association humaine n'avait su formuler avec la même précision.

Il s'agissait d'enseigner aux hommes à se placer au-dessus de tout ce qui les divise, pour les amener à pratiquer entre eux la véritable fraternité universelle. L'initiation des constructeurs devint le thème de cet enseignement, car il fut entendu que le Temple à édifier par les Franc-Maçons représente la société humaine idéale, rendue parfaite, grâce au perfectionnement intellectuel et moral des individus. La Franc-Maçonnerie ne prétendait pas réaliser surnaturellement l'*Age d'Or* ou le *règne de Dieu* sur terre ; elle affirmait, au contraire, que les hommes ne doivent compter que sur eux-mêmes, puisqu'ils sont les *Pierres,* appelées à se tailler

elles-mêmes, pour s'adapter à l'édifice vivant qui se construit sous la direction du Grand Architecte de l'Univers.

Le Maître constructeur suprême, en lequel les Maçons se plaisent à reconnaître le Dieu de leurs différentes religions, se distingue en réalité de toutes les entités théologiques. Ontologie et métaphysique ne sont pour rien dans la genèse d'un symbole, qui découle logiquement de la conception même du symbolisme maçonnique.

Celui-ci représente le Maçon comme un ouvrier qui travaille à la réalisation d'un plan immense, beaucoup trop étendu pour que l'intelligence individuelle puisse se l'assimiler. Le Progrès s'accomplit, en effet, en dehors de notre compréhension et de notre volonté, comme s'il était conçu et voulu par une puissance supérieure à la nôtre. Cette puissance inconnue coordonne les efforts diffus et stimule les énergies, afin de les faire concourir au Grand Œuvre de la Construction Universelle. Les Maçons se mettent consciemment à son service ; ils s'initient en vue de mieux comprendre leur tâche et de se trouver ainsi en état de travailler plus utilement.

Mais, s'ils n'avaient pas conscience d'être dans les ténèbres, pourquoi chercheraient-ils la lumière ? Il faut qu'ils se sentent en infériorité devant les *Maîtres*, pour se mettre à leur école et faire appel à leur inspiration.

Les *Maîtres* savent ce que nous ignorons ; il ne faut pas les confondre avec les *Contre-Maîtres* choisis à leur défaut pour instruire les Apprentis

et diriger les Compagnons. Comme le rituel nous le donne à entendre, les *Vrais Maîtres* siègent invisibles dans une radieuse clarté, derrière l'épais rideau qui les sépare des ouvriers abandonnés à eux-mêmes dans la nuit et le deuil.

L'abandon, cependant, est plus apparent que réel, car le désir de bien faire attire l'aide mystérieuse à laquelle nous avons droit. Soyons vaillants et la voix des *Maîtres* retentira en nous. Mais quels sont ces guides instructeurs, ces inconnus ? La Maçonnerie pose le problème sans le résoudre, comme pour inciter ses adeptes à creuser le mystère où s'enveloppe l'ultime arcane de toute initiation.

La Lumière Maçonnique

Si nous voulons approcher du grand secret, rendons-nous compte qu'en dernière analyse tout n'est que vibration. Lumière, chaleur, son, électricité, magnétisme, tout se résoud en ondes de plus ou moins d'amplitude ; il en est de même dans le domaine plus subtil de la pensée, de la volonté, de l'imagination et de la vie. Rien ne se perd, rien ne se détruit : tout se retrouve.

Ces principes, confirmés par la science moderne dans toute l'étendue de ses constatations, ne nous intéressent ici qu'en tant qu'ils s'appliquent à la pensée humaine. Par elle-même, et sans être autrement exprimée, celle-ci se propage, au dire des Initiés, selon le mode vibratoire qui lui est propre.

Une objectivité, indépendante du cerveau et de

son fonctionnement correspondrait donc à la *Lumière intellectuelle*, dont la conquête se poursuit à travers toute l'initiation maçonnique. Loin d'être le générateur de cette lumière, notre organe pensant n'est qu'une sorte de lampe à incandescence, qui s'illumine dès que passe le courant nécessaire. On peut le comparer aussi à un résonateur vibrant sous l'action d'ondes particulières. Toujours est-il que la pensée ne se laisse par rabaisser à une sécrétion élaborée purement et simplement par certaines de nos cellules nerveuses, dont le rôle est bien de révéler la pensée, de nous la rendre sensible, mais non de la créer. Comme partout, c'est la fonction qui est ici créatrice de l'organe. Nos lobes cérébraux ne se sont développés que sous l'influence d'un dynamisme-pensée préexistant, qui demandait à se manifester à nous.

En d'autre termes, notre évolution, celle du monde et de tous les êtres, rentre dans le programme de la *Grande Initiation progressive*, dont l'*Initiateur éternel* prend le nom de *Logos* dans la doctrine platonicienne. Ce mot grec qui signifie *Parole, Raison, Verbe*, se rapporte, en réalité, à la *Lumière intellectuelle* incréée, antérieure à toutes choses. N'oublions pas, à ce sujet, que le serment maçonnique se prêtait jadis sur l'Evangile de Saint-Jean, qui débute comme suit :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu ; et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement avec Dieu.

Toutes choses ont été faites par lui ; et sans lui, rien de ce qui a été fait n'aurait été fait.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont point reçue... »

Ce texte est de nature à faire réfléchir les Initiés. Il divinise l'*Intelligence*, qui, tout en débrouillant graduellement le chaos, se communique aux êtres, sous forme d'instinct d'abord, puis de conscience et de compréhension de plus en plus complète. La vie universelle a le sens d'un immense travail constructif, qui ne saurait s'exécuter aveuglément. S'il y a organisation progressive, donc coordination, c'est qu'un discernement intervient ; mais tous les constructeurs ne sont pas également éclairés. Il en est qui obéissent docilement à des lois dont ils n'ont pas conscience, alors que d'autres sont parvenus à un plus ou moins haut degré d'initiation, dans la mesure où ils ont su discerner le plan du Grand-Œuvre. Sous ce rapport, il suffit à l'Apprenti d'être fermement décidé à s'instruire d'un art dont il ne possède encore qu'une vague notion théorique. Le Compagnon s'exerce à la pratique, mais avec hésitation, car il tâtonne et se livre à des essais qui ne sont pas tous heureux. Pour échapper à l'incertitude de l'empirisme, il faut qu'il s'élève à la Maîtrise, à moins qu'il ne bénéficie de la direction d'un Maître pleinement éclairé.

Reste à pénétrer le mystère de l'*Illumination*. Si certains hommes se montrent plus clairvoyants que d'autres et peuvent utilement instruire et guider ainsi leurs semblables, d'où tirent-ils eux-mêmes

la compréhension supérieure et la lucidité surprenante dont ils font preuve ? Nul ne doute que des études persévérantes, une longue expérience et de profondes méditations ne les préparent à ce rôle ; mais, en fin de compte, leur supériorité se base sur l'affinement de leurs facultés pensantes. Ils se sont rendus plus accessibles aux vibrations de la lumière initiatique, d'où leur initiation à des mystères non encore révélés au commun des esprits.

Faut-il maintenant faire remonter au Logos de Platon, à son *Grand Architecte* ou *Démiurge,* la Lumière qui éclaire progressivement l'Initié ? Plus modestement nous pouvons nous arrêter à celui que les Maçons appellent leur *Maître Hiram.* Mais comment nous représentons-nous cette mystérieuse entité ?

Loin d'être un personnage, c'est une personnification. Mais de quoi ? De la *Pensée Initiatique,* de cet ensemble d'idées qui survivent, alors même qu'aucun cerveau n'est plus capable de vibrer sous leur influence. Ce qui est précieux ne meurt pas et subsiste comme à l'état latent, jusqu'au jour où s'offrent des possibilités de manifestation. Alors Hiram ressuscite en la personne de chaque nouveau Maître.

L'Intervention des Maîtres

Les aspirations généreuses, les rêves sublimes d'hommes qui ont souffert de l'imperfection des

conditions humaines, se traduisent, dans l'ambiance psychique de la planète, par une tension persistante, dont les penseurs subissent l'influence. Au-dessus de nos têtes, dans l'azur de l'idéalité, plane, comme une nuée lumineuse, le patrimoine intellectuel et moral du genre humain. Toute pensée qui s'élève au-dessus de la mesquinerie des préoccupations égoïstes tend à se mettre en rapport avec cette source d'illumination. Aucune idée géniale ne saurait donc nous être étroitement personnelle. Quand nous pensons, nous procédons à des évocations et nous n'évoquons que ce qui préexiste.

Dans ces conditions, les Maîtres de notre pensée, nos Initiateurs, sont bien d'ordre spirituel, mais nous leur ferions injure, en tombant à leur égard en quelque mysticisme grossier. Esprit vivant du Maçonnisme, Hiram n'est pas un vain fantôme : c'est une force illuminative et par ce fait dirigeante. Nous lui devons tout ce qui, en Maçonnerie, se cache sous le voile de l'anonyme, si bien qu'aucun auteur ne saurait être assigné aux œuvres les plus remarquables.

Parmi celles-ci, rien n'est plus digne d'admiration que nos rituels des trois premiers degrés, tels qu'ils se présentent à nous à la fin du XVIII^e^ siècle ou au commencement du XIX^e^. Or, chose inconcevable, personne ne les a rédigés : ils se sont, pour ainsi dire, rédigés eux-mêmes, sous la main des innombrables copistes, qui les transcrivaient en les retouchant sur tel ou tel point, d'après leur sentiment et en tenant compte du goût régnant.

Comment un chef-d'œuvre a-t-il pu naître d'une aussi hasardeuse collaboration ? Car, il ne faut pas se le dissimuler, le rituel anglais primitif est fort loin d'avoir la valeur initiatique de l'incomparable synthèse dont les *Livres de l'Apprenti, du Compagnon et du Maître* s'efforcent de faire apprécier la coordination réellement magistrale.

Voyons, à ce sujet, comment d' « immuables » usages se sont insensiblement transformés.

Comme l'établissent des documents authentiques du XVI[e] et du XVII[e] siècles, une seule cérémonie initiatique se pratiquait alors, sinon partout, du moins en Ecosse, pays dont se réclament cependant les trente-trois grades du rite dit « Ecossais ».

On prétendait ainsi, par l'effet d'une réception unique, « faire des Maçons » initiés aux mystères corporatifs et jouissant de leurs droits d'ouvriers. Les formalités consistaient en la préparation du récipiendaire, dépouillé de ses métaux et d'une partie de ses vêtements, puis introduit en Loge les yeux bandés. Là, il circulait dans les ténèbres pour chercher la lumière qui lui était accordée après quelques demandes et réponses, sur quoi le néophyte prêtait serment en ployant le genou droit, qui, mis à nu, touchait le sol dans l'ouverture d'une équerre de fer. Il étendait en même temps la main droite sur une Bible ouverte, tandis que de la gauche, il appuyait la pointe d'un compas sur la région du cœur mise à découvert. Une fois relevé, le nouveau Frère était instruit sommairement de ce qu'il devait savoir. Avec les rites d'ouverture et

de fermeture des Travaux, c'est là tout ce que, en cette matière, la Maçonnerie moderne tient de la Maçonnerie ancienne.

Ce cérémonial rudimentaire fut développé en Angleterre après 1717. On en tira d'abord le rituel du grade d'Apprenti, puis celui du grade de Compagnon ; mais les Maçons anglais ne surent amplifier qu'en ajoutant des fioritures dépourvues de portées initiatiques.

Il n'en fut pas de même en France, où un remaniement approfondi du rituel devait s'imposer du seul fait qu'il était intraduisible. Le texte anglais fourmille, en effet, de tournures archaïques, qui sont une beauté dans l'original, mais tournent au grotesque une fois rendues littéralement en une autre langue. Ne fût-ce que pour cette raison, les Français durent s'efforcer d'adapter le rituel à leur propre génie. Ils le firent en s'inspirant de l'idée qu'ils se faisaient des initiations antiques.

C'est ici qu'il y eut intervention des Maîtres, car le rituel français fut mis au point avec une compétence que ne possédait aucun des esprits les plus brillants de l'époque. Les réformateurs maçonniques du XVIII[e] siècle dédaignaient, en effet, l'humilité des grades ouvriers ; aussi ne rêvaient-ils que hiérarchies chevaleresques, superposant des dignités de plus en plus pompeuses. Nul auteur maçonnique n'a su apprécier, alors, le ternaire fondamental, par rapport auquel tous les grades prétendus supérieurs se révèlent d'une pitoyable infériorité.

En réalité, c'est bien l'esprit de la pure Initiation, qui, bribe par bribe, inspira la chaîne des obscurs Maçons, chargés de copier successivement les rituels pour les Loges nouvelles. Chacun croyait bien faire en retouchant quelque peu le texte, en y introduisant une petite variante jugée plus heureuse, ou en y apportant un amendement reconnu de bon effet. De très importantes modifications prévalurent ainsi à la longue.

Tout d'abord, la *réception corporative,* dont le formalisme ne comportait ni épreuves proprement dites, ni purifications, fut transformée en une *Initiation* analogue à celle des Mystères gréco-romains.

A cet effet, on crut devoir purifier le récipiendaire par les quatre Eléments. La chambre aux volets clos, où s'effectuait la préparation du postulant, devint par suite un caveau funéraire, tombeau du futur Initié, condamné à mourir au monde profane afin de renaître à une vie supérieure. On figurait ainsi la classique épreuve de la Terre, se traduisant par une descente symbolique aux Enfers et par la décomposition du grain de blé, confié pieusement au sillon pour obéir à Cérès. La rédaction d'un testament, usage ignoré des Anglo-Saxons, fut une heureuse innovation, de même que les inscriptions du Cabinet de réflexion et tout son agencement : pain, cruche d'eau, crâne, soufre et sel (1).

En Loge, le candidat accomplit, les yeux bandés, trois voyages, au cours desquels il est purifié successivement par l'Air, l'Eau et le Feu, comme

(1) Voir *l'Apprenti,* éd. 1962, page 126.

l'exigent les traditions initiatiques, absolument concordantes sur ce point, car on envisageait, à Eleusis, que le germe, après s'être développé sous terre, pousse jusqu'à l'air, où l'eau tombée du ciel fournit à la plante sa sève nourricière, tant que le feu solaire ne la dessèche pas en achevant de mûrir le grain nouveau. De son côté, l'Hermétisme soumet la matière du Grand-Œuvre d'abord à la *putréfaction,* qui tue le sujet, devenu noir comme la tête d'un corbeau, ensuite à la *sublimation,* ayant pour effet de libérer la partie volatile ou aérienne, puis à l'*ablution,* lavage d'où résulte la couleur blanche, et enfin à la *calcination,* pour laquelle le feu est activé jusqu'à l'obtention de la couleur rouge, signe d'achèvement heureux des premières opérations.

Comme le second degré a surtout pour objet de faire comprendre le premier, le Compagnon devait être appelé à voyager pour son instruction. Le choix des outils qu'il s'exerce successivement à manier est fort ingénieux. L'instinct initiatique des auteurs de nos rituels ne s'y est pas démenti, pas plus que dans les développements sur l'Etoile flamboyante, sur la Lettre G et sur la glorification du Travail.

Toutes ces « fantaisies » françaises, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le calice d'amertume, sont marquées au coin d'un savoir très supérieur à celui qui régnait dans les Loges, même les plus éclairées. Alors, serait-ce le Diable qui les aurait dictées, ou bien quelque démon, parent de celui de Socrate ?

La Légende d'Hiram

S'il était réservé aux Maçons français d'imprimer un caractère vraiment initiatique au rituel des deux premiers degrés, c'est à l'Angleterre que revient le très grand honneur d'avoir conçu le merveilleux symbolisme de la Maîtrise. Mais le plus impénétrable mystère plane sur une genèse qui fait le désespoir des historiens les plus perspicaces et les mieux documentés (1).

Deux faits sont hors de conteste : aucun des anciens manuscrits maçonniques ne fait allusion à la mort tragique de l'architecte du Temple de Salomon ; d'autre part, nulle mention relative au cérémonial de réception du troisième degré n'est antérieure à 1725.

Vers cette époque, et, selon toutes les apparences, postérieurement à 1723, date de publication du *Livre des Constitutions*, dont la première édition ignore le grade de Maître, un inconnu composa de toutes pièces le récit dramatique du meurtre d'Hiram par trois mauvais Compagnons, décidés à lui arracher frauduleusement les secrets de la Maîtrise.

Si l'on songe, qu'au point de vue de la science des mythes et des symboles, cette dramatisation est un *pur chef-d'œuvre*, qui n'a pas son pareil en ce genre, on ne saurait rester dans le doute quant à la

(1) Voir Goblet d'Alviella, *Des Origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*, mémoire couronné au concours du Grand-Orient de Belgique. Bruxelles, 1907.

source d'une aussi lumineuse inspiration. Les *Maîtres*, les vrais, ont voulu donner à la Maçonnerie moderne leur empreinte. Qui ont-ils choisi comme interprète ? Peut-être quelque historien sans malice de la *Philo-Musicae et Architecturae Societas Apollini* (1), dont ils auront pu faire leur médium inconscient !

Quoi qu'il en soit, ce n'est guère qu'à partir de 1733, que les Loges de Londres apprirent à gémir rituéliquement sur le tombeau de l'artiste qui vint de Tyr se mettre au service du roi Salomon. Passé jusque-là inaperçu, ce fondeur, que rien ne désigne comme l'architecte du Temple, devint subitement le héros primordial de la Franc-Maçonnerie.

Cette apothéose inattendue scandalisa les lecteurs de la Bible, qui, texte en main, protestèrent contre une invention saugrenue, condamnée par les versets 13 et suivants du chapitre VII au premier livre des Rois, où il est dit :

Or, le roi Salomon avait fait venir de Tyr Hiram, fils d'une femme veuve de la tribu de Nephtali, le père duquel était Tyrien, travaillant en cuivre, fort expert, intelligent et savant pour faire toutes sortes d'ouvrages d'airain ; il vint donc vers le roi Salomon, et fit tout son ouvrage.

(1) Cette Société de Maçons amateurs de musique a laissé des procès-verbaux, qui vont du 18 février 1725 au 23 mars 1727. Il en appert que trois degrés distincts d'Initiation furent conférés aux membres de l'association ; mais la *part du Maître* a pu se réduire à la communication des menus mystères (mots de passe, etc...), sans donner lieu à la mise en scène symbolique faisant ressusciter Hiram en la personne du nouveau Maître.

C'est ce drame dont il serait intéressant de découvrir l'auteur, mais aucun document ne met sur sa trace.

Mais, comme le spécifie tout au long l'Ecriture Sainte, Hiram s'en tint à des travaux de métallurgie. Il fondit les deux colonnes du porche avec leurs chapiteaux, dressant l'une à main droite en la nommant Jakin et l'autre à main gauche en la nommant Boaz. Il fit aussi la mer de fonte, que supportaient douze bœufs de bronze. Il fit de plus dix soubassements d'airain, montés chacun sur quatre roues de même métal, lesquels portaient dix cuviers d'airain, etc...

Au deuxième Livre des Chroniques, chapitre II, 13 et 14, le roi Hiram de Tyr, écrivant à Salomon, s'exprime à son tour comme suit :

Je t'envoie donc maintenant un homme expert et habile : Hhuram Abi (littéralement : Hiram-mon-père, titre marquant la vénération du roi pour l'artiste), fils d'une femme issue de la tribu de Dan, et duquel le père était Tyrien, sachant travailler en or, en argent, en airain, en fer, en pierres et en bois, en écarlate, en pourpre, en lin fin et en cramoisi ; et sachant faire toute sorte de gravure et de dessin, de toutes les choses qu'on lui proposera, avec les hommes habiles que tu as, et ceux qu'a eus mon Seigneur David, ton père.

Rien ne justifie donc, bibliquement, la légende de notre troisième degré, Hiram n'ayant jamais été appelé à diriger la construction du Temple et à commander l'immense armée d'ouvriers, partagée en apprentis, compagnons et maîtres. C'est au XVIII^e^ siècle, et pour les besoins d'un symbolisme initiatique d'une très haute portée, que le personnage

biblique fut promu architecte et rival en sagesse pratique du roi Salomon, dont la sagacité brille surtout quand il s'agit de résoudre les énigmes proposées par la reine de Saba (1).

(1) Cette reine n'a aucune part dans la légende maçonnique. Elle joue par contre un rôle important dans le récit romanesque rapporté par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. Hiram y devient le rival de Salomon et personnifie l'esprit démocratique appelé à triompher de la royauté. C'est d'un symbolisme ramené au *niveau* de la politique et compliqué de fioritures poétiques ne donnant lieu à aucune interprétation initiatique. La littérature fut d'ailleurs l'unique préoccupation de l'auteur, dont la phraséologie pompeuse a séduit les rédacteurs du rituel écossais.

IIe Partie

LE RITUÉLISME
DU GRADE DE MAITRE

« ... Abstrait et concret ne doivent pas être confondus. Le *sens de la réalité* peut seul conduire à la Maîtrise. »

O. W.

RITUÉLISME INITIATIQUE

La Rétrogradation

ORSQUE le Compagnon est jugé digne de la suprême Initiation, il est conduit à l'entrée d'un lieu ténébreux, où il est invité à s'enfoncer graduellement, mais en tournant le dos à l'obscurité qui, devenant de plus en plus épaisse, enveloppe finalement d'un noir absolu le téméraire adepte, avide cependant de lumière intégrale.

Comme tout ce qui se fait en Maçonnerie, cette marche à reculons est un symbole susceptible de multiples interprétations. Elle fait songer tout d'abord au Soleil qui, parvenu au méridien, région du Compagnonnage, descend peu à peu vers la nuit de l'Occident, puis rétrograde souterrainement vers l'Orient. Il faut y voir aussi une allusion au renoncement qui conduit à la Maîtrise, celle-ci exigeant le sacrifice de toute illusion, fût-elle le fruit de lumières acquises initiatiquement. Pour passer Maître, il est enfin nécessaire de posséder à fond tout l'enseignement des deux premiers grades, d'où l'obligation de repasser toute la carrière déjà parcourue.

Il s'agit donc pour le Compagnon de revenir sur ses pas, en partant de l'*Etoile flamboyante* — assimilée à la rosace qui, dans les cathédrales, s'illumine à la chute du jour, au-dessus du portail — entre les tours figuratives des colonnes J.·. et B.·..

Cet astre de la compréhension éclaire seul le Compagnon dans son recul qui s'accomplit sur le parcours du cinquième voyage, consacré à la contemplation. Mais cette fois, ce ne sont plus les impressions du dehors qu'il s'agit de recueillir. Rentrant en lui-même, l'Initié médite sur la valeur de ses propres conceptions. Il se rend compte de l'abîme qui sépare la réalité des images mentales par lesquelles nous essayons de nous la figurer. Par rapport à la Vérité qu'elles déguisent, nos idées ne sont que de grossières idoles : elles nous trompent, de même que les mots, si nous nous arrêtons à l'expression, sans discerner ce qui est exprimé. Dans tous les domaines, tout est *symbole ;* ne soyons donc pas dupes du *symbolisant* et pénétrons jusqu'au *symbolisé.*

Pleinement édifié en ce qui concerne l'impossibilité de posséder le Vrai, lequel ne se laisse contenir en aucune formule, le Compagnon doit pourtant agir avec certitude. C'est pourquoi il retrouve, en reculant, les outils de son quatrième voyage : *Equerre et Règle.* Quelle que soit sa perplexité au point de vue purement intellectuel, l'Initié n'hésite jamais, en effet, quant à la conduite à tenir. Elle est infailliblement déterminée par les exigences constructives, qui réclament des pierres taillées à angle droit. Le constructeur humanitaire et social

sait donc toujours comment il doit se comporter par rapport à autrui, car il applique en toutes choses la mesure de l'équité (Equerre). D'autre part, il est fixé sur la direction immuable qu'il doit suivre, car il est animé du désir profond et constant de bien faire (Règle).

Mais il ne suffit pas que le futur Maître soit exemplaire dans sa discipline personnelle. En réalisant la *Pierre Cubique,* il influence sans doute son ambiance, qu'il porte à une cristallisation analogue à la sienne ; mais il faut qu'il agisse parfois avec vigueur, pour soulever les masses les plus lourdes et les ébranler pour le moins dans leur inertie. Il lui faut, dans ce but, le *Levier* qui se place dans sa main, dès que la rétrogradation le ramène sur les traces de son troisième voyage de Compagnon.

Si rien ne résiste à l'énergie du vouloir (Levier), appliqué avec une rectitude absolue d'intention (Règle), il importe, en ces matières, qu'abstrait et concret ne soient pas confondus ; c'est pourquoi le deuxième voyage est à refaire en s'inspirant de la *Règle* et du *Compas,* de la ligne droite et du cercle. La théorie la plus rigoureusement logique reste stérile si elle ne s'applique pas en tenant compte des contingences et des relativités. Le compas est par excellence l'instrument du Maître, parce que le *sens de la réalité* peut seul conduire à la Maîtrise.

Il faut aussi que le futur Maître apprenne à commander en maniant le *Maillet* qui frappe le *Ciseau.* Il n'hésite donc pas à refaire son premier voyage de Compagnon, sachant fort bien qu'il ne devra jamais cesser de travailler à son propre perfectionnement.

Comment, du reste, commanderait-il à autrui, s'il n'était parvenu à se dominer lui-même ? Toute Maîtrise commence par soi : être son propre Maître ouvre la voie à toutes les souverainetés (1).

L'Apprentissage incessant

Dans son recul sur la route de ses cinq voyages, le Compagnon sollicitant la Maîtrise ne perd pas de vue l'Etoile flamboyante, astre dont l'éclat augmente plutôt qu'il ne pâlit, au fur et à mesure que l'Initié s'enfonce dans une obscurité toujours plus épaisse. Mais soudain le scintillement encourageant s'éteint : le *bandeau* de l'Apprenti semble s'appliquer à nouveau sur les yeux du futur Maître ; une coupe, en même temps, s'offre à ses lèvres, et il vide à longs traits le *calice d'amertume*, résolu à tout souffrir, afin de remplir fidèlement sa mission.

Réconforté, sûr de lui-même en raison de la sincérité de son sacrifice, le postulant ne s'effare pas en se sentant subitement environné de flammes. Il reconnaît le brasier de sa première initiation et se laisse pénétrer par une chaleur qui le fera participer au pouvoir du *Feu* central, animateur de toutes choses.

Rencontrant ensuite le Styx aux flots tumultueux, il se plonge dans l'*Eau* qui rend invincible, afin de

(1) Relire dans *le Compagnon*, éd. 1962, pages 46 et suiv., ce qui se rapporte aux cinq voyages et au symbolisme des outils.

gagner à la nage la rive opposée, sans redouter l'impétuosité du courant, irrésistible pour les faibles. A peine a-t-il repris terre, qu'il s'engage au milieu de l'inextricable mêlée des êtres acharnés à se détruire. Il passe, en se désintéressant de cette lutte pour la vie, sur laquelle se base l'existence objective, car le Maître est au-dessus de toute ambition personnelle et ne songe qu'à remplir intégralement sa tâche en tant que collaborateur du Grand Œuvre.

Au reste, le calme se fait ; la route monte et nul bruit ne parvient plus aux hauteurs sereines vers lesquelles s'achemine l'Initié. Le voici dans la solitude des sommets, d'où l'esprit humain prétend contempler l'ensemble des choses. Nul vertige n'y gagne le Penseur qui ne se fait aucune illusion sur les synthèses hâtives, échafaudées par des constructeurs impatients. Il connaît Babel et sa tour de confusion ; aussi s'abandonne-t-il sans émoi au vent qui souffle en tempête. Transporté à travers l'*Air*, il est ramené sur le sol où s'escriment les hommes.

Ce n'est pas pour s'y arrêter, car la *Terre* s'ouvre devant l'intelligence avide de tout approfondir. Le candidat à la Maîtrise se précipite donc en un gouffre béant ; il veut aller au fond des choses, pénétrer en leur intérieur, afin d'en juger du dedans au dehors, à l'inverse de ce qu'il a dû faire jusqu'ici.

Mais où tombe le Compagnon qui est revenu sur tous les détails de sa double initiation ? Quel est ce

Cabinet de réflexion où sa rétrogradation s'arrête ? Quels sont ces squelettes phosphorescents qu'il aperçoit, ces larmes lumineuses qui courent sur les parois du vaste sépulcre où d'étranges morts semblent avoir été réunis ?

La Chambre du Milieu

Dans l'antiquité, les « *Petits Mystères* » préparaient à la grande Initiation, réservée aux seuls esprits d'élite. La Maçonnerie, elle aussi, initie en deux fois, car Apprentissage et Compagnonnage se font suite, pour réaliser en deux grades l'ensemble du programme préparatoire, complété par l'Initiation définitive que représente la Maîtrise. Celle-ci ne saurait se conférer d'emblée, car elle est la suite logique des progrès précédemment accomplis. Il faut posséder à *fond* les deux premiers grades pour aspirer au troisième, d'où la nécessité de revenir en arrière, au point de départ primitif, pour s'engager de là dans une nouvelle direction.

Le recul de l'aspirant à la Maîtrise n'aboutit cependant pas à l'étroit caveau de sa première mort initiatique. Cette fois, il s'est enfoncé beaucoup plus profondément dans le sein de la terre, puisqu'il est parvenu jusqu'au centre ténébreux où s'élabore la pensée transformatrice, celle qui ranime la vérité morte et régénère les institutions compromises par la corruption.

Cette caverne où se trame l'éternelle conspiration

reconstructive, cet antre de Mithra où la lumière disparue renaît afin de reparaître plus brillante, ce tombeau du passé où l'avenir est en gestation, ce lieu intérieur et caché, inaccessible, sauf aux Initiés dignes des suprêmes révélations, ce sanctuaire connu des seuls Maîtres, c'est la *Chambre du Milieu.*

Le Compagnon admis à y pénétrer doit offrir de sérieuses garanties. Ouvrier ponctuel, zélé, intelligent, ses Maîtres répondent de lui. En recherchant la Maîtrise, il ne cède à aucun mobile de vanité ou de basse ambition, car il ne demande à se perfectionner dans le Grand Art que dans le but de travailler plus utilement, de rendre de plus grands services et de faire bénéficier ses FF.·. moins instruits de la compétence qu'il désire acquérir.

Interrogé par une voix grave, qui semble provenir d'une profondeur lointaine, le postulant répond en toute sincérité. Il est alors invité à se retourner, puis à confirmer ses déclarations par les signes et la marche des grades qu'il possède.

L'obscurité serait complète sans un crâne lumineux qui permet de distinguer un catafalque dressé devant le récipiendaire. Celui-ci croit discerner en outre comme des ombres qui semblent plongées dans une inexprimable tristesse.

Il apprend alors que l'œuvre de la Maçonnerie est compromise par suite de l'assassinat du *Maître* qui dirigeait ses travaux. Privés de ce guide éclairé, les ouvriers ont perdu toute confiance en eux-mêmes : ils n'osent poursuivre leur ouvrage et s'abandonnent au découragement. Les outils leur tombent

des mains ; ils se désolent et gémissent, incapables d'achever une construction dont ils ne se sont pas assimilé le plan, sinon dans son ensemble rudimentaire. Mais l'harmonie générale leur en échappe, de même que les détails tels qu'il convient d'en prévoir l'exécution.

Mais, ce qui achève de paralyser toutes les énergies, c'est la certitude acquise que les criminels doivent être cherchés parmi les Compagnons. Tous les ouvriers se sentent solidaires du forfait commis par leurs FF.·.. Ils se reprochent de n'avoir rien su prévoir, de ne s'être occupés que d'eux-mêmes, sans veiller à la conduite d'autrui, sans se soucier des sentiments qui se développaient dans le cœur de quelques-uns.

Maintenant le malheur est accompli. Hiram n'est plus là pour assigner sa tâche à chacun des constructeurs. Le travail est suspendu ; avant de le reprendre, les ouvriers ont conscience qu'ils doivent épurer leurs rangs. Tout Compagnon aura donc à prouver qu'il est innocent du meurtre d'Hiram.

Ses gants sont-ils restés blancs ? Son tablier est-il immaculé ? En cas d'affirmative, l'impétrant échappe à tout soupçon. Quand les assassins seront connus, il conviendra cependant de revenir sur cet examen par trop symbolique, car nul ne saurait se flatter de n'être complice en rien de la mort du Maître. Une fois pleinement instruit, chacun devra faire à ce sujet son examen de conscience et reconnaître dans quelle mesure, par ignorance, par fanatisme ou par ambition, il a participé au crime.

Dans sa sagesse exceptionnelle, Salomon a pu préciser l'idée du Temple, en arrêter le plan général, choisir l'emplacement de l'édifice, réunir les ouvriers, se procurer les matériaux et pourvoir à tous les approvisionnements ; mais, habile à concevoir, à conclure des traités et à tout administrer pour le mieux, le roi se sentait incapable de diriger lui-même une construction et de maintenir l'ordre dans toute une armée de constructeurs. Il s'enquit donc d'un architecte et fit venir de Tyr un artiste d'une incontestable compétence.

Le Maître était le fils d'une veuve en laquelle il nous est permis de reconnaître, mythiquement, Isis, la Nature. C'était donc un Initié formé par l'étude de tout ce qui frappe les sens, mais doué en plus de cette pénétration d'esprit indispensable pour découvrir les secrets à jamais dérobés à la grossièreté du vulgaire.

Mais, dédaignant d'éblouir les hommes, le Tyrien restait silencieux. Plutôt que de se dépenser en paroles, il méditait des œuvres qui devaient parler pour lui à la postérité.

Excellant à lire l'âme humaine, Salomon reconnut l'étranger digne de sa confiance et lui délégua les pouvoirs les plus étendus pour tout ce qui concernait la construction du Temple. Celui que, par déférence, le roi de Tyr avait appelé *Hhuram Abi* (Hiram, mon père) fut donc mis à la tête de tous les ouvriers. Ceux-ci ne tardèrent pas à subir

son ascendant, car le Maître ne s'imposait pas à eux en vertu d'une autorité d'emprunt. Possédant l'Art jusqu'en ses moindres détails, il prodiguait des avis précieux, aidant chacun à surmonter les difficultés rencontrées, encourageant les talents et secondant toutes les bonnes volontés. Nul, par suite, ne craignait Hiram Abi, comme chaque ouvrier l'appelait, en le vénérant comme son père. Chacun se félicitait de sa direction empreinte à la fois de justice et de bonté. On lui était reconnaissant d'avoir organisé le travail d'une manière équitable, en proportionnant les salaires aux capacités. A cet effet, Hiram avait réparti les ouvriers en trois classes distinctes : les *Apprentis* qui se rassemblaient devant la colonne J.·. pour recevoir leur instruction, leurs vivres et la juste récompense de leurs peines ; les *Compagnons*, appelés à prendre rang dans le même but près de la colonne B.·., enfin les *Maîtres*, admis à se réunir dans l'intérieur du Temple.

Chacune de ces catégories avait ses « mystères » spéciaux, si bien qu'un ouvrier pouvait se faire reconnaître à première vue comme Apprenti, comme Compagnon ou comme Maître. Certains mots prononcés dans l'attitude et avec les gestes voulus, jouaient à cet égard un rôle important.

Le Drame Symbolique

L'admirable organisation, instituée par le plus génial et dirigée par le plus bienveillant des chefs,

aurait dû fonctionner à jamais d'une manière parfaite. Mais la perfection n'est pas dans la nature des choses : c'est un idéal vers lequel tendent les êtres et les institutions, mais que nul ne saurait atteindre. Comme tout n'existe que pour *se faire*, le *parfait* (ou l'achevé) s'exclut de l'existence objective (1).

Hiram hélas, devait éprouver en sa personne à quel point la perversité se glisse insidieusement dans le cœur humain, en dépit de tous les efforts d'instruction et quelle que soit la sagesse des mesures prises dans l'intérêt commun.

Il est malheureusement dans la nature de l'homme d'être plus satisfait de lui-même que de son sort. Nombre d'ouvriers se crurent supérieurs à la situation qui leur était faite. Parmi eux, des Compagnons se persuadèrent que la Maîtrise leur était due, alors qu'on persistait à leur refuser ce suprême avancement dont ils se jugeaient dignes.

La bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes les aveuglait sur leurs défauts. Victimes de leur médiocrité d'intelligence, ils s'illusionnaient dangereusement sur l'étendue de leur instruction, car celui qui sait le moins est toujours le plus disposé à ramener les bornes du savoir humain à l'étroitesse de son horizon mental.

(1) Si nous nous en rapportons au récit orthodoxe actuel de la chute des Anges, la perfection ne se serait pas rencontrée, même au ciel, antérieurement à toute création matérielle, puisque la plus formidable des révoltes put y éclater contre l'ordre divin. Les *Beni Ælohim*, ces pures intelligences émanées directement de Dieu, leur père, furent-elles donc entachées d'imperfection, ou des abus criants motivaient-ils de leur part un soulèvement légitime ?

Aigris, les mécontents s'en prirent peu à peu à tout ce dont ils ne comprenaient pas la raison d'être. S'érigeant en juges infaillibles, ils condamnaient les opinions et les méthodes de travail d'autrui. A les entendre, eux seuls auraient été dans le vrai et tout ne devrait se faire que selon leur avis.

Il y eut enfin des misérables qui songèrent à se faire attribuer un salaire qu'ils avaient pleine conscience de ne pas mériter. Ce sont eux qui résolurent de parvenir à la Maîtrise par la violence, en impliquant dans un odieux complot d'autres Compagnons dont ils surent exploiter les dispositions fâcheuses.

La légende, il est vrai, réduit à trois les ouvriers criminels ; mais il ne faut pas oublier qu'ils personnifient chacun un état d'esprit largement répandu de nos jours comme aux temps les plus reculés.

Les traîtres guettent l'heure où, le travail étant interrompu, le maître procède seul à sa tournée d'inspection journalière. La méridienne, consacrée au repos, fournit le moment propice (1). Sa visite terminée, Hiram, ne se méfiant de rien, se dirigeait, pour sortir, vers la porte d'Orient lorsqu'il vit l'un des conjurés venir à sa rencontre. Le Maître s'arrêta, surpris, pour demander à l'ouvrier le motif qui l'amenait dans le Temple à cette heure insolite. « Il y a longtemps, répondit le Compagnon, que je suis injustement retenu dans un rang inférieur ;

(1) La chute du jour est également admissible, bien que moins heureuse par rapport à la marche du soleil qui décline à partir de midi.

j'ai droit à mon avancement, admettez-moi donc parmi les Maîtres ! »

« Tu n'ignores pas, explique alors Hiram avec douceur, que je ne puis à moi seul t'accorder cette faveur. Si tu es digne d'être promu, présente-toi devant l'assemblée des Maîtres, qui te rendra justice. »

« Je n'attendrai pas davantage et ne vous quitterai qu'après avoir reçu le mot des Maîtres ! »

« Insensé, ce n'est pas ainsi qu'il doit se demander ; travaille et tu seras récompensé ! »

Le Compagnon insiste et menace Hiram en brandissant une *Règle* dont il frappe le Maître resté infiexible dans son refus. Destiné à la gorge, le coup dévie sur l'épaule et engourdit le bras droit.

Se retirant en hâte devant le forcené, Hiram cherche à gagner la porte du Midi, mais, plus menaçant encore que le premier, un second scélérat lui barre la route et tente de lui extorquer des révélations sacrilèges. Exaspéré par la fermeté du Maître, le Compagnon déçu lui assène, dans la région du cœur, un furieux coup d'*Equerre*.

Le blessé chancelle et se juge perdu. Il rassemble cependant ses forces pour s'acheminer vers la porte d'Occident. Mais quelques pas suffisent à le mettre en présence du plus pervers des trois conjurés. Celui-ci se précipite sur le Maître, dont il saisit le bras, résolu à lui arracher, ou son secret, ou la vie. Hiram bien qu'affaibli, regarde fixement l'infâme agresseur en s'écriant : « Plutôt mourir que de manquer au devoir ! » Ce furent ses dernières

paroles, car, frémissant de rage, le traître l'abat aussitôt d'un formidable coup de *Maillet* porté en plein front.

Le forfait accompli, les complices qui se sont rejoints, restent atterrés en reconnaissant l'inutilité de leur monstrueuse action, dont ils ne songent plus qu'à faire disparaître toute trace. En attendant que la nuit leur permette de transporter au loin le cadavre d'Hiram, ils l'enfouissent provisoirement sous un amas de décombres accumulés au Nord du Temple ; puis, à minuit, ils gagnent la campagne avec leur funèbre fardeau.

L'Épreuve du futur Maître

Exactement informé du crime des mauvais Compagnons, le candidat à la Maîtrise constate le résultat d'un complot dans lequel il aurait pu être impliqué à son insu ; les ouvriers fidèles se lamentent devant le cadavre du Maître, détenteur des secrets de l'Art.

Le postulant est-il certain de n'avoir jamais pactisé avec les esprits superficiels, toujours prompts à condamner ce qu'ils ne comprennent pas et à vouloir supprimer ce qui ne cadre pas avec leur logique à courte vue ? S'est-il montré assez respectueux envers la tradition maçonnique personnifiée par Hiram, pour ne pas s'associer aux critiques inconsidérées, formulées à l'égard d'usages prétendus ridicules ou tout au moins démodés ? N'a-t-il en

rien participé à la mentalité qui fit abattre sur le Maître la lourde *Règle* du premier assassin ?

D'un autre côté, le Compagnon ne se reproche-t-il pas de s'être montré intolérant et d'avoir pris en haine ses contradicteurs, en suspectant leur bonne foi ? A-t-il admis que l'on puisse penser et même agir autrement que lui ? Aurait-il partagé l'étroitesse de sentiment du misérable qui s'en est pris au cœur d'Hiram, en le meurtrissant à l'aide d'une *Equerre* de fer ?

Puis, jusqu'où le postulant pousse-t-il l'oubli de soi-même ? Ne veut-il être Maître qu'afin de rendre plus de services à autrui ? Est-il prêt à se désintéresser de sa propre personne, ou subit-il la fascination de quelque mirage de vanité ? Serait-il stimulé par l'orgueil de commander et de briller en un poste éminent ? N'a-t-il jamais allongé la main vers le *Maillet* fatal, qui consomma le meurtre d'Hiram ?

S'il se sent le cœur pur, le futur Maître doit enjamber sans frémir le cadavre étendu à ses pieds. Partant de la tête, qu'il contourne, il franchit la poitrine, en posant le pied droit contre le bras droit du mort. Le pied gauche exécute ensuite le même mouvement, mais sans se poser, le poursuit, en décrivant un arc au-dessus de l'abdomen, pour se poser contre la jambe gauche. Le pied droit rejoint aussitôt le gauche, mais ne se pose qu'en avant du pied droit du cadavre, où vient se placer immédiatement le pied gauche, en formant une équerre oblique.

Dès que cette marche est achevée, le Compagnon laisse retomber son bras gauche que, ployé à angle droit, il levait vers le ciel. De la région du cœur, il descend en même temps sa main droite vers l'aine gauche se déclarant prêt, par cette nouvelle attitude, à s'arracher les entrailles, plutôt que de manquer à ses obligations de Maître.

Le voici digne, en effet, d'être élevé à la Maîtrise, car le cadavre est derrière lui. Il a mesuré l'inanité des choses corruptibles et périssables pour s'en détacher sans les ignorer, car le Maître n'est pas un ascète fuyant la matière, sous prétexte de se réfugier dans le spirituel. Sans doute, en se mettant à l'ordre, il affirme avoir renoncé à tout ce qui est inférieur. Rien de ce qui grouille sourdement en lui d'instincts brutaux mal étouffés, survivances d'un atavisme lointain, ne saurait l'influencer. Il n'est Maître que s'il domine tout ce qui menace de l'asservir. Déjà, comme Apprenti, il a su contenir ses passions afin de raisonner avec une stricte impartialité. Devenu Compagnon, il s'est attaché à dompter le lion rugissant qu'il porte en sa poitrine, imitant de son mieux le héros chaldéen Gigalmès qui, plus avisé qu'Hercule, se garde bien de tuer l'animal, symbole d'une force que l'Initié doit savoir soumettre à sa volonté. Pour conquérir la Maîtrise, il faut achever d'entrer en possession absolue de soi, au point de réfréner jusqu'aux appétits légitimes, en sacrifiant toutes les satisfactions personnelles au suprême idéal du bien général et du progrès universel.

Mais nul ne s'élève, s'il ne consent à s'abaisser.

De même qu'une mort volontaire permet seule au profane de renaître à la vie supérieure de l'Initiation, il faut mourir une seconde fois pour conquérir les prérogatives des Maîtres immortels.

Ses épreuves subies, le nouveau Maître est donc identifié avec Hiram, par le fait qu'il est frappé tour à tour avec la *Règle*, l'*Equerre* et le *Maillet*, dans les mêmes conditions que l'architecte du Temple. Comme celui-ci, il est renversé sur le sol et prend la place de son cadavre, son sort désormais se trouvant lié en toutes choses à celui du Maître disparu (1).

La Résurrection

Hiram avait toujours donné l'exemple de la plus rigoureuse ponctualité dans l'accomplissement de ses fonctions. Dès qu'ils ne le virent plus paraître au milieu d'eux à l'heure habituelle, les ouvriers s'inquiétèrent donc de ce qui avait pu lui arriver. Ils se souvinrent de certains propos auxquels aucun d'eux n'avait attaché d'importance, mais qui faisaient planer de tragiques soupçons sur la classe des Compagnons.

Recueillant ces échos, les Maîtres résolurent de

(1) Cette identification du futur Maître avec Hiram est strictement conforme à la doctrine des Mystères de l'antiquité selon laquelle le Myste jouait le rôle du dieu auquel il était consacré. Voir Alfred Loisy, *Les Mystères païens et le Mystère chrétien*, ainsi que les articles de Ch. Létau parus dans le *Symbolisme* de Septembre 1920 et de Janvier et Février 1921.

se réunir. Nul d'entre eux n'osait prétendre à la succession de l'artiste tyrien, mais, l'un de ses confidents les plus expérimentés dut prendre sa place pour présider l'assemblée.

Celle-ci ne se préoccupa que de retrouver Hiram, mort ou vivant, et, dans ce but, elle désigna neuf Maîtres, chargés d'explorer trois par trois le Midi, l'Occident et l'Orient, puis de se rejoindre, le neuvième jour des recherches, en un point déterminé de la région du Nord.

Lorsque, exténués, les explorateurs parvinrent au rendez-vous, leurs mines découragées n'exprimèrent que trop l'inutilité de leurs efforts. L'un d'eux, cependant fit un rapport qui ranima tous les espoirs. Tombant littéralement de fatigue, ce Maître avait voulu se raccrocher à une branche d'acacia. Or, à sa grande surprise, cette branche lui était restée dans la main, car elle avait été enfoncée en une terre fraîchement remuée.

A cette annonce, nul n'éprouve plus de lassitude : tous se lèvent et suivent le guide jusqu'à la hauteur désolée que couronne un tertre marqué du rameau de bon augure. Plus de doute, c'est bien là que repose la dépouille du Maître, car un *Compas* et une *Equerre* gisent près de la branche verte, emblème de l'espoir surgissant du tombeau.

A l'aide de leurs truelles, les Maîtres creusent la terre et découvrent, à faible profondeur, le corps d'Hiram, dont le visage disparaît sous le tablier, insigne de sa dignité. D'un geste brusque, ce voile est retiré. Les traits augustes du mort apparaissent

alors, inaltérés, comme si la vie les animait encore. Une indicible horreur fige aussitôt les Maîtres en une attitude par laquelle ils exprimeront désormais qu'ils sont rentrés en possession du corps inerte de la tradition maçonnique.

Or, lorsqu'une tradition a cessé d'être comprise, elle ne vit plus dans les esprits. En tant qu'observance servile, elle peut se maintenir transitoirement ; mais ce qui manque de cohésion rationnelle ne tarde pas à se disloquer, car tout cadavre tend à se décomposer. C'est une décomposition naturelle qui dispersa les débris du corps d'Osiris, que l'inconsolable Isis rechercha péniblement en parcourant toute la terre. Les voyages de la Veuve correspondent aux pérégrinations des Maîtres, anxieux de retrouver le cadavre d'Hiram, c'est-à-dire les vestiges matériels et obscurcis de ce qui fut une lumineuse synthèse. Ces formes creuses dont l'esprit s'est retiré, ces écorces mortes, mais persistantes en raison même de leur desséchement, figurent ce qui se maintient à l'état cadavérique, en tant que *superstition*, au sens étymologique du mot.

Il convient, en effet, d'appeler *superstitieux* tout ce qui tient debout sans justification logique, comme, par exemple, les rites perpétués par habitude ou par respect du passé, alors que nul ne sait plus à quoi ils correspondent. Hiram est l'intelligence qui anime la tradition maçonnique : il revit en nous dès que nous comprenons tout le mystère de la Maçonnerie, en nous rendant exactement compte de la raison d'être de ses usages symboliques.

Lorsque le cadavre d'Hiram mis à jour apparaît

dans son intégrité comme prêt à reprendre vie, c'est que les Maîtres fidèles sont parvenus à reconstituer la tradition dans son ensemble matériel. Il ne leur reste plus qu'à ressusciter le mort en procédant selon les rites.

C'est tout d'abord le Surveillant chargé des Apprentis qui expérimente la vertu du mot *Ja-Kin,* en pressant l'index de la main droite du cadavre. C'est un appel à l'énergie intérieure, au feu constructif inné, qui fait agir les êtres par eux-mêmes. Mais rien ne s'agite, et le Surveillant renonce à son entreprise en gémissant : « *La chair quitte les os !* »

Son collègue, qui instruit les Compagnons, espère mieux réussir en serrant le médius, tandis qu'il articule : *Bo-haz.* Mais il n'est pas plus heureux, car la force extérieure, qui pénètre les individus pour stimuler leur ardeur vitale, est sans efficacité, si elle ne rencontre plus la moindre étincelle couvant sous les cendres d'un foyer définitivement éteint. Aussi, désespérant de ses moyens d'action, l'Initié lâche-t-il prise en gémissant : « *Tout se désunit* » !

C'est alors que le chef intervient. « Isolément, dit-il, nous sommes impuissants. Unissons-nous donc avec ferveur, si nous voulons accomplir des merveilles. Formons une chaîne vivante autour de ce cadavre, et pour le ranimer, mettons en œuvre les suprêmes ressources de l'Art » !

La chaîne rituéliquement formée, tous se recueillent ; puis le chef, placé aux pieds du mort, se

détache et saisit la main droite du cadavre, en remontant jusqu'au poignet. Il tire ensuite à lui, tandis que les deux Surveillants poussent Hiram en avant par les épaules, puis le relèvent entièrement, si bien que le Maître ressuscité se trouve debout en face du chef qui le reçoit pied droit contre pied droit, genou contre genou, poitrine contre poitrine, les mains entrelacées et la main gauche passée par-dessus l'épaule pour soutenir le défaillant, car la revivification n'est pas encore complète : seule la vie végétative circule à nouveau, mais l'esprit reste engourdi. Pour le réveiller, des paroles de vie sont prononcées tout bas à l'oreille du récipiendaire substitué au cadavre d'Hiram. On le nomme ainsi *Mac Benahh*, autrement dit *Fils de la Putréfaction.*

Comme si ces mots achevaient de donner la clef de toute la Maîtrise, le nouveau Maître est maintenant honoré comme si Hiram s'était réincarné en lui. Du coup, la funèbre *Chambre du Milieu* se transforme brusquement en un sanctuaire resplendissant de lumière. L'épais rideau qui isolait les Maîtres siégeant invisibles à l'Orient, s'écarte et désormais chacun communique librement avec eux.

LA LÉGENDE INTERPRÉTÉE

De toutes les institutions humaines, la Franc-Maçonnerie est la seule qui ait su prévoir sa propre décadence et la façon d'y remédier.

Elle ne s'illusionne pas sur le *péril intérieur* qui menace les êtres vivants, en raison des germes de mort et de dissolution inhérents à tout organisme. Les ennemis extérieurs peuvent entraver et même paralyser notre activité ; mais ils ne nous tuent que très exceptionnellement. Ce sont les maladies, résultant de troubles internes, qui, le plus souvent, nous conduisent au tombeau.

Toute hygiène prévoyante tiendra donc compte des éléments dissolvants qui tendent à nous miner sourdement, tout en ayant leur rôle dans notre fonctionnement Vital. Pour résister à la mort, il faut connaître ses agents, afin de neutraliser constamment leur œuvre néfaste.

En Maçonnerie, la solidité de l'édifice n'a rien à redouter de la pluie, du vent ou des clameurs furieuses du dehors ; mais les ouvriers qui travaillent mal et dans un mauvais esprit compromettent la corporation, qu'ils peuvent même tuer, si celle-ci ne possède pas un pouvoir suffisant de résistance à la dissolution.

Une institution indispensable au développement de l'Humanité ne saurait d'ailleurs disparaître, car elle bénéficie d'un esprit de Vie, qui, à l'instar du

Phénix, la fait perpétuellement renaître de ses cendres. A l'instrument usé ou corrompu qui se disloque, cet impérissable *Archée* ⏃ (feu constructif) substitue incessamment des organismes nouveaux, de mieux en mieux adaptés à leur mission.

Chaque fois, le *Fils de la Putréfaction,* succède plus resplendissant à son père assassiné, comme Horus, le soleil matinal, reprend journellement la carrière d'Osiris, qui décline à partir de midi, pour s'enfoncer le soir dans les ténèbres de l'Occident.

Mais, pour ressusciter plus forte et plus glorieuse, la Maçonnerie doit se prémunir contre le mal qui détermine sa perte. Il s'agit d'un triple fléau représenté par l'*Ignorance,* le *Fanatisme* et l'*Ambition.* Ce sont là les Compagnons indignes, qui s'attaquent au respectable Maître Hiram, c'est-à-dire à la *Tradition Maçonnique* personnifiée.

Puisque les criminels de la légende sont des ouvriers qui coopèrent avec nous à la construction du Temple, ne cherchons pas *en dehors* de la Maçonnerie ses ennemis les plus redoutables.

Assurément, les trois vices étendent leurs ravages à toute l'Humanité, qu'il importe de guérir graduellement de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition. Mais avant de nous poser trop ambitieusement en guérisseurs d'autrui, soyons modestes et pourvoyons, avant toutes choses, à notre propre santé.

La Maçonnerie commencera donc par elle-même, en s'efforçant d'extirper de son propre sein les vices dissolvants. Elle ne sera vraiment à la hauteur de sa tâche que du jour où son personnel saura se

montrer *instruit, tolérant* et *désintéressé*. Alors, mais alors seulement, son influence intellectuelle et morale s'affirmera irrésistible.

Démasquons maintenant les meurtriers d'Hiram. Ils sont nombreux, hélas ! mais le plus souvent, ils ne savent ce qu'ils font, étant plongés dans l'*ignorance maçonnique* la plus déplorable. C'est précisément parce qu'ils ignorent tout en Maçonnerie, qu'ils censurent avec intransigeance ce qui dépasse leur compréhension impuissante. Au nom d'un rationalisme borné, ils réclament la suppression des formes et des usages dont ils ne discernent pas la raison d'être. Leur vandalisme s'inspire d'une logique rigide et d'un dogmatisme étroit, dont l'image est la *Règle* qui s'abat sur l'épaule d'Hiram et lui paralyse le bras droit. Privé de ses signes matériels de manifestation, l'esprit maçonnique se trouve, en effet, réduit à l'impuissance, du fait des mutilations ou des bouleversements que le symbolisme traditionnel a subis. Aucun enseignement initiatique n'est possible, si les symboles sur lesquels il porte n'existent plus. Rationalisée selon le goût des anti-symbolistes, la Franc-Maçonnerie ne serait plus qu'une école, où les élèves qui ne savent pas lire auraient décrété la suppression de l'alphabet...

Mais l'étroitesse du cœur est pire encore que celle de l'intelligence. La Maçonnerie enseigne aux hommes à s'aimer, malgré tout ce qui les divise. Nous devons nous élever au dessus des divisions, pour communiquer entre nous, par l'effet de cette mutuelle *tolérance*, en dehors de laquelle il n'y a

pas de Franc-Maçonnerie. Que penser dès lors de ces prétendus Maçons qui, se croyant seuls en possession de la vérité maçonnique, prennent en haine quiconque ne pense pas comme eux ? Comme s'ils se proclamaient infaillibles dans leurs opinions, ces pontifes les érigent en dogmes et fulminent d'incessantes excommunications contre les hérétiques opposés à leur manière de voir. Ils tendent à désorganiser la Maçonnerie, à la rétrécir aux dimensions d'une église restreinte, alors que la Loge doit s'étendre de l'Orient à l'Occident et du Midi au Nord, pour exprimer à quel point l'universalité s'impose à notre institution essentiellement anti-sectaire. Aussi, en s'infiltrant parmi nous, sous quelque déguisement que ce soit, l'esprit de sectarisme réduit-il en poudre le ciment de notre fraternité universelle. Il dissocie les pierres de l'édifice, en prétendant les retailler plus exactement. C'est donc bien avec l'*Equerre* de leur conception particulière du juste, que les intolérants, les sectaires et les fanatiques frappent au cœur le Maître Hiram.

Comme tous les vices, le fanatisme résulte d'ailleurs de l'exagération d'une qualité, car il faut se faire une conviction pour agir. Eminemment actif, le Compagnon ne peut s'en tenir, à un scepticisme flottant, il lui faut de toute nécessité une base de certitude, au moins relative, pour bâtir. Il acceptera donc avec discernement certains principes et leur fera crédit en tant que guides de sa conduite. Mais, s'étant déterminé librement, il respectera la liberté d'autrui, en se rendant compte de divergences d'opinion résultant de la complexité de l'aspect des

choses, si bien que certains FF.·., et à plus forte raison des profanes, peuvent aboutir en toute sincérité à des conclusions contradictoires.

Lorsque l'inintelligence et le sectarisme ont fait leur œuvre, Hiram n'a plus qu'à recevoir le coup de grâce. Assommé, il s'effondre sous le *Maillet* des ambitieux. Ceux-ci ne songent plus qu'à tirer parti à leur profit d'une institution faussée, en voie de dislocation. La détournant de son but élevé, mais lointain, ils lui assignent un objectif pratique immédiat pouvant servir leurs desseins. La Franc-Maçonnerie devient alors l'instrument d'une coterie politique accapareuse du pouvoir ou d'une conspiration dirigée contre l'intérêt général ; c'est la mort du Maçonnisme, désormais indifférent au sort de son cadavre.

La Régénération

Les hommes et les institutions disparaissent, mais l'Humanité subsiste avec son besoin de progresser et d'accomplir ses destinées. Si donc l'organe qui assure sa marche en avant vient à lui manquer, elle ne peut s'empêcher de le remplacer, car l'immobilité serait contraire à sa nature. C'est pourquoi Hiram ne reste jamais mort longtemps.

Dès qu'il cesse de remplir ses fonctions, ses vrais disciples se réunissent pour le pleurer. Se rendant compte de toute l'étendue du mal qu'ils déplorent, ils en cherchent les causes et découvrent le crime des mauvais Compagnons.

Les Initiés reconnaissent alors que tout est perdu... momentanément ; car, quoi qu'il puisse arriver, ils ne se découragent jamais. « Hiram est mort sous la forme imparfaite qui avait fait son temps, qu'il renaisse donc mieux armé pour le rôle qui lui incombe ! »

Mais, pour le faire revivre, il faut retrouver son cadavre, c'est-à-dire reconstituer la tradition matérielle. Les symbolistes se mettent donc au travail . ils étudient l'Initiation sous tous ses aspects, comparent les rites, les emblèmes, les mythes, les religions et les philosophies, en vue de discerner ce qui est véritablement initiatique. Ils passent en revue ensuite les anciens usages de la Franc-Maçonnerie, écartent les superfétations parasitaires, les fantaisies injustifiées, et conçoivent ainsi l'ensemble à réédifier. C'est ce qui s'appelle voyager dans toutes les directions, pour découvrir finalement la dépouille mortelle du Maître assassiné.

Mais le cadavre ne se relève pas de lui-même : il ne répond pas à l'appel fait à la vitalité qu'il aurait pu conserver (*Ja-Kin*) et c'est en vain qu'on tente de le galvaniser (*Bo-haz*). L'ancienne vie ne le fera point revivre : il importe de lui infuser un souffle nouveau, mis au service de l'idéal impérissable de l'Initiation.

Tel est le sens de la chaîne de vie régénératrice. Ceux qui la forment ne se contentent pas de contempler la Tradition morte reconstituée. Mettant leurs âmes en commun, ils combinent en faisceau leurs aspirations les plus hautes et leurs désirs les plus fervents. Ils dégagent ainsi une force psychi-

que agissante, qui ranime le cadavre au fur et à mesure que le relèvent les vivants, en se liant à lui par les *cinq points du Compagnonnage.*

Le rapprochement des pieds, des genoux, des poitrines, des mains droites et le geste simultané de la main gauche affirment en cela l'absolue communion des ouvriers fermement résolus à marcher vers un but unique (pieds), à professer le même culte du travail (genoux), à partager des sentiments identiques (poitrines), à unir étroitement leurs efforts (mains droites) et à se soutenir mutuellement (mains gauches).

L'organisation renouvelée une fois debout, c'est-à-dire fonctionnant physiologiquement, il reste à lui faire prendre conscience d'elle-même. Il faut qu'elle se rende pleinement compte de sa raison d'être, de sa destination, de son vrai caractère et de ses moyens d'action. Ce complet rappel à soi est l'effet de la *Parole perdue,* retrouvée sous l'inspiration des circonstances.

Le mot magique importe d'ailleurs peu en lui-même (1) ; mais il est bon que le *Fils* sache qu'il émane de la *Putréfaction.* Ne nous agitons-nous pas ici-bas sur le fumier du Devenir, où tout se dissocie sans cesse, où les formations éphémères s'écroulent pour fournir des matériaux à des constructions vitales perpétuellement renouvelées ? Il faut avoir pénétré le secret de la *Mort* transformatrice, pour se faire une idée juste de la *Naissance* et de la *Vie.*

(1) Il signite en hébreu : *Il vit dans le Fils.*

LES MYTHES

Mourir à ce qui est inférieur, pour renaître à une vie supérieure, tel est le thème fondamental de toutes les initiations. Partout et de tous temps, le mort qui ressuscite joue le rôle principal dans les rites de réception des sorciers-prêtres. L'Eglise catholique elle-même est restée fidèle à la tradition, lorsqu'elle chante les prières des morts sur le diacre étendu sous un drap mortuaire, avant qu'il soit admis à se relever pour être investi de la plénitude des pouvoirs du sacerdoce.

Des comparaisons s'imposent d'ailleurs entre la Passion d'Hiram et celle du Christ. De part et d'autre, le Maître succombe, victime des mêmes vices, puis revient à la vie pour ne pas abandonner ses disciples qui ont besoin d'être dirigés dans l'accomplissement de leur tâche. Celle-ci consiste, pour les Chrétiens, à réaliser sur terre le *Royaume de Dieu,* sorte de paradis reconquis, grâce à la généralisation des vertus chrétiennes. Les Maçons poursuivent le même idéal, lorsqu'ils se proposent d'achever la construction du Temple de la Fraternité universelle ; mais leur méthode n'est pas celle des religions. Au lieu de faire appel indistinctement à tous les individus, pour les enrôler sous la bannière d'une foi, sinon totalement aveugle, du moins acceptée sans contrôle effectif, la Maçonnerie ne s'adresse qu'aux esprits émancipés, capables de se

déterminer par eux-mêmes, d'après ce qu'ils reconnaissent comme raisonnable et juste.

Si le Christ symbolise donc, d'une manière très générale, la Lumière rédemptrice, qui éclaire tous les hommes, pour les amener à vivre de plus en plus fraternellement, il faut voir en Hiram une Lumière analogue, mais envisagée à un point de vue beaucoup plus restreint. Le Maître des Libres-Constructeurs qui recherchent la vérité en toute indépendance, à leurs risques et périls, sans s'incliner devant aucun dogme révélé, représente plus particulièrement le *Génie de l'Initiation.*

Les Evangiles ont d'ailleurs transfiguré le fondateur du Christianisme en un personnage mythique par le fait qu'ils lui attribuent le sort d'autres héros divinisés.

Parmi ceux-ci, nul ne jouissait, dans l'antiquité, d'un prestige comparable à celui d'*Adonis,* dont la résurrection annuelle se célébrait en grande pompe au printemps. Les Syriens et les Grecs tenaient des Chaldéens la légende de ce berger, amant de Vénus, qui renaissait avec la végétation.

Un sens ésotérique plus profond se rattache au poème très ancien de la *descente d'Ishtar aux Enfers.* Lasse de frivolité, la déesse babylonienne se détourne des vivants et s'enfonce dans le séjour des morts. Elle s'y heurte à sept enceintes, qu'elle ne peut franchir qu'en se dépouillant graduellement de ses métaux et de ses vêtements. Elle se présente ainsi dans un état d'absolue nudité devant la Reine des Enfers, sa sœur, qui, après avoir provoqué

Ishtar à se révolter en lui reprochant ses fautes, la punit en la faisant accabler de tous les maux et en la retenant prisonnière.

Les vivants ne connurent plus alors ni l'amour, ni ses rites. Les races étant menacées de s'éteindre, les dieux clairvoyants tremblent de manquer de dévots et d'offrandes. Or, faute d'adorateurs, leur divinité s'éteint ! En cette extrémité, les dieux inférieurs ont recours aux supérieurs et implorent la libération immédiate d'Ishtar.

Saisi par la voie hiérarchique, *Ea,* la Sagesse suprême, est perplexe, car il lui répugne de violer les lois qu'il a imposées à la Création, et cependant il ne peut stériliser celle-ci en laissant languir dans le noir Aralou la déesse de la fécondité. Mais l'Intelligence infinie est pleine d'ingéniosité : tourner la règle immuable n'est pour elle qu'un jeu. Contrairement à la légalité, l'Enfer, sera contraint de rendre sa proie, en dépit des protestations rageuses de la Dame du Pays sans retour.

Ishtar est donc revivifiée, puis reconduite de porte en porte jusqu'à la sortie de la sombre demeure. En repassant par les enceintes fatales, la déesse rentre en possession de tout ce qui lui appartient. Elle retrouve l'étoffe qui protège sa pudeur, les anneaux de ses chevilles, ses bracelets, sa ceinture ornée des pierres d'enfantement, sa tunique diaprée, son collier ruisselant d'opales, ses pendants d'oreille et finalement sa grande couronne. Isthar ayant, avec celle-ci, retrouvé sa

royauté, la vie terrestre reprend son cours normal (1).

Ce mythe, qui remonte pour le moins à cinq mille ans, fait allusion au renouvellement printanier de la végétation ; mais on aurait tort de ne pas lui attribuer une portée plus subtile. Descente aux enfers, dépouillement, puis restitution des métaux, mort et résurrection, marquent autant de phases du programme constant de toutes les initiations. Envisageons donc le récit, dont la version assyrienne nous a été conservée presque intégralement, comme le premier anneau de cette longue chaîne de textes initiatiques, qui aboutit finalement à la légende d'Hiram.

L'Épopée de Gilgamès

Un autre chef-d'œuvre de la très ancienne littérature chaldéenne mérite de retenir notre attention. Il s'agit des douze chants composés à la gloire de Gilgamès ou Guilgamesh, roi et constructeur d'Ourouk, la cité initiatique aux sept enceintes.

Non moins sage que devait l'être Salomon une vingtaine de siècles plus tard, le jeune souverain ne songe tout d'abord qu'à fortifier la ville sainte. Il tyrannise ses sujets en les astreignant à bâtir sans trêve. Cette jeunesse, uniquement constructive, semble identifier le roi avec le principe qui, en chaque être, stimule l'activité vitale pour hâter le développement de l'organisme.

(1) Voir *Le Poème d'Ishtar* dans la Collection du *Symbolisme.*

L'adolescent ne tarde pas, en effet, à s'associer un satyre, personnifiant l'instinct génésique avec tout le déploiement de vigueur qui s'y rattache.

Dès que Gilgamès dispose de l'énergie exubérante du compagnon qui a quitté pour lui la steppe où il vivait comme les animaux sauvages, le roi constructeur se préoccupe beaucoup moins d'Ourouk et se lance dans des entreprises lointaines (Fin de l'Apprentissage qui accumule et discipline les forces d'action, et commencement du Compagnonnage agissant).

Les deux amis s'attaquent en premier lieu à *Khoumbaba,* la terreur de l'Orient, gardien d'une forêt de cèdres sacrés, où nul ne pénètre sans perdre aussitôt toute sa force. Mais tous les enchantements sont conjurés et les Initiés victorieux rapportent à Ourouk la tête de leur ennemi, ainsi que la statue de la déesse *Irnina,* enlevée du sanctuaire qui se dressait sur l'inaccessible montagne des dieux.

Cette victoire libératrice semble remportée sur quelque tyrannie dogmatique, exploitant l'épouvante des masses crédules. Elle serait donc d'ordre intellectuel et psychique.

Mais en contemplant Gilgamès dans tout l'éclat de son triomphe, Ishtar s'enflamme pour lui d'une irrésistible passion et lui demande de devenir son amant. Or, la déesse porte malheur à ceux qu'elle aime. Dominant sa sensualité, le héros repousse donc ses avances et offense ainsi mortellement la vindicative déesse.

Dans sa fureur, Ishtar obtient du Ciel la création d'un taureau gigantesque dont le souffle est empoisonné. Le monstre descend des hauteurs pour venger la déesse, mais, après des luttes exténuantes, il est vaincu et ses fameuses cornes d'ivoire, bordées de lapi-lazuli, sont rapportées en trophée à Ourouk.

Du haut des remparts, Ishtar exaspérée maudit alors les vainqueurs. Indigné, le brutal compagnon de Gilgamès réplique en lançant à la déesse « le vrai morceau » du Taureau céleste, relique sur laquelle Ishtar pleure avec ses hiérodules (1). Gilgamès se lave ensuite dans l'Euphrate avec son ami, puis apparaît « resplendissant au-dessus de tous les hommes ».

Le fidèle associé de ses hauts faits n'a cependant pas respiré impunément les émanations méphitiques du taureau vengeur ; une maladie de langueur l'envahit et il s'endort d'un sommeil qui ressemble de plus en plus à la mort. C'est ainsi que l'énergie génésique s'éteint insensiblement.

Gilgamès est inconsolable de la perte de son ami, car il redoute pour lui-même un sort analogue. Désormais les entreprises glorieuses lui sont indifférentes ; il recherche la solitude et s'enfonce dans le désert (de la méditation) afin de se rapprocher d'*Outnapishtim*, son ancêtre, dont le nom signifie « il a trouvé la vie ».

Pour conquérir l'immortalité, le roi d'Ourouk

(1) Courtisanes sacrées, prêtresses respectées de la grande déesse asiatique.

quitte son pays et se dirige vers l'Occident, en supportant la faim et la soif, exposé aux attaques des bêtes fauves. Il se heurte finalement à une chaîne de monts infranchissables, dans le flanc desquels s'ouvre un passage ténébreux, gardé par un couple de géants mi-humains mi-scorpions. Ces monstres pétrifient de terreur par leur seul aspect ; mais, loin de reculer ou de mourir de peur, Gilgamès avance vers eux avec fermeté.

Ce courage surhumain fait supposer à l'homme-scorpion qu'un être divinisé se dirige vers lui. Experte en la matière, la femme-scorpion discerne alors que l'Initié participe pour les deux-tiers à la nature divine et n'est plus homme que pour un tiers, ce qui est une manière de le reconnaître parvenu à l'intégrité du Compagnonnage et digne, par conséquent, d'aspirer à la Maîtrise.

Cependant le scorpion mâle arrête Gilgamès et lui demande où il va. Apprenant que le voyageur veut se rendre auprès d'Outnapishtim, afin d'obtenir de lui le secret de la vie, les terribles gardiens déclarent ce projet irréalisable, car ils ne peuvent accorder l'accès de la gorge conduisant au delà des monts Mashou.

Gilgamès insiste et invoque *Shamash*, le Soleil, témoin des tortures qu'il a endurées dans le désert. Ce dieu se laisse attendrir, mais, faisant appel à la raison de son protégé, il s'efforce de le détourner de la chasse anxieuse à laquelle il se livre sans espoir d'aboutir à trouver ce qu'il cherche.

Mais le héros répond par un hymne à la Lumière,

incantation qui lui ouvre le noir couloir percé à travers la montagne. Pendant 11 heures doubles, il s'y enfonce sans percevoir la moindre lueur de clarté, puis l'obscurité s'atténue et c'est dans la pénombre que s'accomplit la dernière heure double de sa route.

Celle-ci aboutit au jardin lumineux de la déesse *Sidouri,* verger qui s'étend jusqu'à la mer, et dont les arbres divins ont pour fruits des pierres précieuses. Gilgamès effarouche la jeune beauté qui règne sur le paradis stérile. Elle se barricade devant lui et ne se montre que pudiquement voilée pour lui prodiguer les plus raisonnables conseils. « Nul, sauf le Soleil, lui dit-elle, ne peut traverser la mer périlleuse, où s'agitent les eaux de la mort. Renonce donc, Gilgamès, à ton existence vagabonde, car la vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas. Lorsque les dieux ont créé l'homme, ils ont fait de la mort sa destinée, retenant la vie en leurs mains ». Puis la déesse vante fort judicieusement les joies de l'existence éphémère, qu'il faut savoir prendre telle qu'elle s'offre, pour en goûter toutes les satisfactions. Le sage se contente de revivre dans ses enfants et rend heureuse la femme qui s'attache à lui.

Mais la volonté de Gilgamès est irrésistiblement tendue vers Outnapishtim ; il veut tout affronter pour se rendre auprès de cet instructeur qui lui révélera les suprêmes mystères. Tant de persévérance et tant de détachement de ce qui est humain touchent la gracieuse Sidouri. Elle se décide donc à indiquer au héros le nautonier *Amel-Ea,* qui

consent à le prendre à bord de son navire. Celui-ci fend l'onde avec une merveilleuse rapidité, si bien qu'au bout de trois jours, il parvient dans les eaux de la mort, où la navigation, périlleuse à l'extrême, se poursuit cependant, puisque, en dépit des difficultés les plus inouïes, les limites du monde, où réside l'immortel Outnapishtim, sont finalement atteintes.

Une fois débarqué, Gilgamès n'est admis en présence de son mystérieux ancêtre que par pitié pour les souffrances endurées. Mais, hélas ! il n'est renseigné que sur la manière dont les morts sont jugés par les *Anounnaki* qui fixent leurs destinées, car la mort est limitée aussi bien que la vie.

L'entretien laisse au héros la conviction qu'il doit se résigner à mourir. Mais comment Outnapishtim a-t-il pu conquérir l'immortalité ?

Ici se place le récit du Déluge, mythe dont l'analyse fera l'objet d'un chapitre spécial.

Avant de s'embarquer pour le retour, Gilgamès procède à des ablutions qui le purifient de toute souillure et le dépouillent de peaux qu'entraîne la mer. Au sortir de ce bain, l'Initié revêt un costume de voyage qui ne subira aucune détérioration avant la rentrée dans Ourouk.

Cette ville représentant l'organisme matériel, les pérégrinations de Gilgamès sont extra-corporelles ; c'est en âme et en esprit qu'il se transporte auprès du *Maître*, qu'il ne quitte qu'en se dépersonnalisant, c'est-à-dire en se débarrassant de son ambiance

mentale personnelle, constituée par toutes les préoccupations se rapportant à soi.

Dès que Gilgamès s'est purifié, il est admis à plonger au fond d'une eau douce, afin d'y cueillir une herbe pointue, susceptible de rendre la jeunesse.

Réconforté, le héros reprend la mer avec le précieux rameau et sept pains préparés à son intention par la femme d'Outnapishtim. Tout allant bien, Gilgamès aborde au bout de quelques jours de navigation, afin de se laver dans une flaque d'eau douce. Un serpent lui dérobe alors l'herbe rajeunissante. Dans l'espoir de retrouver celle-ci, Gilgamès décide de regagner Ourouk par voie de terre. Il abandonne donc le navire et se met en marche, suivi d'Amel-Ea. Après un long parcours, le roi pénètre finalement dans la ville dont il est le souverain. En conséquence de son attachement, le nautonier est commis à la surveillance des travaux de construction : du haut des remparts, il présidera désormais à la confection des briques et à la réparation des murailles.

Quant à Gilgamès, préoccupé de la mort qui le guette, il ne songe plus qu'à évoquer l'ombre de son compagnon de jeunesse. Grâce à l'intervention d'Ea, l'ami des hommes, les puissances infernales ouvrent la terre et laissent remonter en tourbillon le souffle qui avait animé le puissant coopérateur du roi.

Celui-ci interroge le revenant sur le sort des défunts, qui diffère selon le genre de mort et de

sépulture. Les guerriers tombés sur le champ de bataille bénéficient aux enfers d'un traitement de faveur ; mais malheur à l'ombre dont nul ne se préoccupe sur terre, car elle n'a pour se sustenter que les restes de nourriture jetés à la rue...

Ainsi se termine le plus ancien des poèmes épiques, auquel les Juifs ont emprunté l'histoire du Déluge, qu'il nous reste à résumer d'après la version originale.

Le Déluge Chaldéen

A l'instigation de *Bel*, le seigneur de la surface terrestre, les dieux ont décidé de provoquer un déluge dont les hommes ne doivent pas être avertis. Mais *Ea*, le dieu des eaux surcélestes, tient à sauver le plus fervent de ses adorateurs, qui habite Eridou. Tenu au secret à l'égard des humains, le dieu subtil, qu'aucune difficulté ne saurait arrêter, concentre sa pensée sur une paroi de roseaux de la demeure de son protégé. Celui-ci entend alors le mur lui parler, à l'instar d'un moderne phonographe : « Charpente une maison flottante ! Lâche la richesse, cherche la vie ! Dédaigne ce que tu possèdes et conserve la vie ! Fais entrer dans le bateau des êtres vivants de toutes sortes ! »

L'avis est compris. Mais comment le constructeur de l'arche expliquera-t-il son entreprise à ses concitoyens étonnés ? « Tu diras, répond Ea, que Bel t'ayant pris en haine, tu veux fuir sa terre, en naviguant jusqu'au domaine d'Ea ».

Le bateau-maison se construit. Six toits le couvrent, sept bordages le protègent et neuf cloisons intérieures y établissent dix compartiments. Tout est goudronné avec soin ; puis, les aménagements terminés, l'ami d'Ea transporte dans l'arche son or et son argent. Il y installe ensuite sa famille et ses bêtes, lesquelles ne comprennent que des herbivores et des oiseaux. Des maîtres, experts dans les différents arts, sont également embarqués, à commencer par tous ceux qui ont collaboré à la

construction du refuge sauveur. Un soir enfin le chef de l'entreprise se rend lui-même à bord et charge son nautonier de tout diriger désormais.

Dès le lendemain, alors que le soleil s'élevait vers le milieu de la constellation des Gémeaux, un ouragan formidable éclate. *Adad*, le dieu des tempêtes, déchaîne tous les éléments, stimulé par *Mardouk*, le maître du feu céleste, et par *Nabou*, son infatigable messager. Le vent du sud soulève en même temps les eaux de la mer, qui envahissent toute la terre, où les hommes sont noyés, tandis que l'arche est poussée vers le nord.

Les dieux ne tardent pas à être épouvantés de leur œuvre ; ils se réfugient dans le ciel le plus élevé, où ils pleurent la perte du genre humain. Au bout de six jours le calme renaît et le lendemain l'arche échoue sur le mont *Nissir*. Sept jours s'écoulent encore dans l'attente, puis une colombe, une hirondelle et un corbeau sont successivement lâchés. Comme ce dernier ne revient pas, l'arche va pouvoir être évacuée ; mais ceux qu'elle a sauvés éprouvent le besoin de remercier les dieux en leur offrant un sacrifice et des libations. Tout le panthéon chaldéen se presse alors autour des offrandes dont il était privé depuis la catastrophe. La mère des dieux est d'avis que Bel, promoteur de tout le mal, ne doit point avoir part à ce qui est offert aux dieux. Mais Bel survient et entre en fureur, parce que l'humanité n'est pas entièrement détruite. Déjà il menace les survivants, lorsque *Ninib*, le dieu de la guerre, détourne sa colère sur Ea, soupçonné d'avoir suggéré le sauvetage. Mis en cause, Ea

reproche à Bel sa précipitation ; puisque l'humanité avait seule encouru la colère des dieux, le châtiment aurait dû se borner aux humains. Or, pour atteindre ceux-ci, nul n'était besoin de noyer tout ce qui respire. Des fléaux comme le lion ailé, le chien sauvage, la famine et l'étrangleur *Ira* eussent largement suffi à la besogne. Ea se défend, en outre, d'avoir trahi le secret des dieux, puisque rien ne lui interdisait de gratifier son pieux serviteur d'un songe, dont celui-ci avait eu le mérite de deviner la portée.

Satisfait, Bel monte alors dans l'arche, où le protégé d'Ea s'était retiré par prudence. Le dieu le fait descendre à terre, ainsi que sa femme, et ordonne au couple de s'agenouiller. Puis Bel déclare : « Jusqu'ici vous étiez des mortels, désormais *Outnapishtim* et sa femme seront, comme nous, des dieux ». En même temps, il touche le couple de son sceptre, le bénit et le transporte au loin, afin qu'il jouisse de son immortalité à l'embouchure des fleuves, c'est-à-dire à l'extrémité du monde, au delà de ce que l'on appela plus tard les Colonnes d'Hercule.

Bérose raconte que le nautonier de l'Arche fut également immortalisé. Quant aux autres survivants du Déluge, ils revinrent en Babylonie, où, conformément aux ordres reçus, ils déterrèrent les briques enfouies à Sippar, afin de répandre parmi les hommes les enseignements qui s'y trouvaient consignés.

Outnapishtim est le titre initiatique de *celui qui a trouvé la vie* en conquérant l'immortalité. Si

Gilgamès avait compris la portée du récit de son ancêtre, il n'aurait plus tremblé devant la mort.

Le Noé chaldéen fut d'abord désigné sous les noms d'*Atrakhasis* ou *Khasisatra,* dont Bérose fit *Xisuthros,* ce qui est un hommage rendu à la rare sagacité du protégé d'Ea, car, en lui attribuant des « oreilles démesurées » (c'est le sens du mot), ses contemporains faisaient allusion à une hyperesthésie auditive prise intellectuellement. Xisuthros entendait donc ce que chacun ne saurait percevoir. Comprenant mieux, il fut plus sage et plus prévoyant.

Obéissant à Ea, il ne s'attacha pas à ce qui séduit les autres hommes ; mais *il chercha la vie* en construisant l'arche et en y recueillant tout ce qui est digne de survivre. Si nous voulons nous immortaliser, faisons comme lui : identifions-nous avec l'impérissable ! La vie individuelle procède d'une vie plus générale qu'il s'agit de faire prédominer en nous. A cet effet, le désintéressement s'impose : il faut devenir l'homme d'Ea, c'est-à-dire de l'intelligence créatrice, qui correspond au *Grand Architecte de l'Univers.* Le Maçon qui vit pour le Travail au lieu de travailler pour vivre, *trouve la Vie* en s'élevant à la vraie Maîtrise.

La Triade Phénicienne

En tête des ouvrages exécutés par Hiram pour compléter le Temple de Jérusalem, la Bible cite les deux colonnes du porche, *Iakin* et *Bohaz*. Or, Hérodote nous apprend que, dans le plus ancien temple de Tyr, la divinité n'avait pour toute image que les deux stèles dressées par Ous'oos, le fondateur de la ville, en l'honneur du *Feu* et du *Vent*. Ces colonnes prirent ainsi un caractère sacré aux yeux des Phéniciens, qui érigèrent plus tard sur les deux rives du détroit de Gibraltar des monuments, connus dans l'antiquité sous le nom de Colonnes de Melquart ou d'Hercule (Héraklès).

Ce binaire fondamental représente le double aspect du principe animateur de toutes choses. Le *Feu* s'allume en tous les êtres et assure leur fixité, leur croissance, leur développement, donc leur construction conforme au plan de l'espèce. Il a pour hiéroglyphe général le triangle équilatéral △, qui se lit *rou* en accadien et a le sens de bâtir. Les Alchimistes en dérivent leur signe du Soufre 🜍, qui figure le Feu intérieur agissant, constructif, auquel correspond la colonne *Iakin*. Ce Feu reste inactif dans le germe, donc à l'état latent, tant qu'il n'est pas éveillé, excité et continuellement entretenu par le *Vent*, que personnifie Mercure ☿ aux yeux des Hermétistes. Le messager des dieux représente en cela un *Air* si subtil qu'il pénètre partout, même à travers les corps les plus denses. C'est le véhicule de la vie universelle, dont il est dit *en lui la force*, sens du mot *Bohaz*.

Le Feu cosmogonique et le Vent mystérieux qui l'attise ne suffirent pas à l'imagination populaire comme représentations divines. La religion proposa donc à l'adoration de la foule des divinités moins abstraites. Condensé dans le Soleil, le Feu universel devint Baal le brûlant, dieu terrible auquel, en temps de calamité, les parents sacrifièrent leurs enfants les plus chers. Ce maître impassible, fixe et hautain, trouve en la Nature une esclave soumise, bien que capricieuse et changeante, personnifiée par *Astarté,* divinité qui réunissait en elle Cybèle, Cérès, Diane et Vénus, en tant que personnification des éléments fécondables : *Terre* et *Eau.* Mais le *Feu* générateur (Baal) n'engendre la vie que pour la consumer : comme Saturne-Kronos il dévore ses enfants. Son activité incessante use les organes et tue les individus, de même que la chaleur continue dessèche la végétation. Le germe igné, déposé dans les êtres ne se développe d'ailleurs que sous l'influence de l'*Air,* c'est-à-dire du Vent mercuriel, primitivement adoré en liaison indissoluble avec le Feu. Or, cet agent vital, uniquement bienfaisant, devint, pour les peuples d'Asie Mineure, le dieu aimé, que chacun appela *Adoni,* mon seigneur. C'est grâce à cet amant d'Astarté (l'Ishtar chaldéenne) que les champs verdissent au printemps dans la beauté des fleurs qui éclosent. Mais Adonis (Tamouz, Doumouzi ou Eshmoun) est tué chaque année par la saison torride ; il est alors publiquement pleuré, puis dévots et dévotes portent ostensiblement son deuil. Des processions gémissantes, parcourent finalement la campagne pour chercher

le tombeau du dieu ; et quand sa statue est déterrée, puis rapportée en triomphe, une joie bruyante éclate pour fêter le Sauveur qui va répandre la prospérité.

Byblos avait la spécialité de ce culte dont s'inspira la Pâque chrétienne. La résurrection du dieu attirait annuellement d'innombrables pèlerins, avides de profiter des bonnes grâces des Phéniciennes, qui, dans leur exaltation mystique, n'avaient rien à leur refuser.

Le plus répandu des mythes asiatiques a-t-il suggéré certains détails de la légende d'Hiram, qui fut décriée, dès son apparition vers 1730, comme une invention saugrenue tirée d'Ovide et de Virgile ? La réponse reste indécise, car, dans le domaine du symbolisme, les rencontres sont fatales. C'est ainsi que dans le conte profondément initiatique du *Serpent Vert* (1), Gœthe a pu mettre en scène une *Sidouri* (2), qu'il nomme la belle Lilia, sans connaître l'épopée de Gilgamès qui ne fut mise au jour que près d'un siècle plus tard. Toute imagination géniale puise ses images dans un domaine commun aux artistes et aux poètes de toutes les époques. La Maîtrise de la pensée nous élève jusqu'à cette région où les esprits dégagés de toute grossièreté communient dans la compréhension d'un langage qui s'exprime en formes et en figures de beauté.

(1) Voir la traduction avec commentaire dans la Collection du « Symbolisme ». Ce conte est en quelque sorte une splendide poétisation de la maîtrise.

(2) Voir plus haut, page 114.

III[e] Partie

CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES
SE RATTACHANT AU GRADE DE MAITRE

L'IMMORTALITÉ

Les Supérieurs Inconnus

AISSANCE — VIE — MORT : ce ternaire correspond aux trois grades symboliques. L'*Apprenti* se développe pour *naître* à une vie nouvelle : il est en gestation et ne verra la lumière qu'au terme de ses épreuves intra-utérines, à la suite d'un accouchement, mis en scène dans certains mystères de l'antiquité. Le *Compagnon* est outillé pour *vivre*, autrement dit pour agir extérieurement, en vue d'accomplir un travail en association avec autrui. Quant au *Maître*, il a vécu en acquérant de l'expérience, mais il décline et doit se préparer à *mourir*.

Soucieux de mener une vie supérieure, les mystiques s'attachent à suivre les trois voies successives. La première, dite *purgative*, vise à la purification morale (Apprentissage) ; la seconde, qui développe chez le croyant l'intelligence des mystères, est désignée comme *illuminative* (Compagnonnage) ; et la troisième, au cours de laquelle

le vouloir individuel se confond avec la volonté divine, devient de ce fait *unitive* (Maîtrise).

Mais l'idéal unitif du religieux, qu'il soit chrétien, musulman ou bouddhiste, tend à une absorption plus ou moins annihilante en Dieu. Or, les Initiés visaient à l'apothéose par assimilation aux dieux, envisagés comme des intelligences immatérielles, gouvernant le monde au-dessus de l'humanité qui grouille à la surface du globe. C'est dans ce sens que Pythagore exhorte ses disciples à se diviniser : « Quand enfin, laissant ici-bas ton corps, tu auras pris vers le ciel ton libre essor, désormais impérissable, tu seras un dieu immortel, à l'abri des coups de la mort » (1).

L'immortalité pythagoricienne exclut d'ailleurs tout repos éternel et toute béatitude paresseuse. Les dieux ont leur fonction dans la vie universelle : ils travaillent sur un plan supérieur ; car, s'ils ne travaillaient pas, ils perdraient toute raison d'être et cesseraient d'exister. Il y a solidarité absolue dans *ce qui est*, où la vie n'appartient qu'à ce qui agit pour le bien de l'ensemble. L'égoïsme est une erreur qui aboutit nécessairement à la mort, puisqu'il isole de la vie universelle, dont il coupe le courant. Quant à l'inaction, elle est synonyme d'anéantissement : le repos définitif équivaut au Néant. Dans ces conditions, il n'y a d'autre ressource, pour se rendre immortel, que de s'associer aux puissances qui régissent le monde.

(1) A. Siouville. *Les Vers d'Or de Pythagore*. Collection du « Symbolisme », Paris, 1913.

A cet effet, il n'est pas indispensable de connaître les puissances que les hommes se représentent à leur image, en les appelant dieux, esprits ou démons. Les *Maîtres* — car ainsi les désignent les Initiés — s'enveloppent dans un mystère impénétrable ; ils restent invisibles derrière l'épais rideau qui nous sépare de l'au-delà.

Mais, si le voile ne se lève pas pour nous, il nous est loisible de nous en approcher et d'entrer en rapport avec la source de nos plus fécondes inspirations. Sachons écouter la voix des Maîtres, car ils ne demandent qu'à nous instruire dans le silence et dans le recueillement (1).

Il ne s'agit point là de nécromancie ou d'évocation des morts, selon les préceptes de l'antique magie ou les pratiques courantes du moderne spiritisme.

Ce qui survit des morts, c'est leur pensée, c'est l'idéal auquel ils ont consacré leur vie. Nos Maîtres, ce sont tous les martyrs de l'idée, les artisans disparus du progrès humain. Entre eux et nous qui poursuivons leur œuvre s'établissent de mystérieuses communications. Toujours cachés, ils stimulent occultement notre pensée dans la recherche constante du Vrai et soutiennent notre volonté dans la lutte incessante qui nous est imposée.

Lorsque l'*Apprenti* s'enfonce courageusement dans les ténèbres pour chercher la lumière, c'est un Maître invisible qui le guide d'épreuve en

(1) Voir, page 121 la légende d'Atrakhasis, l'homme aux oreilles fines, le bon écouteur, que protège Ea, la Sagesse suprême.

épreuve, en le préservant du péril. Le *Compagnon* ne sera plus guidé de la même manière, car il doit savoir se diriger par lui-même, en profitant de l'expérience de ses aînés qui se font pour lui les interprètes de la Sagesse des Maîtres. Mais ceux-ci, les véritables *Maîtres* ne sont plus des ouvriers qui taillent des blocs et les ajustent à la place requise dans le grand édifice : ils ne travaillent plus que sur la planche à tracer, c'est-à-dire intellectuellement, en concevant ce qui doit se construire. Ce sont les Intelligences constructives du Monde, puissances effectives pour les Initiés qui entrent en rapport avec les *Supérieurs Inconnus* de la tradition.

Le Mystère de l'Individualité

Nous apparaissons transitoirement sur le théâtre du monde pour y jouer un rôle déterminé ; mais nous ne pouvons entrer en scène qu'en nous affublant d'une *personnalité* (*Persona*, en latin, signifie *masque ;* et, par extension, *rôle, acteur*) (1). Nous empruntons, à cet effet, un organisme à l'espèce animale la plus affinée de la planète, puis nous naissons avec les caractéristiques d'une race, pour subir ensuite les influences du milieu national et familial. Ainsi se constitue le personnage que nous représentons : il a son nom et croit se connaître,

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 152 et *le Compagnon*, éd. 1962, page 102.

grâce au miroir devant lequel il se maquille. C'est un singulier acteur, qui joue son rôle avec une conviction absolue, puisqu'il s'identifie pour de bon avec le personnage représenté.

La représentation cependant est limitée ; quand le rideau tombe, l'acteur cesse de jouer et rentre dans la vie réelle. Peu importe alors le personnage qu'il incarnait pour les besoins de la pièce : roi ou mendiant, seigneur ou laquais, tout n'était que convention. Maintenant il ne reste plus qu'un artiste, plus ou moins satisfait de sa façon de jouer et d'interpréter la pensée de l'auteur.

Fasciné par ce qui frappe les sens, l'individu ordinaire met dans son rôle toute son âme et il le *vit*, comme si sa véritable vie se déroulait sur les planches. Rares sont les acteurs de la comédie humaine qui se rendent compte qu'ils *jouent* et savent s'appliquer à bien jouer, sans être dupes de leur rôle.

Ces sages ne s'illusionnent ni sur la richesse des décors, ni sur la somptuosité des costumes ; ils ne s'émeuvent pas non plus outre raison des péripéties du drame qui se joue. Ce sont des *Initiés* qui ont su rompre le charme des apparences théâtrales ; ils se savent déguisés selon les exigences de leur rôle et n'oublient pas ce qu'ils sont dans la réalité de la vie.

Se connaître soi-même, à ce point de vue initiatique, fut le grand problème de Socrate. Si l'individu pouvait discerner *qui il est*, il détiendrait l'Arcane des Arcanes de toute philosophie transcendante. Un *acteur* mystérieux tient le rôle de

notre personnalité. Quel est cet artiste qui ne se montre qu'en scène, travesti et masqué ?

Si nous voulons le savoir, obéissons au rituel. Détournons-nous mentalement du monde objectif ou théâtral et rentrons en nous-mêmes, pour nous plonger dans la nuit du subjectif. Descendons aux enfers, dans cette *noirceur* indispensable à la réussite du Grand-Œuvre. Là, écoutons les révélations du silence et de l'obscurité ; un dieu se manifestera, si réellement nous avons su mourir au monde extérieur, au phénoménalisme qui captive les profanes.

Ce dieu n'a rien des idoles qu'enfante l'imagination ; il n'est pas du domaine des formes, mais il est essentiellement vivant et agissant : c'est l'*agent* ou l'*acteur* dans toute la forme du terme, entité profondément réelle par rapport aux fantômes fallacieux des apparences phénoménales.

La Divinité humaine

Le Penseur, qui a su se discerner lui-même sous le masque de la personnalité, entre de ce fait dans la vie initiatique. Il ne se contente plus de l'existence factice du théâtre, et, sans négliger son rôle, il se préoccupe de la vie sérieuse de l'acteur descendu des planches.

Cette vie est moins éphémère que l'autre. Nous n'en concevons ni le commencement ni la fin ; elle est divine, et nous nous divinisons en y participant

d'une manière consciente. Il nous appartient de nous élever à la divinité en prenant conscience de notre nature véritable. L'initiation a toujours été le chemin du sanctuaire de l'Homme-Dieu. Elle enseigne à dépouiller la bête humaine, emprisonnée dans le champ étroit de la sensation matérielle, et prétend nous libérer, en nous appelant à une vie supérieure, d'une largeur illimitée...

L'Initié possède la vie réelle et permanente, parce qu'il s'est détaché du transitoire apparent pour s'attacher à la réalité durable. Peu lui importe sa destinée théâtrale, qu'il subordonne à la tâche plus haute et plus vaste de son individualité. Il travaille, en tant qu'ouvrier du Grand-Œuvre, à la transformation éternelle des choses. Or, remplir une fonction d'éternité en y consacrant toute son énergie, c'est vivre de cette vie divine qui réalise l'idéal *unitif des mystiques.*

Ceux-ci se trompent lorsqu'ils ne comprennent pas que *vivre* c'est *agir.* La vie n'a aucune existence par elle-même : nous ne vivons pas pour vivre, mais pour accomplir une fonction de l'organisme universel. L'initié s'en rend compte et veut remplir sa mission : il applique toute son intelligence à discerner ce qui lui est demandé, résolu d'avance à tout affronter et à ne ménager aucune peine pour bien travailler.

Le Maçon qui travaille ainsi s'immortalise par son travail. Il sait que sa personnalité n'est rien et il se désintéresse de celle-ci. Mais il remonte jusqu'au principe intérieur d'initiative, qu'il devine,

sans pouvoir le connaître exactement, dieu inconnu dans sa mystérieuse réalité : c'est le *moi* transcendant, identique peut-être en tous les êtres qui pensent.

Ce *moi* n'occupe aucun lieu dans l'espace et ne saurait être délimité dans le temps ; il est donc d'essence divine. Aussi est-ce aux Initiés que s'adresse le psaume LXXXII, où se lit au verset 6 : « J'ai dit : Vous êtes des Ælohim et vous êtes tous enfants du Souverain ».

La Mort

Quand la représentation est terminée, l'acteur quitte le masque (*persona*) et redevient lui-même. En quoi ce retour à soi pourrait-il l'affecter ? La vie réelle serait-elle pour lui un désenchantement ? Il n'en sera jamais ainsi de l'artiste conscient de son art, qui n'est pas dupe de son propre jeu. Un rôle n'est pour lui qu'un incident de sa carrière, et son ambition sera de tenir honorablement de multiples emplois, en jouant toujours de mieux en mieux.

Il en est de même de l'acteur affublé de notre personnalité. Celle-ci ne l'intéresse qu'en ce qu'elle lui fournit l'occasion d'éprouver son art et de s'y perfectionner. S'il est artiste, il vit pour l'art et non pour le rôle (persona) : *vita brevis, ars longa.* Cela s'entend de la vie qui est courte si elle se limite à la personnalité, mais participe à la permanence de

l'art, dès qu'elle s'identifie avec lui. En d'autres termes : il n'y a pas de mort pour l'*artiste*.

L'abandon d'un organisme usé ou détérioré, devenu impropre à remplir son office, ne représente pour l'*ouvrier* qu'un changement d'outil de bien mince importance, *s'il sait travailler*. Le bon ouvrier ne reste jamais sans occupation, même dans le domaine mesquin de notre agitation planétaire, à plus forte raison dans un ordre supérieur des choses, où rien ne se détruit, pas plus qu'en physique et en chimie. Soyons *force créatrice* et ne nous préoccupons pas de notre avenir.

Quand notre personnalité d'état-civil s'éteint, les traces qu'elle laisse ne sont que d'un médiocre intérêt. Pour elle, il ne faut s'attendre à rien après la mort. *Post mortem nihil !* Mais l'instrument ne doit pas être confondu avec l'Ouvrier.

Du reste, à quoi aspire l'Initié, sinon à se transformer ? Agent de transformation, comment redouterait-il sa propre métamorphose ? Pour progresser et monter, il faut se défaire des impedimenta. Sachons donc nous dépouiller de ce qui nous alourdit et gagnons en puissance ce que nous perdons en densité.

Renonçons d'ailleurs à nous figurer la vie non personnalisée, car, en ce domaine, toutes les conjectures sont vaines. Il suffit que l'*Acacia* nous soit connu, autrement dit, que nous ayons conscience de la vie véritable. Mais la branche révélatrice est inséparable de l'*Equerre* et du *Compas*, instruments de mesure et de positivisme, déterminant la stricte

équité de nos actes et la méticuleuse rigueur de nos conceptions théoriques.

Un Maçon ne se perdra donc jamais dans l'inconnu. Il fera sagement la part du mystère et refusera toujours de se poser en pontife capable de satisfaire toutes les curiosités. Ses convictions restent d'ordre pratique : il n'affirme que dans la mesure où il constate. Discernant le lien qui rattache toute la vie à une vie plus générale, il compare l'individu humain à une cellule organique du grand organisme de l'Humanité. Cet être collectif correspond au *Grand Adam* des Kabbalistes ; il vit de cette vie supérieure, promise aux Initiés qui savent mourir à leur personnalité profane.

L'Immortalité

Sous la multiplicité des apparences extérieures infiniment variées, se cache une réalité intérieure, dont l'attribut essentiel est l'unité. C'est ce qui a fait dire aux anciens : εν το παν, *un-le-tout*. Ils concevaient une substance unique, dissimulée sous les aspects constamment diversifiés de la matière. Comme ils croyaient en outre qu'une seule et même vie circule à travers tous les êtres vivants, ils admettaient, par analogie, qu'une seule lumière intellectuelle se manifeste dans toutes les intelligences.

C'est dans la mesure où nous nous rattachons à l'Unité fondamentale des êtres et des choses que

nous sommes plus ou moins immortels. Si l'universalité se répercute en notre centre animateur, nous participons du permanent et de l'impérissable. Si, au contraire, le transitoire seul se réfracte en nous, il n'y a aucune raison pour que nous survivions à ce qui est, de sa nature même, éphémère et fugitif, ou temporel, comme disent les mystiques.

A l'encontre des Initiés, ceux-ci se figurent une vie éternelle distincte de celle que nous menons en ce bas monde. Ils ne comprennent pas que la vie est nécessairement *Une* et que nous vivons dès maintenant dans l'éternité. Ce qui les trompe, c'est que, par rapport à notre personnalité, la vie unique se dédouble, selon que nous paraissons sur la scène de l'objectivité ou que nous nous en retirons momentanément.

Ces phases de retraite sont marquées par le sommeil et par la mort, états similaires, dont l'un n'est pas plus alarmant que l'autre. Tandis que nous dormons, l'acteur qui, pour jouer son rôle, est entré littéralement dans notre peau, s'en dégage et redevient momentanément lui-même. Mais au bout de quelques heures, il revient en scène, jusqu'au jour où il renonce au théâtre et ne reparaît plus : c'est alors que se produit ce qu'on est convenu d'appeler la mort, simple incident en regard du principe qui, en nous, pense et agit.

Comme rien ne saurait se perdre ou se détruire, toute activité se poursuit sous un autre mode d'application. C'est ainsi que la tradition maçonnique envisage le Maçon comme appelé à travailler sur

un plan supérieur. Il y avait en lui une énergie consacrée au Grand-Œuvre, force indestructible au même titre que toute autre force. Cette énergie est indépendante de l'instrument grâce auquel elle se manifestait parmi nous. Elle se transforme sans s'éteindre ; mais si l'on veut rester sur le terrain initiatique, il convient de ne pas pousser plus loin l'affirmation.

Si nous nous en rapportons au symbolisme du 3e degré, nous sommes séparés de l'au-delà par un voile impénétrable. Nous sommes organisés pour travailler dans le domaine restreint que nous révèlent nos sens. Appliquons-nous donc à notre tâche, sans nous en laisser distraire par une curiosité indiscrète en l'état présent de notre condition. L'ouvrier, qui a revêtu le scaphandre en vue de la besogne dont il doit s'acquitter sous les flots, serait mal venu à regretter les vastes horizons de la surface des eaux. Il doit se contenter du peu qu'il perçoit dans les demi-ténèbres du fond vaseux où le retiennent ses semelles de plomb. L'appareil dont il est prisonnier lui permet d'agir dans un milieu qui n'est pas le sien ; tant qu'il y est enfermé, le plongeur, afin d'être entièrement à son labeur, fait abstraction de ses souvenirs d'air libre. C'est aussi notre cas tant que nous sommes matérialisés. Il faut alors tirer le meilleur parti possible des organes dont nous disposons et nous efforcer de faire consciencieusement notre métier de scaphandriers.

Cependant, il n'est pas demandé au plongeur de se persuader que toute sa vie se passe au fond de l'eau. Il n'y est descendu que pour accomplir une

mission d'en haut. N'en serait-il pas de même du mystérieux acteur, qui, pour le besoin d'une cause élevée, s'est affublé de notre personnalité ?

Les anciens Sages n'ont jamais prétendu être plus éclairés en ces matières que le commun des mortels. Ils ne se targuaient d'aucune sensibilité anormale, révélatrice des secrets de l'autre monde ou de l'autre vie. La méditation les mettait sur la voie de suppositions raisonnables, sur lesquelles ils préféraient garder le silence, laissant aux devins et aux pythonisses les divagations sur ce qui est normalement inconnaissable.

Ce qui subsiste après la mort, c'est d'ailleurs avant tout le *souvenir*. Laisser derrière soi une mémoire honorée doit être l'ambition de chacun. Si humble que soit le rôle, il importe de le bien jouer, l'art de bien vivre étant le suprême de tous les arts, le grand art ou *art royal* auquel se consacrent les Initiés.

Qui a bien vécu s'immortalise, ne serait-ce que sous forme d'une influence atavique heureuse, courant destiné à se fortifier, surtout si la descendance est fidèle au *culte des ancêtres*.

Ce culte prend ses racines dans un instinct très sûr. Il a donné lieu à des pratiques enfantines ; mais il est profondément respectable dans la pureté de son principe. Nous devons vivre de manière à laisser derrière nous un dynamisme de bien, héritage plus précieux que celui sur lequel le fisc perçoit ses droits. Cette succession immatérielle s'ouvre d'ailleurs au bénéfice de tous ceux qui savent en

profiter, sans qu'aucun intéressé ne puisse être frustré.

L'influence bénéfique ainsi exercée ne dépend pas du bruit qui a pu se faire autour d'une personnalité. Le silence ne tarde pas à se faire sur ceux qui ont le plus fait parler d'eux. La gloire n'est génératrice que d'une fort piteuse immortalité, image caricaturale de la vraie.

Sachons bien vivre, et la mort ne sera pour nous que le moyen de vivre mieux encore.

La Survivance

Celui qui laisse une œuvre a le sentiment qu'il ne meurt pas en entier.

Dès que l'humanité a été capable de réflexion, l'homme qui ne possédait encore ni art ni industrie, fit consister le grand œuvre dans la reproduction de l'espèce. Tout ce qui se rapporte à la génération devint sacré. Dressé sous forme de menhir, l'image de l'organe mâle devint le premier symbole du pouvoir créateur ; au sein de la famille, le père se sentit divinisé, d'où le patriarcat primitif. Mourir sans postérité passait alors pour la pire des infortunes, comme si celui-là mourait tout entier qui ne laissait personne derrière lui pour honorer sa mémoire.

Plus tard, le nomade, devenu sédentaire, sembla participer à la vie de l'arbre qu'il avait planté. Le

fondateur d'un foyer en devint le dieu lare et la reconnaissance publique divinisa de même le constructeur d'un pont, d'un aqueduc ou l'individu qui avait creusé un puits. Les grands en arrivèrent alors à vouloir s'immortaliser par de formidables et indestructibles bâtisses devant leur servir de tombeaux. Les Pyramides témoignent de cette puérile ambition.

Plus noble est la recherche du Beau, qui a obsédé les humains dès qu'ils se sont élevés au-dessus de l'animalité. Le besoin d'orner des objets, de leur donner une forme harmonieuse se manifeste dans les plus anciens vestiges du travail des primitifs. Il se forma des artistes amoureux de leur œuvre, digne d'être admirée d'une manière durable par les générations futures. Or, celui-là n'est pas mort qui a réalisé la beauté ; il revit en tous ceux qui ont le même culte, en toutes les âmes que fait vibrer l'harmonie dont il s'est fait l'interprète.

Aux arts plastiques, se superposent à ce point de vue la musique et la poésie. En un langage rythmé, que la mémoire retenait volontiers, les rapsodes chantèrent les légendes confiés à la tradition orale. L'écriture ensuite permit de fixer la parole, et l'art d'écrire apparut dès lors comme l'un des gages les plus sûrs de l'immortalité.

Mais tout n'est que fort relatif dans le domaine de la survivance basée sur des œuvres objectives et tangibles. Les chefs-d'œuvre périssent et nous oublions leurs auteurs. Ce qui, par contre, ne périt jamais, c'est l'action bonne et généreuse, accomplie

au bénéfice du grand nombre. Elle procède d'une force sans cesse croissante, qui anime les individus.

Que ceux-ci disparaissent, peu importe, si l'énergie qui agissait en eux subsiste ! Désintéressons-nous donc d'une immortalité que nous nous représenterions comme individuelle. Notre personnalité s'éteindra, et si plus tard des évocateurs imaginaient entrer en rapport avec nous, ils ne constitueraient un fantôme qu'en rassemblant les notions qu'ils pourraient se faire de nous. En s'exaltant, ils finiront peut-être par objectiver ce qu'ils ont dans l'esprit, car toute nécromancie n'est qu'une fantasmagorie dont l'opérateur fait les frais.

Un Initié n'évoquera donc jamais un personnage, quel qu'il soit. Le contenant, le masque (*persona*) n'est rien à ses yeux : il ne s'intéresse qu'au contenu, à l'énergie animatrice qui seule est impérissable.

Cette énergie est attirée par le désir de bien faire et de se consacrer corps et âme au Grand-Œuvre. Qui donc agit en nous, si ce n'est la force qui anima nos prédécesseurs ? Hiram qui ressuscite est une réalité. Sachons méditer et comprendre.

Les Superstitions

En secouant le joug des préjugés, la raison se révolte contre tout ce qui ne résiste pas à l'épreuve de la critique. Rien de mieux ; mais le juge qui condamne est-il certain d'être entièrement éclairé ?

Rien n'existe sans raison d'être. Approfondissons donc avant de rejeter. Cette méthode n'est pas révolutionnaire, mais elle est initiatique. La jeunesse impatiente ne s'en accommode guère, mais l'âge doit l'adopter comme règle. Le Maître ne juge qu'en parfaite connaissance de cause.

S'il a saisi ce que symbolise le cadavre d'Hiram, il ne méprisera rien de ce qui est humain. Il se gardera, en particulier, d'accabler d'un dédain irréfléchi tout ce qu'un rationalisme étroit se hâte par trop de rejeter comme absurde.

Notre raisonnement n'a rien d'infaillible, et sa clarté ne porte que dans un rayon limité. Tout est en outre très loin d'être expliqué, si bien qu'une prudente réserve s'impose surtout à l'égard des croyances tenaces, qui se maintiennent de siècles en siècles, en dépit des religions régnantes et de toutes les philosophies des beaux esprits. Ce sont des superstitions. Or, pris dans son acception la plus large, ce terme s'applique à tout ce qui survit (*superstes*). Toute superstition est donc une survivance : la survivance d'un usage ou d'une pratique à la notion qui primitivement lui a donné naissance. Nous ne savons plus pourquoi nous accomplissons les actes sociaux de la vie courante, qui, cependant ont été logiquement déterminés à leur origine. Actuellement, nous nous en acquittons mécaniquement, pour obéir à la coutume et sans nous préoccuper de leur justification rationnelle. Notre vie est ainsi un tissu de superstitions, très innocentes pour la plupart.

D'autres le sont moins, puisque, loin de passer

inaperçues, elles choquent les amis de la raison. C'est ici que le Maître-penseur se distingue de l'Apprenti qui s'exerce à raisonner. Une superstition fixera d'autant plus l'attention des esprits réfléchis qu'elle apparaîtra comme plus répandue, plus ancienne et plus grossière. Il est permis, en effet, de se dire *a priori*, que, si la vérité abolue nous échappe, nous ne saurions d'autre part nous trouver en présence d'une erreur totale largement et durablement accréditée parmi les hommes. Ceux-ci n'adhèrent avec entêtement, en dépit de tous les beaux raisonnements, qu'à des notions qui ne sont pas entièrement fausses, mais dont la vérité initiale a été défigurée. De même que d'imperceptibles paillettes d'or sont charriées par le limon des fleuves, il y a du vrai dans le fatras grotesque des superstitions. Sachons donc laver la boue des âges pour en dégager le métal précieux.

N'oublions pas que nos rites et nos symboles nous sont parvenus sous forme de superstitions, c'est-à-dire de survivances conservées avec piété, alors que nul ne pouvait en fournir une interprétation logique. Or, le passé ne nous a pas encore livré tous ses secrets. Il mérite d'être étudié dans celles de ses survivances qui nous déconcertent le plus. Déjà, à la lumière d'une connaissance plus approfondie des facultés humaines, nous ne haussons plus les épaules au récit des exploits attribués aux sorciers. Sagement, nous cherchons à faire la part des imaginations frappées, tout en nous efforçant de dégager le vraisemblable de la fiction. Les croyances populaires, recueillies jusque chez les sauvages,

fournissent d'inestimables indications sur ce qu'on pourrait appeler la révélation naturelle. Il y a là un immense domaine de recherches que l'Initié ne doit pas négliger, s'il veut réellement retrouver la *Parole perdue*. Le cadavre d'Hiram est devant nous : penchons-nous sur lui, redressons-le et rendons la vie, en lui infusant la nôtre, à ce qui ne demande qu'à parler pour nous instruire !

LA CONSTRUCTION INDIVIDUELLE

Il est communément admis que l'Initiation antique portait plus particulièrement sur deux grands secrets, se rapportant, le premier à l'existence d'un Dieu unique, synthèse de toutes les divinités adorées par le vulgaire, et le second à l'immortalité de l'âme humaine !

Comme la méthode initiatique se refuse à inculquer quoi que ce soit, il n'est guère admissible qu'une doctrine positive ait été enseignée au sein des Mystères. L'adepte a pour mission de découvrir par lui-même ce qu'il lui convient d'admettre comme vrai. Ses maîtres se gardent de formuler des dogmes ayant la prétention de résoudre les problèmes qui se posent devant l'intelligence humaine. L'Initié se consacre à la poursuite incessante d'une vérité qu'il sait n'atteindre jamais. Il laisse donc aux religions et aux systèmes de philosophie le soin de satisfaire les curieux, qui, incapables de toute recherche personnelle, réclament des solutions au-

torisées, garanties par une église respectable ou par une école jouissant du prestige voulu !

Loin d'épargner la peine de penser, l'Initiation astreint à réfléchir. Poser avec lucidité les problèmes lui importe beaucoup plus que de les résoudre. Sans doute, en interrogeant les nombres, conformément aux préceptes pythagoriciens, nous arrivons à concevoir l'unité d'un principe universel actif et intelligent. Il nous est loisible d'édifier sur cette base la métaphysique de notre choix ; mais nous n'aurons pas le droit d'ériger nos vues personnelles en doctrines de l'Initiation.

En ce qui concerne le Grand Architecte de l'Univers, il faut bien se rendre compte que cette expression ne vise aucunement à imposer une croyance. Les constructeurs devaient être tout naturellement amenés à se représenter le monde comme un immense chantier de construction. Concluant du petit au grand, ils n'hésitèrent pas à se persuader que tout se construit, l'ensemble du travail de la nature ne visant qu'à construire des êtres de plus en plus parfaits. Cette conception envisage tout organisme comme une construction, l'homme lui-même, par conséquent, comme un édifice animé.

Le symbolisme maçonnique pousse plus loin encore l'analogie en suggérant que le microcosme, ou monde en petit, se construit lui-même, tout comme le macrocosme, ou monde en grand. Nous aurions donc en nous un architecte, agissant dans sa sphère à l'instar du Grand Constructeur universel.

Les Hermétistes, dont les allégories s'inspirent de

la chimie, font résider l'énergie constructive de tout individu dans ce qu'ils appellent leur Soufre, ardeur interne expansive, déterminant le développement du germe, la croissance et le complet épanouissement de l'être. Ce principe mystérieux est tiré de puissance en acte par l'effet de la fécondation. Celle-ci déclanche une multiplication rapide de la cellule fécondée, dont la descendance se différencie de plus en plus, en s'adaptant aux fonctions complexes de la collectivité qui se constitue. Chacun de nous est une Humanité en petit, issue d'un ovule originairement mâle et femelle. Il est même permis de retrouver dans la vie intra-utérine la phase correspondante à l'état édénal de la légende biblique.

Quoi qu'il en soit, l'organisme s'édifie, non au hasard, mais selon certaines règles de l'art, qui visent à former un individu normal, robuste et bien adapté au rôle qu'il doit remplir. Il y a en cela des règles générales d'architecture imposées par la tradition de l'espèce. Tout se passe comme si le germe individuel obéissait à une suggestion constructive, appelant chaque cellule à remplir une fonction déterminée par l'intérêt de l'ensemble. Il y a intention et prévision autrement dit exécution d'un plan préconçu. Cela est vrai de toute construction vitale, si infime soit-elle. Le moindre végétal procède d'une *idée-type* selon laquelle il se construit. Plus complexe, la construction humaine s'inspire, elle aussi, d'un type général et durable de race, particularisé d'une manière plus éphémère dans les

familles. L'individu est le produit transitoire et répété d'une cause permanente constructive.

Gardons-nous donc de céder à cette paresse d'esprit qui confond le Grand Architecte des Initiés avec le Dieu des Croyants. La construction universelle est une réalité. Les êtres grands et petits se construisent chacun selon le plan idéal de leur espèce, modifié dans ses détails, afin de correspondre à la destination particulière (destinée) des individus. Il ne s'agit pas d'éluder les problèmes, mais d'en chercher la solution en toute liberté d'esprit. Pour approfondir le mystère, il faut le fixer et non s'en détourner. Tout est, pour le Penseur, matière à réflexion : il ne craint ni de s'aventurer dans la nuit pour y saisir des ombres, ni de plonger dans les ténèbres de l'insondable, s'il doit en ramener des éléments de lumière. Hiram ne ressuscite qu'en surgissant du tombeau.

IVe Partie

LES DEVOIRS DU MAITRE

LA RÉALISATION

Etre maître de soi

PPELES à nous associer au Grand-Œuvre de la Construction universelle, nous devons avant toute chose entrer en possession de l'outil nécessaire. Cet instrument de travail est notre organisme, construit en vue de la tâche qui nous incombe. C'est un édifice, dont les pierres constitutives sont des cellules vivantes ; mais cet ensemble possède son autonomie physiologique, et l'intelligence souveraine ne gouverne jamais l'animal d'une manière absolue. Etouffée par l'instinct au début de la vie, elle ne s'affirme que peu à peu avec l'âge de raison ; puis elle entre en lutte avec les passions, pour ne prédominer que tardivement, quand celles-ci se sont calmées.

Se rendre maître de soi correspond donc, pour une très large part, au programme de la vie. Nous prenons possession peu à peu de nos organes et de nos facultés, sans parvenir, le plus souvent, à réaliser toutes les possibilités. Or, l'Initiation nous convie, sous ce rapport, à surpasser la commune

mesure : ce qui distingue l'Initié, c'est qu'il se possède mieux et plus complètement que le vulgaire des humains. Mais la tâche est ardue ; aussi les exigences sont-elles proportionnées au degre initiatique atteint.

En se mettant à l'ordre, l'*Apprenti* donne à entendre symboliquement qu'il se domine en matière cérébrale. Placée en équerre sous le menton, sa main préserve la tête de toute agitation montant de la poitrine, où bouillonnent les passions. Le jeune Initié juge avec calme, impartialement, en chercheur sincère et désintéressé du vrai.

Mais il ne suffit pas de s'assurer une louable sérénité spéculative. Si nous nous appliquons à nous faire des idées aussi justes que possible, ce n'est pas par dilettantisme, pour le plaisir de l'argumentation, ou pour nous complaire stérilement dans une mentalité supérieure. Si nous voulons voir clair, c'est afin d'agir avec discernement, l'*action* étant notre fin et non la spéculation. Or, ce n'est pas le cerveau qui stimule notre activité, car celle-ci découle du sentiment, dont l'organe symbolique est le cœur. Il appartient donc au *Compagnon*, qui est le réalisateur par excellence, de surpasser l'Apprenti dans la domination de soi-même. A la discipline cérébrale, il ajoute celle de la sentimentalité : il soumet à l'intelligence les forces qui font agir ; il les coordonne sans les affaiblir et les applique avec discernement. Ses passions le servent, parce qu'il a su les dompter.

Le *Maître* achève de soumettre ce qui doit obéir.

Sa maîtrise s'étend jusqu'aux instincts qui mènent la bête humaine. Il ne les supprime pas, car ils sont nécessaires ; mais il les subjugue, comme le donne à entendre l'attitude caractéristique du troisième degré. De la gorge, la main s'est portée sur le cœur et finalement sur le ventre, siège des Appétits que l'Initié réduit au silence.

Sous prétexte de souveraineté absolue de l'intelligence, certaines écoles prétendent soumettre l'organisme à un régime de tyrannie étranger au programme de l'Initiation véritable. Sagement pondérée en toutes choses, celle-ci ne tombe en aucune exagération. Elle dédaigne, en particulier, l'acrobatie psycho-physiologique des fakirs, derviches et autres ascètes, qui se traduit par des effets insolites, bons à connaître, mais non à rechercher. Le réel Initié ne songe à émerveiller personne, il ne se préoccupe que de la tâche qui lui incombe, et c'est uniquement en vue de pouvoir pleinement accomplir celle-ci qu'il s'assure la maîtrise de son instrument d'action.

En lui-même, cet instrument ne présente qu'un intérêt secondaire. Le maintenir en parfait état n'est pas l'objectif capital de l'adepte qui se consacre au Grand-Œuvre. L'art d'éviter la décrépitude et de vieillir en pleine vigueur d'esprit n'est donc pas le dernier mot de l'Initiation, bien que l'élixir de longue vie ne soit pas une chimère. Une sage hygiène physique et mentale prolonge la vie individuelle : il est des vieillards qui possèdent le secret de se rajeunir très naturellement, sans recourir à aucune diablerie. Les légendes, comme celle

de Faust, sont fort instructives pour l'Initié, habile à dégager l'esprit emprisonné dans la lettre morte. L'entretien de la santé physique favorise d'ailleurs le perfectionnement moral. Il ne lui est cependant pas subordonné, car il peut se faire, dans des cas exceptionnels, que le corps doive être sacrifié à une cause supérieure. Le bon cavalier soigne sa monture et mesure l'effort qu'il en exige ; mais, devant une nécessité d'ordre supérieur, il cesse de ménager la bête.

Approfondir

Nul n'est *Maître* s'il ne possède l'Art à fond. Seul, l'Apprenti peut se contenter d'aperçus rapides, généraux et superficiels : à lui les théories hâtives et les juvéniles certitudes. Instruit par la pratique, le Compagnon observe avec soin et contrôle l'enseignement théorique, acquérant ainsi peu à peu l'expérience qui conduit à la Maîtrise. Celle-ci, cependant, ne récompense l'ouvrier que s'il a su s'élever jusqu'au génie de l'Art, qu'il doit comprendre et sentir.

Fidèle aux principes reconnus, le Compagnon travaille correctement, selon les règles admises ; mais il ne se permet pas d'innover, de modifier l'application des principes fondamentaux et d'inaugurer de nouvelles méthodes de travail.

Or, comme toutes choses, l'Art évolue et s'adapte aux nécessités, puisque destiné à progresser sans cesse. Le progrès, en cela, est l'œuvre des Maîtres

qui rénovent les traditions en les affranchissant de la routine. Loin de toute servilité, ils sont animés du pur esprit de l'Art et ne craignent pas de réformer ce qui le fige en un style vieilli ou le pétrifie dans le culte aveugle du passé.

L'artiste vibre sous l'influence de l'Art qu'il sent intérieurement, si bien qu'il en devient le libre interprète identifié avec l'œuvre à laquelle il s'est voué. Mais l'Initié se consacre au Grand Art qui est celui de la vie ; il aspire donc à la maîtrise vitale : c'est la Vie, la vraie Vie, qu'il doit comprendre et sentir.

Une judicieuse compréhension de la Vie est, en effet, à la base de toute sagesse initiatique. Le Penseur parvient à se soustraire à l'imposture des apparences extérieures qui dupent les esprits superficiels. Sa supériorité réside donc dans son pouvoir d'approfondir.

Ce pouvoir, l'Initié doit le développer ; mais il n'y réussira pleinement qu'à la fin de sa carrière, alors qu'il approchera de la Maîtrise. Il aura toujours à lutter contre l'illusion qui nous guette en tout ce qu'il nous est donné d'imaginer ou de percevoir sensiblement.

Aller au fond des choses, tel est l'éternel objet de la philosophie, la tâche essentielle du Maître-Penseur. C'est dans l'intérieur de la Terre que les Hermétistes devaient chercher la *Pierre cachée des Sages* (1). Ces mêmes profondeurs révéleront au

(1) Voir dans *l'Apprenti*, éd. 1962, page 127, l'interprétation du mot *Vitriol*.

Maçon la *Parole Perdue*. C'est à force de descendre que l'on pénètre dans la *Chambre du Milieu*, où resplendit la *Lumière centrale* explicative de toutes les énigmes. Seule, la clarté rapportée des profondeurs permet au Maître d'éclairer ses FF.·. et de prévenir ainsi le meurtre d'Hiram.

Si l'instructeur a manqué de pénétration, s'il n'est pas descendu jusqu'au foyer de la compréhension lucide, les lueurs qu'il a recueillies ne suffisent pas à détourner les mauvais Compagnons de leur criminel projet. Le complot se trame avec la complicité inconsciente des faux-Maîtres, qui sont des aveugles dirigeant d'autres aveugles. Une lourde responsabilité pèse donc sur le Maçon qui se décore des insignes du 3e degré, s'il ne travaille pas à s'assimiler la pleine intelligence de l'Art. Il est coupable des fautes qui se commettent parce qu'il n'a pas su les faire éviter. Celui qui passe Maître contracte l'engagement de travailler, non plus simplement pour soi, mais surtout pour autrui. Il a charge d'intelligences, car il doit aux Apprentis et aux Compagnons la lumière indispensable à l'accomplissement de leur tâche.

Ce n'est donc pas pour nous reposer que nous atteignons le sommet de la hiérarchie maçonnique. Nous y devons redoubler d'efforts constants, afin que rien de ce qui concerne l'Art ne reste obscur pour nous. Tandis que les ouvriers se reposent des fatigues du jour, il appartient au Maître de veiller dans le silence de la nuit, afin de mieux s'absorber en de profondes méditations qui éclairent le pré-

sent et font prévoir l'avenir à la lumière du passé perspicacement évoqué.

Ecouter autrui

En Initiation, tout s'accomplit par alternances, comme le rappellent les colonnes fondamentales J.·. et B.·. qui correspondent aux deux plateaux de la balance ramenant sans cesse à l'équilibre nécessaire. Or, il y aurait rupture de cet équilibre, si le Maître se bornait à méditer en ne faisant appel qu'à l'illumination intérieure. La méditation silencieuse a son complément et, au besoin, son correctif, dans la libre discussion qui est d'autant plus féconde, que les idées échangées sont plus opposées.

Loin de fuir la contradiction, le Penseur saura donc la rechercher. Il ne craindra pas d'aller s'instruire auprès d'adversaires qu'il supposera de bonne foi. En se plaçant à leur point de vue, il discernera la faiblesse de leur argumentation, tout en se trouvant amené, le plus souvent, à élargir ses propres opinions.

C'est ainsi que le Maître s'élèvera de plus en plus dans le domaine de la compréhension ; il saisira la pensée d'autrui, pour en retenir ce qui s'accorde avec la sienne. L'incessante préoccupation de s'assimiler le Vrai, quelle que soit sa source, développera d'ailleurs en lui le sentiment de la *Tolérance*, vertu essentielle du véritable Franc-Maçon.

Une minuscule truelle d'argent, portée sur le

cœur, désignait jadis l'initié devant qui chacun pouvait s'expliquer sans réserve, certain de s'adresser à une intelligence sachant comprendre et à un cœur ouvert à tous les nobles sentiments. Il faut que le Maître justifie son insigne, s'il ne veut pas faire figure d'imposteur devant ceux qui s'adresseront à lui sur la foi des symboles.

Gardons-nous de dénigrer systématiquement ce que nous ignorons. Si nous condamnions l'adversaire sans avoir pesé ses arguments, persuadés qu'il ne saurait être que dans le faux, c'est nous qui tomberions dans l'erreur. Toute opinion largement répandue renferme du vrai, car c'est la vérité qui captive l'esprit humain, alors même qu'elle se déguise sous des dehors grossiers. Aucune croyance n'est méprisable, car aucune n'est fausse d'une manière absolue.

L'Initié se plaît donc à écouter avec bienveillance tous ceux qui croient avoir raison. Il fréquentera les croyants avides de le convertir à leur religion ou les philosophes soucieux de propager leur système. S'inspirant des sages de l'antiquité, il ira frapper à la porte de tous les sanctuaires et ne dédaignera aucune école. La controverse l'instruira, car il discutera, non pour convaincre, mais pour dégager partout de sa gangue le pur métal dont il recueillera les paillettes éparses.

Les plus humbles milieux peuvent contribuer ainsi à enrichir l'Initié, pourvu qu'il sache s'intéresser à la spécialité de chacun, en discernant partout la matière première du Grand-Œuvre. Sous ce rap-

port le sage découvre en tous lieux et en abondance ce que le sot ne parvient à trouver nulle part (1).

Perdre toute illusion

Se payer de mots sonores et de vaines apparences n'est que trop souvent le propre d'esprits qui se prétendent sérieux et positifs. En se renseignant partout, sans cesser d'approfondir, le Penseur effectif échappe à cette duperie. Comme rien ne l'abuse, il en arrive à concevoir la réalité dépouillée des dehors séduisants qui l'agrémentent aux yeux du vulgaire. La vision pénétrante du sage perçoit le squelette des choses. Tel est le sens des ossements qui tapissent la Chambre du Milieu. Le Maître fait abstraction du décor sensible qui masque une vérité intérieure attristante : il ne s'illusionne sur rien et porte un jugement implacable même sur ce qu'il aime le plus.

Sous ce rapport, il se jugera tout d'abord lui-même sans complaisance. Reconnaissant ses défauts et ses faiblesses, il se gardera bien de s'attribuer une supériorité sur ses compagnons de misère. L'individu ne possède en propre que le désir plus ou moins intense et constant de réaliser son idéal

(1) Les Philosophes hermétiques se sont plu à multiplier les énigmes relatives à leur matière première, qui est à la fois partout et nulle part. « Les pauvres, disent-ils, la possèdent aussi bien que les riches. Connue de tous, elle est de tous méconnue. Le vulgaire la rejette avec mépris, alors qu'elle est précieusement recueillie par le philosophe ». (Voir Oswald Wirth, *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*, p. 177).

par ses actes. Ce sentiment intime fait seul notre grandeur effective. Entretenons-le avec soin, persuadés que, sous les dehors les plus humbles, nous rencontrons à chaque pas notre supérieur.

Jugeons aussi les institutions auxquelles nous sommes attachés. N'ayons pas la superstition de croire que nous sommes libres parce que nos ancêtres sont morts pour la liberté. L'indépendance n'est pas transmissible par héritage : il faut s'affranchir chaque jour pour devenir et rester libre. Sous une infinité de formes perfides, l'esclavage nous guette sans cesse ; il s'impose à notre esprit si la paresse intellectuelle nous empêche de chercher par nous-mêmes la vérité ; il nous paralyse moralement si notre volonté s'endort dans les préoccupations égoïstes ; il s'impose enfin à nous politiquement, dès que nous négligeons nos devoirs et oublions notre dignité de citoyens.

On a souvent reproché à la Franc-Maçonnerie de s'occuper trop de politique. En réalité, elle n'a pas su intervenir comme elle aurait dû. Les Loges ne sont pas destinées à faire office de comités électoraux et encore moins d'agences procurant des faveurs du gouvernement ; mais elles doivent être des *foyers d'éducation démocratique*. C'est dans leur sein que doit se former le sacerdoce de la *religion républicaine*, car la Patrie, la *Chose publique* (*Res publica*) est digne d'un culte, qu'il appartient aux Francs-Maçons d'instituer.

Leur mission, en cela, est de prêcher d'exemple par la pratique des vertus républicaines. Celles-ci découlent du courage civique appliqué à la défense

de l'intérêt général. Jaloux de sa souveraineté, le citoyen se sent atteint par tous les abus. Loin de s'en rendre complice par son silence ou en pactisant avec ceux qui en profitent, il n'hésite pas à sacrifier ses avantages personnels en combattant avec fermeté tout ce qui tend à corrompre les mœurs publiques. Les peuples n'ont que le gouvernement qu'ils méritent. S'ils sont corrompus eux-mêmes, ils ne peuvent s'attendre à être gouvernés avec intégrité.

Astreignons-nous donc à être purs individuellement. Ne sollicitons pas de faveurs de nos mandataires, afin de conserver le droit de les contrôler avec sévérité, sans leur passer la moindre défaillance. Dans une démocratie, chaque citoyen est responsable du bien commun. Ne l'oubliez pas, vous qui, en qualité de Maîtres, devez être des éducateurs. Pour être républicain, il ne suffit pas de voter le jour venu et de pérorer dans des réunions publiques ; la tâche est plus ardue et plus austère. La République ne se contente pas d'être proclamée, puis affichée en tant qu'étiquette ; il faut qu'elle pénètre jusqu'à la moelle citoyens et institutions.

Sachons voir clair à cet égard et accomplissons notre devoir, nous qui, désabusés sur les apparences, aspirons à leur substituer la *réalité*.

Exercer la Maîtrise

Pour rendre à la Nation tous les services qu'elle attend de nous en tant que citoyens pleinement

éclairés, il nous est indispensable d'être à la hauteur de notre rôle de Maçons par rapport à la Maçonnerie.

En ce domaine, comme en tout autre, nulle illusion ne doit troubler la limpidité de notre jugement. L'organisme maçonnique a ses imperfections, ses tares et ses maladies guérissables, auxquelles le Maître-Maçon s'attache à porter remède.

En tant que médecin, il s'appliquera tout d'abord à discerner le mal, en notant les symptômes alarmants. Remontant ensuite à la cause des troubles constatés, il se fera une idée du désordre et appliquera les remèdes. Il se pourra que la maladie soit grave et qu'elle semble même incurable. Les choses en sont parfois au point qu'on est tenté de ne plus reconnaître la Franc-Maçonnerie dans ce qui porte son nom. On se trouve alors en présence d'associations, qui, insensiblement, se sont écartées de l'idéal maçonnique, les unes en un sens et les autres en poursuivant une évolution diamétralement opposée.

Le Maçon instruit et animé du pur sentiment maçonnique en arrive ainsi à chercher la véritable Maçonnerie sans la trouver réalisée en aucun des groupements existants. En présence des déviations qui l'offusquent, il se demande si la vraie Maçonnerie n'est pas une utopie, un rêve du domaine spirituel, irréalisable dans la pratique, tant que les hommes n'auront pas cessé d'être ce qu'ils sont.

L'Initiation exige que nous mourrions à la vie profane, pour renaître à une vie supérieure. Or,

les Maçons se contentent de mourir beaucoup trop symboliquement : le cérémonial initiatique leur suffit et ils oublient de se conformer au programme dont il est la mise en scène allégorique. Résultat : la Maçonnerie n'est que *symbolique* et le Maçon n'est que le *symbole* de ce qu'il devrait être.

Il faut qu'il n'en soit plus ainsi. La Maçonnerie trop uniquement *cérémonielle* a fait son temps. Notre institution n'en est plus à sa période d'enfance, où, d'instinct, elle accomplissait pieusement des rites dont elle ignorait la signification. Désormais Hiram veut revivre en articulant la *Parole Perdue*. La Tradition morte, qui le perpétuait en tant que cadavre momifié, doit reprendre vie dans notre compréhension et notre volonté.

Ranimons en réalité Hiram. Concevons à cet effet le pur idéal maçonnique, en lui érigeant un autel dans le sanctuaire de notre intelligence. C'est en évoquant l'esprit qui donne un sens vivant aux formes incomprises que nous ressusciterons la sagesse des âges.

La Franc-Maçonnerie moderne n'est pas destinée à rester ce qu'elle a été. Elle n'a pu réaliser son idéal ni dans le passé, ni dans le présent ; mais l'avenir qui s'ouvre devant elle est plein de promesses. A la phase d'inconscience enfantine et de développement instinctif, que marquent les deux siècles qui ont pris fin le 24 juin 1917, doit succéder un âge de raison et de discernement. L'idée maçonnique ne s'est traduite jusqu'ici qu'en gestes rituéliques accomplis sans conviction suffisante, puisque les « mystères » restaient mystérieux.

Hâtons-nous de leur faire perdre ce caractère. La nuit du mystère prend fin devant les clartés de l'aube des temps nouveaux. Mais le jour spirituel ne se lève pas sans notre participation active : c'est la conjuration des Maîtres qui oblige le soleil intellectuel à percer les brumes de l'horizon.

Sachons donc évoquer la lumière, afin, qu'illuminant notre compréhension, elle nous permette d'enseigner et de faire comprendre ce que nous aurons approfondi.

Quand il y aura en Maçonnerie des Maîtres éclairés, capables de lire et d'écrire la langue sacrée, alors notre institution passera du Symbole à la Réalité. Elle incarnera l'Initiation véritable et construira effectivement le Temple de la suprême sagesse humaine. Faisant apprécier toute chose à sa juste valeur, le Maçon pleinement instruit ne s'en tiendra plus alors à la lettre morte de la plus vénérable des traditions, car il en saisira l'esprit vivifiant, qui lui permettra d'exercer véritablement la Maîtrise et d'accomplir la grande transmutation de l'ignorance en savoir et du mal en bien.

Ve Partie

CATÉCHISME INTERPRÉTATIF
DU GRADE DE MAITRE

« ... La Maîtrise ne saurait se conférer d'emblée, elle est la suite logique des progrès précédemment accomplis.

Il faut posséder *à fond* les deux premiers grades pour aspirer au troisième. »

O. W.

CATECHISME INTERPRETATIF
DU GRADE DE MAITRE

D. — Etes-vous Maître ?

R. — *Eprouvez-moi : l'acacia m'est connu.*

D. — Pourquoi répondez-vous ainsi ?

R. — Parce que l'acacia est le symbole d'une vie indestructible, dont les mystères m'ont été dévoilés.

D. — Où avez-vous été reçu Maître ?

R. — *Dans la Chambre du Milieu.*

D. — Quel est ce lieu ?

R. — Le centre où se rencontrent ceux qui ont su approfondir.

D. — Qu'avez-vous vu en entrant ?

R. — *Deuil et consternation.*

D. — Quel en était le motif ?

R. — La commémoration d'un lugubre événement.

D. — Quel est cet événement ?

R. — L'assassinat du Maître Hiram.

D. — Par qui fut-il assassiné ?

R. — Par trois Compagnons parjures.

D. — Cet assassinat est-il un fait réel ?

R. — C'est une fiction symbolique, profondément vraie par l'enseignement qui s'en dégage.

D. — Quel est cet enseignement ?

R. — La pure tradition maçonnique, personnifiée par l'architecte du Temple de Salomon et constamment mise en péril par l'ignorance, le fanatisme et l'ambition des Maçons qui n'ont pas su comprendre la Maçonnerie, ni se dévouer à son œuvre sublime.

D. — Que vîtes-vous dans le lieu où vous fûtes admis ?

R. — Le tombeau d'Hiram, qu'une faible lueur éclairait.

D. — Quelles sont les dimensions de ce tombeau ?

R. — *Trois* pieds de large, *cinq* de profondeur et *sept* de longueur.

D. — A quoi font allusion ces chiffres ?

R. — Aux nombres sacrés proposés à la méditation des Apprentis, des Compagnons et des Maîtres.

D. — Quel rapport ces nombres ont-ils avec le tombeau d'Hiram ?

R. — Ce tombeau renferme le grand secret de l'Initiation, qui ne se découvre qu'aux penseurs capables de concilier les antagonismes par le ternaire, de concevoir la quintessence intelligible, dissimulée sous les dehors sensibles, et d'appliquer la loi du septenaire dans le domaine de la réalisation.

D. — Quel indice fit reconnaître le tombeau d'Hiram ?

R. — Une branche d'acacia plantée dans la terre fraîchement remuée.

D. — Que signifie ce rameau verdoyant ?

R. — Il représente la survivance des énergies que la mort ne saurait détruire.

D. — Lorsque vous fûtes conduit auprès du tombeau d'Hiram, que fîtes-vous de la branche d'acacia ?

R. — Je m'en emparai, sur l'ordre de mes conducteurs.

D. — Quel est le sens de cette action ?

R. — En saisissant l'acacia, je me rattache à tout ce qui survit de la tradition maçonnique. Je promets ainsi d'étudier avec ferveur la Maçonnerie dans tout ce qui subsiste de son passé, dans ses rites, ses usages et ses pratiques, sans me laisser détourner par un archaïsme contraire au goût du jour.

D. — A quelle épreuve fûtes-vous soumis devant le tombeau d'Hiram ?

R. — J'eus à me justifier du soupçon d'avoir participé au complot des meurtriers du Maître.

D. — Comment avez-vous prouvé votre innocence ?

R. — En approchant du cadavre, que j'ai enjambé sans crainte, fort de ma conscience.

D. — A quoi se rapporte la marche que vous avez exécutée ?

R. — A la révolution annuelle du Soleil à travers les signes du zodiaque.

D. — Pourquoi ne comporte-t-elle aucun arrêt ?

R. — Parce qu'elle est aussi l'image de la vie terrestre, qui se précipite d'un seul élan de la naissance à la mort.

D. — Comment avez-vous été reçu Maître ?

R. — *En passant de l'équerre au compas.*

D. — Le compas est-il donc plus spécialement réservé aux Maîtres ?

R. — Oui, car seuls, ils savent manier cet instrument avec profit.

D. — Quel usage font-ils du Compas ?

R. — Ils mesurent toutes choses en tenant compte des relativités. Leur raison, fixe comme la tête du compas, se reporte sur les objets en modifiant l'écartement des branches qui les relient. Le jugement de l'Initié s'inspire, non des rigides graduations de la Règle, mais d'un discernement basé sur l'adaptation rigoureuse de la logique à la réalité.

D. — Quel est l'insigne des Maîtres ?

R. — L'*équerre unie au compas.*

D. — Que signifie la réunion de ces instruments ?

R. — L'Equerre contrôle le travail du Maçon, qui

doit agir en tout avec rectitude et en s'inspirant de la plus scrupuleuse équité. Le Compas dirige cette activité en l'éclairant, afin qu'elle trouve son application la plus judicieuse et la plus féconde.

D. — Si un Maître était perdu, où le trouveriez-vous ?

R. — Entre l'Equerre et le Compas.

D. — Comment interprétez-vous cette réponse ?

R. — Le Maître cherché se distinguera par la moralité de ses actes et par la justesse pratique de son raisonnement. C'est à ce point de vue qu'il se tient entre l'Equerre et le Compas.

D. — Que cherchent les Maîtres ?

R. — *La Parole Perdue.*

D. — Quelle est cette parole ?

R. — La clef du secret maçonnique, autrement dit, la compréhension de ce qui reste inintelligible aux profanes et aux initiés imparfaits.

D. — Comment cette parole s'est-elle perdue ?

R. — Par les trois grands coups que portèrent à la tradition vivante de la Maçonnerie des Compagnons indignes et pervers.

D. — Comment fut-elle retrouvée ?

R. — Hiram ayant été assassiné, ses disciples les plus fervents résolurent de découvrir sa sépulture, qui leur fut révélée par une branche d'acacia. Ils convinrent alors de déterrer le mort, en observant le mot qui leur échapperait à la vue du cadavre

et le geste dont ils ne sauraient se défendre, afin d'adopter l'un et l'autre en tant que mystères conventionnels du grade.

D. — Quel est le nouveau mot sacré ainsi substitué à l'ancien ?

R. — *M.C.B.N.C.*

D. — Que signifie-t-il ?

R. — *Fils de la Putréfaction* ou *Fils du Maître mort* (exactement : *Il vit dans le Fils*). — On dit aussi : *La chair quitte les os,* ce qui correspond à *M.H.B.N.*, autre forme du mot du Maître.

D. — N'a-t-on aucun soupçon du mot primitif, que les conjurés tentèrent vainement d'arracher à Hiram ?

R. — On croit qu'il correspondait au tétragramme יהוה, dont la prononciation n'était connue que du grand prêtre de Jérusalem.

D. — Comment se communique le mot sacré des Maîtres ?

R. — Par les cinq points parfaits de la Maîtrise.

D. — Quels sont-ils ?

R. — Pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, les mains droites unies en griffe, la main gauche réciproquement entre les épaules.

D. — A quoi font-ils allusion ?

R. — A la résurrection d'Hiram. Le rapprochement des pieds indique en outre que les Maçons marcheront sans hésiter au secours l'un de l'autre ;

les genoux qui se touchent promettent d'intercéder en cas de besoin ; les poitrines sont rapprochées en signe de compassion et d'identité dans la façon de sentir ; les mains droites jointes renversées trois fois garantissent l'accord en vue du travail au milieu de toutes les vicissitudes ; enfin les mains gauches préservent mutuellement d'une chute possible.

D. — Quel est le signe adopté par les Maîtres pour se reconnaître ?

R. — C'est le geste d'horreur qu'ils ne purent réprimer en découvrant le cadavre d'Hiram.

D. — Ont-ils un autre signe, dont ils ne doivent pas abuser ?

R. — Oui, le signe de détresse, réservé pour les cas d'extrême danger. Il s'exécute les doigts entrelacés et les mains renversées sur le sommet de la tête, au cri de « A moi les E.·. de la V.·. ».

D. — Ce signe n'a-t-il pas une variante ?

R. — Il peut s'exécuter d'une seule main, placée, fermée sur la tête, puis ouverte doigt par doigt en prononçant : *Sem, Cham, Japhet !* (1).

D. — Quelle est la veuve dont les Maçons se disent les fils ?

R. — C'est Isis, personnification de la Nature, la mère universelle, veuve d'Osiris, le dieu invisible qui éclaire les intelligences.

(1) Les fils de Noé sont les ancêtres des différentes races humaines auxquelles s'étend la Franc-Maçonnerie dans son universalité.

D. — Quel est le mot de passe du troisième degré ?

R. — *G.B.L.M.* La Bible désigne ainsi les tailleurs de pierre qui collaborèrent, avec les maçons de Salomon et ceux d'Hiram, roi de Tyr, à la construction du Temple de Jérusalem (1er livre des Rois, ch. 5, v. 18).

D. — Comment frappent les Maîtres ?

R. — Par trois coups, dont le dernier est renforcé pour rappeler la mort d'Hiram ; mais lorsque cette batterie fut attribuée aux Apprentis, les Maîtres, pour se distinguer, la répétèrent par trois fois (1).

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — *Sept ans et plus.*

D. — Pourquoi ce chiffre ?

R. — L'Apprenti débute dans ses méditations par l'Unité et le Binaire, pour s'appesantir sur le *Ternaire,* avant de s'attaquer au Quaternaire, dont l'étude est réservée au Compagnon. Celui-ci part de quatre pour s'arrêter longtemps à *cinq,* avant d'aborder six et de se préparer à l'étude de sept. Il appartient au Maître d'élucider les mystères du *Septénaire* et d'appliquer la méthode pythagoricienne aux nombres plus élevés. De là son âge initiatique comportant sept ans et plus.

D. — Comment voyagent les Maîtres ?

(1) La batterie devrait toujours être de trois coups : App.·. *o-o-O,* — Comp.·. *o-o-o,* — M.·. *O-o-o.*

R. — De l'Orient à l'Occident et du Midi au Nord, sur toute la surface de la terre.

D. — Pourquoi ?

R. — *Pour répandre la lumière et assembler ce qui est épars.* En d'autres termes, pour enseigner ce qu'ils savent et apprendre ce qu'ils ignorent, en contribuant partout à faire régner l'harmonie et la fraternité parmi les hommes.

D. — Sur quoi travaillent les Maîtres ?

R. — Sur la planche à tracer.

D. — Se bornent-ils donc à dresser des plans que d'autres exécuteront ?

R. — Les Maîtres préparent l'avenir, qu'ils savent prévoir en se basant sur l'expérience du passé.

D. — Quel usage les Maîtres font-ils de la truelle ?

R. — Elle leur sert à masquer les imperfections du travail des Apprentis et des Compagnons.

D. — De quoi est-elle l'emblême ?

R. — Des sentiments d'indulgence qui animent l'homme éclairé à l'égard de toutes les faiblesses dont il discerne les causes.

D. — Où les Maîtres reçoivent-ils leur salaire ?

R. — Dans la Chambre du Milieu, c'est-à-dire dans le centre où l'intelligence s'illumine.

D. — Quel est le nom d'un Maître Maçon ?

R. — *Gabaon.*

D. — Que signifie ce nom commun à tous les Maîtres ?

R. — Il les incite à se demander *qui ils sont réellement*, car le nom fortuit que porte notre personnalité n'est pas celui du *Maître* de notre organisme.

D. — Quel est dès lors l'objet de la Maîtrise ?

R. — Chercher le Maître qui est en nous à l'état de cadavre inanimé, faire revivre le mort, afin qu'il agisse en nous.

VIe Partie

NOTIONS DE PHILOSOPHIE INITIATIQUE

RELATIVES AU GRADE DE MAITRE

PROPRIÉTÉS INTRINSÈQUES DES NOMBRES

AU GRADE DE MAITRE

Les Mystères du Nombre Sept

POUR justifier son âge initiatique, le Maître ne doit rien ignorer des spéculations que les anciens basaient sur les propriétés intrinsèques des nombres. Le Compagnonnage a dû le conduire jusqu'au septénaire en lui faisant franchir les sept marches du Temple (1). Il s'agit maintenant de partir de sept pour s'élever à toute la série des nombres supérieurs.

Constatons tout d'abord le prestige exceptionnel dont jouit le nombre sept. Déjà, les Chaldéens le considéraient comme plus sacré que les autres. En superposant sept cubes de maçonnerie, ils érigeaient des tours destinées à relier la terre au ciel, car la divinité s'exerçait, à leurs yeux par l'entre-

(1) Voir *le Compagnon*, éd. 1962, page 168.

mise d'une administration universelle comportant sept ministères. Ces départements correspondaient aux astres qui parcourent la voûte céleste, comme s'ils étaient plus actifs que les étoiles fixes. Soleil ☉, Lune ☾, Mars ♂, Mercure ☿, Jupiter ♃, Vénus ♀, et Saturne ♄ se partagèrent ainsi le gouvernement du monde.

Personnifié par les poètes pour les besoins de la dramatisation mythologique, ce septénaire devait, par la suite, se subtiliser dans l'esprit des métaphysiciens.

La tour aux sept cubes du Temple de Bel apparut alors comme le symbole de la *Cause première* immanente, chacune de ses sept plates-formes étant consacrée à l'une des *Causes secondes*, organisatrices de l'Univers.

C'est à ces causes septénaires qu'il faut attribuer l'œuvre de la Création, telle qu'elle nous apparaît dans les cosmogonies, dont la Genèse hébraïque n'est qu'un spécimen particulier.

Celle-ci nous a d'ailleurs transmis les notions mystérieuses qui, sous forme d'enseignements secrets, se sont conservées au sein des écoles d'initiation d'Occident, où il a toujours été entendu que la Lumière nous vient d'Orient.

C'est ainsi que les philosophes hermétiques ont discerné sept influences distinctes, qui se répercutent en tout être organisé, qu'il s'agisse du *Macrocosme* (monde en grand) ou du *Microcosme* (monde en petit), représenté par l'individu humain, animal, végétal ou minéral. Il est à remarquer, à ce propos,

qu'ils ne considéraient le règne minéral comme individualisé que dans les atomes, les molécules chimiques et les corps sidéraux.

Du reste, une distinction s'imposait entre la nature élémentaire, soumise au *quaternaire des éléments* (1), et une nature plus affinée par suite de son accord vibratoire avec les sept notes qui forment la gamme de l'harmonie universelle.

Connaître ces notes est d'importance capitale pour qui aspire à s'initier à la *musique des sphères* que prétendait entendre Pythagore. Elles correspondent aux jours de la semaine qui, en dépit des révolutions religieuses, restent consacrés au septénaire divin, conçu il y a plus de sept mille ans par les sages auxquels remonte l'ère de la *Vraie Lumière.*

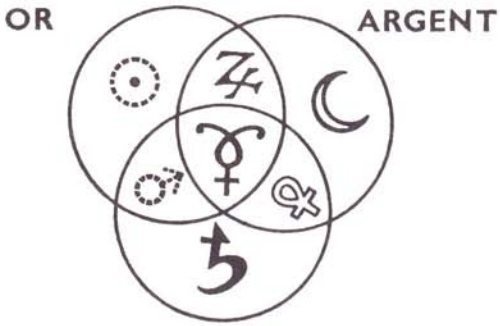
Si ce septénaire ne procédait que des sept planètes et des sept métaux connus des anciens, il n'y aurait plus, actuellement, à en faire grand cas. Mais il se justifie beaucoup plus par l'étude de l'homme que par les observations astronomiques primitives ou par une métallurgie encore dans l'enfance. Parmi les hommes d'une même race, on distingue en effet sept types, caractérisés très nettement au physique comme au moral. Les chiromanciens et les astrologues nous ont conservé à ce sujet des traditions qui ne sont pas à dédaigner, car elles font application d'une loi générale du septénaire, dont les Initiés doivent saisir toute la portée. Ils ne parviendront à la Maîtrise que s'ils se rendent

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 208.

compte que tout est à la fois *un, triple* et *septuple*. Essayons de stimuler par quelques schémas la sagacité du lecteur.

La Tri-Unité Septénaire

Piquées en triangle, trois rosettes de soie bleue décorent le tablier des Maîtres. Symboliquement, ce sont des anneaux que l'on se plaît à rapprocher et à entrelacer pour former une tri-unité qui se trouve être septénaire.



Rien de plus simple que ce tracé muet, évocateur de concepts philosophiques dont l'exposé fournirait le texte d'une série de copieux volumes. Contentons-nous ici d'indications concises, destinées à guider les aspirants à la vraie Maîtrise intellectuelle.

1° Cercle d'or. — Soleil ☉, centre immuable et

fixe d'où rayonne toute activité. Esprit qui anime la matière. Le Soufre des alchimistes 🜍. Feu intérieur individuel. Générateur de couleur rouge : sang, action, chaleur et lumière.

2° Cercle d'argent. — Lune ☾, astre changeant, miroir réceptif des influences ; moule déterminant toute formation. La substance passive, épouse de l'esprit, Le Mercure des Hermétistes ☿, véhicule de l'activité spirituelle qui pénètre toute chose. L'espace, couleur bleue : air, sentiment, sensibilité.

3° Cercle d'airain ou de plomb. — Saturne ♄, le dieu précipité du ciel, qui règne sur tout ce qui est pesant. Matérialité, positivisme, lourdeur réalisante. Couleur jaune, qui tend à s'obscurcir, en tournant au brun, puis au noir : la charpente osseuse, la base solide de toute construction, le roc qui fournit la pierre brute, point de départ du Grand-Œuvre.

4° Surface d'interférence de 1 et 2. — Le *Fils*, né du mariage du *Père* et de la *Mère*. Jupiter ♃, à qui est consacré l'étain, le plus léger des métaux. Opposé à Saturne qu'il détrône, ce dieu correspond à la spiritualité. C'est lui qui décide et ordonne, en projetant la foudre du courant volontaire. Couleur pourpre ou violette (complémentaire du jaune) : idéalité, conscience, responsabilité, gouvernement de soi.

5° Espace central, où les trois couleurs primitives se synthétisent en lumière blanche. — Etoile flamboyante, Mercure des Sages ☿, quintessence. Le lien subtil de la personnalité. Ether vivant sur qui tout

retentit. Le fluide des magnétiseurs, le grand agent magique.

6° Domaine d'interférence de 2 et de 3. — Vénus ♀, le cuivre, la vitalité, l'humidité génératrice des êtres. Couleur verte : douceur, tendresse, sensibilité physique.

7° Interférence de 1 et de 3. — L'activité matérielle, Mars ♂, le fer, le besoin d'action, la motricité qui dépense et qui consume l'énergie vitale. Le feu dévorant, couleur de flamme, jaune rouge écarlate : instinct de conservation, égoïsme, férocité, mais aussi puissance inlassable de réalisation.

Le septénaire ainsi esquissé se retrouve jusque dans les sept péchés capitaux, dont la distinction repose sur des données initiatiques :

1° L'orgueil, nuisible lorsqu'il procède d'une vanité frivole, se rattache au Soleil, qui éblouit les faibles.

2° La paresse, provient de la passivité lunaire, alanguie en inertie abusive.

3° L'avarice est le vice des saturniens (1), prévoyants et prudents à l'excès.

4° La gourmandise se reproche par contre aux jupitériens, gens hospitaliers et généreux qui ne s'oublient pas eux-mêmes.

5° L'envie tourmente les mercuriens agités qui ne sont jamais satisfaits et ne peuvent s'empêcher

(1) Type humain particulier, de même qu'il existe des jupitériens, des mercuriens, des martiens, des solariens, des lunariens et des vénusiens.

d'ambitionner avec véhémence ce qu'ils ne possèdent pas.

6° La luxure naît de l'exagération des qualités de Vénus.

7° La colère, enfin, est le défaut de Mars, dont elle exalte la violence et les emportements.

On remarquera que 1 s'oppose à 6, 2 à 7 et 3 à 4, alors que 5 n'est en opposition avec personne en particulier, tout en assurant l'équilibre général.

Il est à noter aussi que, si l'on supprimait l'un des sept péchés capitaux, le monde cesserait d'exister. Rien ne démontre mieux l'importance du septénaire, tel que le conçoivent les Initiés.

L'Équilibre

De la compréhension de sept, il est aisé de passer à l'intelligence de *huit*, si l'on a saisi exactement la signification des colonnes J.·. et B.·.. — Sept est, en effet, à huit ce que J.·. est à B.·..

Sept établit, fonde, crée, organise, coordonne, harmonise, produit.

Huit consolide, maintient, préserve, distribue l'ordre et conserve l'harmonie. C'est le nombre de la stabilité, ramenant à l'état statique ce qui émane de *sept* à l'état dynamique. *Sept* débrouille le chaos et construit le monde (Macroscome et Microcosme) dont *huit* règle la vie et le fonctionnement. Le progrès résulte de l'action septénaire qui dirige les

mouvements combinés, mais les dynamismes s'opposent entre eux pour réaliser l'*équilibre*, comme l'indique l'idéograme choisi par les *Accadiens* pour désigner les noms divins :

Nous ne sommes plus ici dans le domaine de l'initiative génératrice (J.·.), dans l'instabilité motrice et agissante, car tout se contrebalance dans ce tracé, comme si toute action devait être neutralisée, en vue de stabiliser, autour d'un point fixe, un ensemble d'énergies mutuellement tenues en échec (B.·.). *Sept* correspond à *Mars* ♂, l'ardeur agissante, et *Huit à Vénus* ♀, l'humidité qui entretient la Vie. *Sept* se rapporte au principe mâle fécondateur, au Feu universel invisible, qui anime et construit mystérieusement toutes choses, alors que *Huit* évoque la substance féminine fécondée, Isis, l'épouse d'Osiris, autrement dit la Nature, personnifiée par Ishtar, Astarté ou l'Arthémis d'Ephèse.

Or, la Grande Déesse, nourricière des vivants, était servie, selon les Phéniciens, par huit dieux

secondaires, dits *Kabirim* (Forts, Puissants). Ce nombre est significatif, car il ne saurait s'appliquer aux agents coordinateurs du chaos, aux Causes secondes, constructives de la Tri-unité nécessairement septenaire. Conjuguées symétriquement, les oppositions agissantes se contrarient dans l'octoade et visent à l'immobilité relative et à la fixité par rapport au centre. Les énergies en jeu sont donc essentiellement conservatrices, si bien qu'il est permis de voir dans les *Kabirim* les Puissances qui assurent le bon fonctionnement du monde qu'elles ont contribué à construire. On les appelait au secours contre le déchaînement des éléments et les marins comptaient sur leur protection dans le péril de la tempête. Ils croyaient les voir se manifester au sommet des mâts sous forme de lueur, connue depuis sous le nom de feu Saint-Elme.

Le culte de ces divinités se transmit aux Grecs, qui instituèrent en leur honneur les mystères de Samothrace ; puis la dévotion aux *Cabires* se répandit dans le monde romain.

Mais, en se vulgarisant, la doctrine initiatique primitive devait fatalement s'obscurcir. Les dieux trop énigmatiques des Syriens furent hellénisés en tant que fils ou petit-fils d'Héphaistos, plus connu sous le nom de Vulcain, le dieu du travail souterrain et du feu intérieur. On leur attribua comme mère une fille de Protée, l'émanation marine qui prend toutes les formes vivantes, puisqu'elle n'est autre que l'humidité vitale. Ces enfants du Feu et de l'Eau terrestres prennent dans l'imagination l'aspect de gnômes forgerons, maniant marteau et

tenaille. Ce sont eux qui provoquent l'ascension de la sève végétale, d'où leur affinité avec Déméter (Cérès) et Dionysos (Bacchus) ; ils deviennent, à ce point de vue, les génies de la fertilité.

Quel rôle ont-ils joué, en outre, dans les Mystères révélateurs des destinées de l'âme humaine ? Certaines gravures de miroirs étrusques nous apprennent que l'un des Cabires fut mis à mort par ses frères aînés, puis rappelé à la vie par Hermès avec le concours des meurtriers. Cette résurrection a été rapprochée de celle d'Hiram.

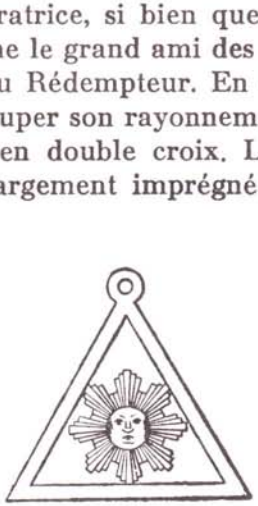
L'Octoade solaire

Le nombre huit, qui est celui des Kabirim sémitiques, se retrouve dans l'emblême babylonien du Soleil, dont les rayons se répartissent en double croix. Verticaux et horizontaux, les uns sont rigides et se rapportent au quaternaire des éléments, de même qu'aux effets physiques de la lumière et de la chaleur. Les rayons obliques indiquent, au contraire, par leur ondulation qu'ils sont vivants ; et comme de plus chacun d'eux est triple, ils font allusion au duodénaire des divisions de l'écliptique, dont il sera question plus loin.

Le Soleil était envisagé comme l'un des sept grands agents coordinateurs du monde, mais on lui attribuait, en outre, une influence permanente essentiellement régulatrice. C'est lui qui assure l'ordre des saisons, la succession régulière du jour et de la nuit, si bien que tout fonctionnement normal fut, par extension, considérée comme son œuvre. Le dieu-lumière a horreur du désordre, qu'il

réprime partout. C'est ainsi qu'il favorise le raisonnement lucide, qui coordonne les idées selon les lois d'une saine logique. Il modère de même les passions, afin qu'elles ne puissent troubler la sérénité dont il est le dispensateur. Il intervient enfin jusque dans l'organisme qui offusque Apollon lorsque tout n'y fonctionne pas à souhait. La médecine a donc été placée sous le patronage du dieu régulateur, dont le fils, Asclepios ou Esculape, a pouvoir de guérir en rétablissant l'harmonie du rythme vital, rendu discordant par la maladie.

La vertu solaire tend à dissiper tous les maux ; elle fait pénétrer la clarté dans les esprits, la paix dans les âmes et restitue la santé aux corps. Son action est réparatrice, si bien que le Soleil a été considéré comme le grand ami des vivants, comme leur Sauveur ou Rédempteur. En cette qualité, il convient de grouper son rayonnement en croix, ou mieux encore, en double croix. Le christianisme naissant s'est largement imprégné de ces notions fort anciennes.

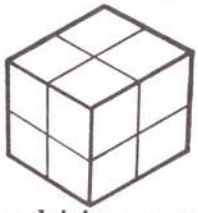


Un soleil, dont les rayons forment huit faisceaux, décorait l'Orateur des Loges au XVIII^e siècle.

Cet emblème désigne très justement l'officier qui veille à l'application de la loi et doit faire la lumière dans l'esprit des néophytes sur les mystères de leur initiation.

Remarquons encore que notre chiffre 8 dérive de deux carrés superposés ⧖ ou ⧈. Cette dernière forme nous est donnée par le *Hhet* phénicien 𐤇 huitième lettre de l'alphabet primitif qui, simplifiée, est devenue notre *H* et, d'autre part, le chiffre 8. Cela nous ramène au *Carré long* qui représente la Loge, ou, plus exactement, le sanctuaire inviolable du suprême idéal maçonnique.

Le nombre 8 est d'ailleurs le cube de 2, ce que représente graphiquement la figure ci-contre, qui montre qu'un cube ne redevient cubique par multiplication qu'en réalisant l'Octoade, unité supérieure dans le domaine des trois dimensions. Huit devient ainsi le nombre de la cohésion constructive, source de solidité du Grand-Œuvre Maçonnique.



L'Ennéade ou triple Ternaire

Si, dans une Loge, 8 est le nombre de l'Orateur, 7 convient au Maître qui dirige les travaux et 9

au F.·. Secrétaire, chargé du tracé assurant la continuité de l'œuvre.

Symboliquement, ce tracé s'exécute sur une planche divisée en 9 carrés dont l'ordre numérique détermine la signification.

Les trois rangées de chiffres correspondent aux grades d'*Apprenti,* de *Compagnon* et de *Maître.* Elles se rapportent aussi à l'*Idée,* à la *Volonté* et à l'*Acte.* Les colonnes verticales expriment, par contre, la triplicité inhérente à toute manifestation unitaire, en laquelle se distinguent nécessairement trois termes :

1° Le *Sujet,* agissant, principe d'action, cause active, centre émanant, agent.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

2° Le *Verbe,* l'activité, le travail, l'émanation radiante, la vertu agissante.

3° L'*Objet,* le résultat, l'œuvre accomplie, l'acte effectué.

En appliquant ces notions générales à chacun des termes du triple ternaire, on est conduit à des interprétations comme les suivantes :

1. Le principe pensant, centre d'émission de la pensée.
2. La pensée, l'action de penser.
3. L'idée, la pensée formulée ou émise.
4. Le principe voulant, centre d'émission de la volonté.
5. L'énergie volitive, l'action de vouloir.

6. La volition voulue, le vœu, le désir.
7. Le principe agissant, disposant du pouvoir exécutif, dirigeant et réalisant.
8. L'activité opérante.
9. L'acte accompli et sa répercussion permanente ; l'expérience du passé, semence de l'avenir.

Les mots se prêtent fort mal à rendre tout ce que suggère aux Initiés le groupement des chiffres. Nous sommes dans le domaine des secrets incommunicables : Il faut découvrir par soi-même ce qui ne saurait s'inculquer ou faire l'objet d'une leçon s'adressant à la mémoire.

Il s'agit en somme de s'exercer au classement méthodique de nos conceptions, en évitant de confondre les domaines ou les catégories. C'est, pour une bonne part, ce qui s'appelle travailler sur la planche à tracer.

L'important est d'ailleurs de saisir la leçon qui se dégage des faits. Mais ceux-ci s'enchaînent dans leur accomplissement avec l'idée dont ils procèdent. Tout progrès tire son origine d'un rêve ou d'une utopie, qui, peu à peu, a pris consistance dans les esprits. L'idée devient alors l'*Impératrice* (arcane III du Tarot) (1) et se fait génératrice de la volonté (IV. L'*Empereur* du Tarot) (2). Rencontrant l'approbation générale, le consensus moral (V. Le *Pape*), l'aspiration se répand et gagne en tension (VI.

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 204.
(2) Voir *le Compagnon*, éd. 1962, page 115.

L'*Amoureux*) (3). Désormais l'exécution s'impose et VII (Le *Chariot*) se met en mouvement d'accord avec VIII (La *Justice*) (4), pour aboutir à IX (L'*Ermite*), le Sage, le Philosophe expérimenté, le Maître.

Rien de sérieux, de durable, ne s'improvise. Il faut labourer, semer, laisser germer et croître la récolte, avant de pouvoir, très tardivement, rentrer une moisson mûrie à point. Poursuivre une réalisation immédiate est une erreur. Se précipiter sur l'appât du moment équivaut, le plus souvent, à lâcher la proie pour l'ombre. Avis aux politiciens prétendus réalistes ! Le Maçon doit être résigné à ne pas profiter lui-même de son travail initiatique. S'il laisse sur sa planche un tracé judicieux, l'exécution s'en produira en temps voulu. Le Maître de la Loge s'informe de l'heure pour ouvrir et fermer les travaux : c'est là une leçon dont il importe de saisir la portée.

La Tradition

Comment les Maîtres travaillent-ils sur la planche à tracer ? Cette question, que le catéchisme se garde bien de résoudre, est d'une extrême importance. La planche, sur laquelle se dessine ce qui deviendra exécutoire, est fort mystérieuse, comme toutes les autres particularités de la Maîtrise, grade

(3) Voir *le Compagnon,* éd. 1962, page 41.
(4) Voir *l'Apprenti,* éd. 1962, page 168.
Pour les autres arcanes, se reporter au *Tarot des Imagiers du Moyen-Age* (Collection du Symbolisme).

suprême de l'Initiation. Le bois, sur lequel les Maîtres tracent leurs plans à la Règle et au Compas, n'est pas le marbre ou l'airain où se grave l'histoire, ni même la brique aux inscriptions cunéiformes qui nous a conservé la science des Babyloniens. Chacun de nous possède son humble planche qui n'a rien d'impérissable. Nous y traçons notre testament constructif, l'ensemble de volontés qui seront exécutoires après nous, pour nos successeurs dans l'accomplissement du Grand-Œuvre.

Le tracé s'effectue sous forme d'actes : c'est notre pensée vécue, notre volonté traduite en action, qui se dessine sur la planche dont s'inspireront les ouvriers de demain. Nous sommes influencés par nos prédécesseurs et nous influençons nos héritiers. Ils bénéficieront de notre pensée, qui se développera dans leur mentalité comme une graine que nous aurons semée. Ils puiseront dans notre volonté l'énergie nécessaire pour réaliser notre rêve.

Chacun de nous recueille un patrimoine intellectuel et moral qu'il a mission de faire fructifier, afin de le transmettre enrichi à la génération suivante. Telle est la *tradition* vénérable, la *Sainte Kabbale* des Initiés. Le Maître est comptable de ce trésor accumulé par les siècles. S'il comprend ce qu'ont voulu les plus nobles esprits et s'il veut à son tour, du fond de tout son être, la réalisation du même idéal, il devient par ce fait le digne émule des Sages discrets, qui, dès l'origine des sociétés humaines, n'ont cessé de conspirer en faveur du Mieux.

Le progrès ne s'accomplit que parce qu'il est voulu. Sachons donc nous associer corps et âme à

la chaîne des volontés transmutatrices du Mal en Bien. Vivons pour l'Œuvre, en Maçons qui n'attendent leur salaire qu'en Chambre du Milieu.

Les Muses

Neuf sœurs, filles de l'Intelligence suprême (Zeus ou Jupiter) et de la Mémoire (Mnémosyne), personnifiaient aux yeux des Grecs les mystérieuses puissances inspiratrices des artistes et des poètes. Ces vierges, qui rendent l'homme sensible aux accords d'une harmonie délicate, sont dirigées par Apollon, le dieu des arts réalisateurs du Beau.

Or, nul n'est Maître s'il reste livré à lui-même et n'entre pas en communion avec ce qui, autour de lui, vibre harmoniquement. Tant que nous ne percevons pas certaine musique hyperphysique, nous ne pouvons être appelés aux grandes réalisations. Même habile et instruite à sa manière, la brute ne saurait collaborer utilement au Grand-Œuvre, car son activité se traduit en un travail par trop inharmonique.

Le Compagnon a dû s'instruire des arts libéraux (1) pour s'élever à la Maîtrise ; comme adepte du troisième degré, il s'assimile l'Art dans ce qui constitue son essence : il devient Artiste d'une manière générale, en puissance psychique, sinon matériellement en acte.

Pourvu que le Maître ou l'Artiste intérieur, sente, vibre, et soit en harmonie avec le Beau, peu im-

(1) Voir *le Compagnon*, éd. 1962, page 168.

porte ce qu'il extériorise par le geste, car il émet une radiation bénéfique, certaine de trouver son utilisation. Il trace sur sa planche des figures qui ont la valeur de pentacles.

Familier aux Hermétistes, ce terme désigne un tracé symbolique, plus ou moins complexe, en lequel se concentre toute une philosophie. L'ancienne magie en faisait un copieux usage : elle prétendait conjurer démons et maladies par la vertu de figures appropriées, gravées sur des amulettes. De nos jours, l'Eglise a fait du crucifix un pentacle qui met le diable en fuite, pour ne point parler d'innombrables médailles, toutes miraculeusement efficaces en leur domaine. En réalité, la vertu pentaculaire réside dans l'idée, les sentiments générateurs d'énergie ou l'état d'âme que l'image évoque. Par elle-même, celle-ci n'est pas agissante, puisqu'il est entendu chrétiennement qu'en ce domaine la foi est seule opérante.

Mais que dire d'un pentacle invisible, tracé par toute une vie d'efforts mis au service d'un idéal supérieur ? Il ne s'agit plus ici d'enfantillages de grimoire, mais du renforcement de la puissance secrète des Initiés. Celle-ci n'a jamais résidé dans leur nombre, ni dans l'organisation judicieuse de leurs groupements, mais uniquement dans la valeur de ce qu'ils ont su tracer sur leur planche énigmatique.

Les Muses sont les institutrices qui nous enseignent à déchiffrer les hiéroglyphes initiatiques et à lire ainsi dans le livre éternel de la Tradition sacrée. Elles inspirent l'artiste, le musicien, le

chantre, le poète, mais aussi et surtout le penseur, car la pensée correspond au plus subtil des Arts, auquel nul ne s'élève, s'il ne s'est mis à l'école d'Apollon et des neuf sœurs, sereines dispensatrices de rythmes justes et de mesures harmonieuses. C'est ainsi que la lyre d'Amphion rendait des accords si parfaits, que leur action rassembla les pierres des murs de Thèbes, qui s'ajustèrent d'elles-mêmes pour entourer la ville sainte d'un inébranlable rempart.

Il faut savoir comprendre la vérité qui s'adresse à nous en un langage de fable.

Le Carré de Saturne

Les nombres peuvent être disposés en carrés, de telle manière qu'en les additionnant horizontalement, verticalement ou en diagonale, on obtienne invariablement la même somme. On forme ainsi des *carrés magiques*, dont le plus simple se limite aux neuf premiers nombres et correspond à Saturne selon les occultistes. Il groupe en croix les nombres impairs et relègue aux angles les nombres pairs.

Si puérile qu'elle paraisse, toute combinaison de chiffres est instructive ; mais il est parfois difficile d'en dégager un enseignement initiatique. En ce qui concerne le classique Carré de Saturne, notre attention doit se porter tout d'abord sur la colonne centrale, qui nous donne le commencement, le

8	1	6
3	5	7
4	9	2

milieu et la fin de la série des nombres à un seul chiffre. Cela nous autorise à rapporter [1], [5] et [9] à l'Apprenti, au Compagnon et au Maître, qui seraient placés entre les colonnes J.·. [8, 3, 4] et B.·. [6, 7, 2]. L'Apprenti aurait ainsi à distinguer [8] de [6]; puis à concilier l'antagonisme des deux chiffres. Or, 8 et 6 signifient Raison et Sentiment, Rigueur, Justice, Sévérité, en opposition avec Douceur, Bonté, Indulgence.

Au Compagnon se recommande une distinction analogue entre [3] et [7], entre la conception théorique et abstraite, s'inspirant de l'idéalité pure : [3] et l'exécution pratique, concrète, tenant compte de toutes les contingences : [7].

Le Maître enfin, tracera ses plans en conciliant le positivisme mathématique, froidement observateur et calculateur : [4] avec des dons subtils d'intuition et de prévision divinatoire de l'avenir : [2].

Le mystère, l'inconnu encore inexploré : [2] s'oppose d'ailleurs diagonalement à : [8], chiffre impliquant logique, ordre, loi, domaine intelligible tombant sous le rayonnement du Soleil. — Même opposition entre [4] et [6] : le vouloir positif qui ordonne [4] et l'aspiration sentimentale se traduisant par la passivité du désir [6].

Si l'initiation part du raisonnement de l'Apprenti, exercé dans les limites étroites du cercle que décrit le Compas : [8], c'est pour aboutir à la voyance du Maître : [2], qui sonde les profondeurs de l'infini et fait jaillir la lumière du sein des ténèbres.

Les Séphiroth

Tradition se dit *Qabbalah* en hébreu : aussi la Kabbale est-elle une philosophie qui se transmettait initiatiquement de génération en génération. Elle se base sur des spéculations numérales, que résume la théorie des *Séphiroth* (Nombres), dont l'ambition est de relier le Relatif à l'Absolu, le Particulier à l'Universel, le Fini à l'Infini, ou la Terre au Ciel. Cette jonction s'opère par l'entremise de la décade, dont chaque terme a reçu des dénominations caractéristiques.

1. KETHER, *Couronne ou Diadème.* — Unité, Centre, Principe dont tout émane et qui renferme tout en puissance, en germe ou en semence. Le Père, source, point de départ de toute activité. Agent pensant et conscient qui dit : Ehyeh : *Je suis !*
2. C'HOCMAH, *Sagesse.* — Pensée créatrice, émanation immédiate du Père : son premier né, Fils, Parole, Verbe, Logos ou Suprême Raison.
3. BINAH, *Intelligence, Compréhension.* — Conception et génération de l'Idée, Isis, Vierge-Mère, qui enfante les images originelles de toutes choses.
4. C'HESED, *Grâce, Miséricorde, Merci ;* ou GEDULAH, *Grandeur, Magnificence.* — Bonté créatrice appelant les êtres à l'existence. Pouvoir qui donne et répand la vie.
5. GEBURAH, *Rigueur, Sévérité ;* PEC'HAD, *Puni-*

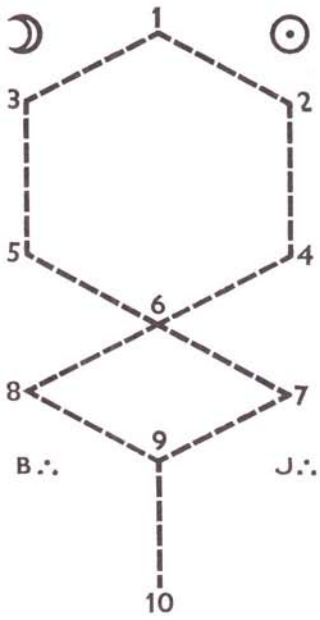
tion, Crainte ; ou DIN, *Jugement.* — Gouvernement, administration de la vie donnée. Devoir, domination de soi-même. Morale qui retient. Discrétion, réserve obligeant à se limiter.

6. TIPHERETH, *Beauté.* — Idéal selon lequel les choses tendent à se construire. Sentiment, Désir, Aspirations, Volitions à l'état statique.
7. NETSAH, *Victoire, Triomphe, Fermeté.* — Le Discernement qui débrouille le chaos, coordonne les forces constructives du monde, dirige leur application et assure le Progrès. Le Grand Architecte de l'Univers.
8. HOD, *Splendeur, Gloire.* — La Coordination, la Loi, la Justice immanente, la Logique des choses. Enchaînement nécessaire de causes et d'effets.
9. JESOD, *Base, Fondement.* — Plan immatériel selon lequel tout se construit. Potentialités latentes. Planche à tracer. Fantôme pré-existant à ce qui doit devenir.
10. MALCUT, *Royaume.* — La Création. La Roue du perpétuel Devenir. L'Apparence, la Phénoménalité. La Matière, source d'illusion et d'imposture.

La dixième Séphire ramène à l'unité les neuf précédentes. Elle figure le sol, sur lequel se dresse le porteur de la *Couronne,* c'est-à-dire l'Homme universel, le Grand Adam spirituel, dont le corps se distribue comme suit entre les autres Séphires : *Sagesse,* cerveau, *Intelligence,* gorge, organes de la

parole, *Grâce*, bras droit, *Rigueur*, bras gauche, *Beauté*, poitrine, cœur, *Victoire*, jambe droite, *Splendeur*, jambe gauche, *Base*, organes de la génération.

La décade séphirotique était aussi comparée à un arbre, rappelant l'*arbre de vie* des anciennes cosmogonies. Le schéma ci-dessous correspond à cette conception.



Les trois premières Séphires constituent une triade intellectuelle qui se reflète dans une seconde triade morale ou psychique, laquelle est soutenue par une dernière triade dynamique ou physique. La

colonne centrale, 1, 6, 9, 10 est neutre ou androgyne, conciliatrice des oppositions de droite et de gauche, 2, 4, 7, figurant la colonne J.·. masculine-active, et 3, 5, 8, la colonne B.·. féminine-passive.

Le symbolisme maçonnique concorde avec la Kabbale en ce qu'il a d'essentiel. Il est intéressant à ce point de vue d'établir un rapprochement entre l'arbre des Séphiroth et la hiérarchie des officiers d'une Loge.

1. La *Couronne* occupe la place du V.·. M.·. dirigeant les Travaux, que les branches de l'Equerre relient à 2, *Sagesse, Raison,* Orat.·., et à 3, *Intelligence, Compréhension qui enregistre,* Secrét.·.

4, *Grâce,* et 5, *Rigueur,* correspondent à l'Hosp.·. et au Trés.·. ; mais ces officiers devraient intervertir leurs places pour rester dans la logique du système séphirotique.

6, *Beauté,* convient au M.·. des Cér.·., ordonnateur de tout ce qui tient aux formes.

7, *Victoire, Fermeté,* et 8, *Splendeur, Ordre,* s'associent au 1er et au 2^{e} Surv.·., alors que 9, *Base* ou *Fondement* se rapportent au F.·. Exp.·., gardien des traditions.

Enfin 10, *Royaume ou monde prof.·.,* est le domaine du F.·. Couv.·., qui veille extérieurement à la sécurité des travaux.

Sagesse, Force, Beauté, les trois piliers qui soutiennent symboliquement le Temple, résument, en outre, la théorie des Séphiroth, en la dégageant des subtilités métaphysiques, auxquelles les anciens Maçons constructeurs tenaient à échapper. Leur

formule simplifiée se contente d'attribuer à la *Sagesse* (2e Séphire), la conception du travail maçonnique, dont l'exécution est confiée à la *Force* (7e Séphire), alors que la *Beauté* (6e Séphire) a mission d'orner, d'agrémenter et de mettre ainsi toute chose définitivement au point.

La Puissance Magique

Le nombre *Onze* a été considéré comme tout particulièrement mystérieux, sans doute parce qu'il réunit en lui 5 et 6, chiffres du Microscome et du Macrocosme (1), dont le schéma suivant précise la portée :

L'étoile centrale est celle du génie humain, de l'intelligence appliquée, servie par des organes de perception et d'action. Placé au cœur du monde en grand (Macrocosme), cet astre devient ce qu'on pourrait appeler la *Grande Etoile Flamboyante*. Il s'agit, en d'autres termes, de l'Homme en possession du maximum de ses moyens de réalisation, disposant de la *Force* exécutive qui se rattache à la 7e Séphire, et que l'Arcane XI du Tarot représente sous les traits d'une femme victorieuse d'un lion (2).

(1) Voir *le Compagnon*, éd. 1962, page 151.
(2) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 205.

Mais l'esprit individuel humain ne triomphe (7e Séphire) qu'en tant que centre agissant de l'âme universelle, donc en renonçant à tout égoïsme pour se mettre sans réserve au service du Grand Tout. L'Initié véritable tend à concentrer sur lui les énergies diffuses d'une vaste ambiance ; il dispose ainsi d'une manière très réelle, d'une puissance illimitée, provenant des dieux (3), au sens initiatique du mot. Le Maçon, qui s'est voué de toute son intelligence et de tout son cœur à l'exécution du plan de l'Architecte Suprême, peut accomplir un travail de beaucoup supérieur à ses moyens personnels : il n'est pas seul, car avec lui se solidarisent toutes les énergies que stimule la même bonne volonté. La *Chaîne d'Union* est effective pour tout adepte sincère, qui, ayant réalisé l'équilibre : 8, reçoit dans la mesure où il donne, en bénéficiant du courant qu'il a su établir en le transmettant.

Pour compléter l'étude du nombre *Onze* il est bon, après l'avoir envisagé comme la somme de 5 et 6, de le décomposer en 4 et 7 ; 3 et 8 ; 2 et 9 ; 1 et 10, en attribuant à ces chiffres la valeur initiatique qu'ils tirent du triple ternaire et de l'Arbre des Séphiroth.

4 et 7 font résulter la puissance de 11 d'un vouloir énergique, inébranlablement fixe et positif : 4, associé au discernement qui, mettant chacun à sa place, sait diriger avec tact et commander en établissant l'harmonie : 7.

3 et 8 visent la judicieuse application du pouvoir

(3) Tout ce qui agit invisiblement a jadis été divinisé.

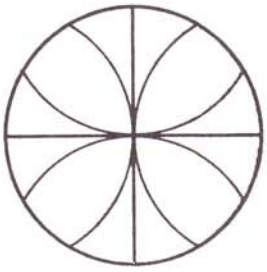
agissant de 11, grâce à laquelle il se développe et se maintient. C'est l'Intelligence : 3, assurant la bonne administration : 8.

2 et 9 font remonter la force initiatique : 11 au rayonnement de la Sagesse : 2, accumulé sur la Planche à tracer : 9. L'Initié conspire en concentrant les irradiations diffuses : il influence occultement ce qui doit devenir : c'est là le secret de son irrésistible pouvoir.

1 et 10 nous montrent enfin en 11 la synthèse de la décade. Ramené à l'unité, le Tout se prête à l'accomplissement des merveilles de la « chose unique » dont traite la Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste. Pénétrons jusqu'au centre et tout nous obéira.

Le Duodénaire

Douze correspond à la division la plus ancienne et la plus naturelle du cercle, donnée par les deux diamètres qui se coupent à angle droit et par quatre arcs, de même rayon que la circonférence, tracés en prenant comme centre les extrémités de la croix.



Cette division a été appliquée au ciel où elle détermine douze espaces égaux que le soleil parcourt avec régularité dans sa course annuelle apparente autour de la terre. Les constellations qui coïncidaient

jadis avec ces espaces leur ont donné leur nom, tirés d'animaux, ou d'êtres animés. Ainsi se forme le duodénaire zodiacal, dont le symbolisme est d'une extrême importance, car l'année devient le prototype de tous les cycles, allégorisant aussi bien les phases de la vie humaine, que celles de l'Initiation.

Dans les mystères de Cérès, l'Initié partageait, en effet, les destinées de la graine confiée au sol. Comme elle, il devait subir l'influence solaire pour se développer et fructifier, puis repasser par cet enchaînement de métamorphoses dont résulte la

révolution circulaire de la vie. Chaque signe du Zodiaque prend à ce point de vue, une signification particulière, que nous nous efforcerons de fixer, après avoir fourni quelques indications générales sur le symbolisme des douze signes.

La figure de la page 207 résume les traditions relatives au zodiaque, dont les signes se relient au septénaire des planètes, en ce sens que le Soleil ☉ a son domicile dans le *Lion* ♌ et que la Lune ☾ est chez elle dans le *Cancer* ♋. Les autres domaines ou sphères d'influence se répartissent comme suit :

Mercure	☿	*Gémeaux*	♊	et *Vierge*	♍
Vénus	♀	*Taureau*	♉	et *Balance*	♎
Mars	♂	*Bélier*	♈	et *Scorpion*	♏
Jupiter	♃	*Poissons*	♓	et *Sagittaire*	♐
Saturne	♄	*Verseau*	♒	et *Capricorne*	♑

Chaque signe participe, d'autre part, de la nature de l'un des quatre Eléments, d'où la classification suivante :

△	FEU	♈	♌	♐
▽	TERRE	♉	♍	♑
△	AIR	♊	♎	♒
▽	EAU	♋	♏	♓

Chaque signe est ainsi caractérisé par une Planète et par un Elément. Voyons ce qui se dégage de ces données par rapport à l'initiation.

Douze pentacles unissant l'Elément et la Planète au signe correspondant nous aideront à élucider la question.

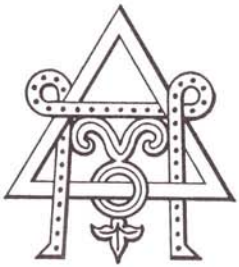
Bélier. *Feu, Mars.* — Il s'agit du Soufre des Alchimistes 🜍, feu constructif intérieur, stimulant toute croissance et tout développement. Engourdi durant l'hiver, il se réveille au printemps, fait germer la graine et provoque l'éclosion des bourgeons. Il représente l'initiative individuelle, qui se déclanche sous l'impulsion d'une influence extérieure

générale, comme l'énergie emprisonnée dans le germe entre en œuvre au signal du Soleil. — *L'ardeur initiatique conduisant à rechercher l'Initiation.*

Taureau. *Terre, Vénus.* — Le Sel ⊖, matière réceptive en laquelle la fécondation s'est effectuée.

L'élaboration intérieure. — *Judicieusement préparé, le récipiendaire a été admis aux épreuves.*

GÉMEAUX. *Air, Mercure.* — Les enfants de la Terre fécondée par le Feu. Le double *Mercure* des Alchimistes symbolisé par deux Serpents ou par un serpent à deux têtes. La vitalité constructive et or-



ganisante. La sublimation de la matière dans la fleur qui s'épanouit. — *Le néophyte reçoit la lumière.*

CANCER. *Eau, Lune.* — La sève gonfle les formes qui atteignent leur plénitude. La végétation est luxuriante. C'est la saison des feuilles, des herbes et des légumes, mais les grains et les fruits restent verts. Les jours sont longs : la lumière abonde. —

L'Initié s'instruit en s'assimilant l'enseignement initiatique.

LION. *Feu, Soleil.* — L'ardeur sulfureuse et intérieure du Bélier s'étant acquittée de sa tâche constructive, le Feu extérieur intervient pour dessécher et tuer ce qui n'est que construction aqueuse, pour

cuire et mûrir l'enveloppe des germes ignés. La Raison implacable exerce sa critique rigoureuse sur toutes les notions reçues. — *L'Initié contrôle par lui-même avec sévérité les idées qui ont pu le séduire.*

VIERGE. *Terre, Mercure.* — La substance fécondée,

épouse virginale du Feu fécondateur, accouche et retrouve sa virginité. La moisson est mûre, la chaleur moins torride. — *Ayant fait son choix parmi*

les matériaux de construction, l'Initié les assemble pour les dégrossir et les tailler en vue de leur destination.

Balance. *Air, Vénus.* — Equilibre des forces constructives et destructives. Maturité : le fruit dans

toute sa saveur. — *Le Compagnon en état de déployer son maximum d'activité utilement appliquée.*

Scorpion. *Eau, Mars.* — La masse aqueuse fermente. Les éléments de la construction vitale se dissocient, attirés vers de nouvelles combinaisons.

Désorganisation révolutionnaire. Le Soleil précipite sa chute vers l'hémisphère austral. — *Complot des mauvais Compagnons. Hiram est frappé à mort.*

SAGITTAIRE. *Feu, Jupiter.* — L'esprit animateur s'est dégagé du cadavre et plane dans les hauteurs. La nature prend un aspect désolé. — *Les ouvriers abandonnés sans direction se lamentent. Ils se dispersent pour chercher le corps du Maître assassiné.*

CAPRICORNE. *Terre, Saturne.* — Rien ne vit plus : la substance terrestre est inerte, passive, mais fécondable à nouveau. — *Le tombeau d'Hiram est*

découvert, grâce à la branche d'Acacia, seul vestige de la vie disparue.

VERSEAU. *Air, Saturne.* — Les éléments constructifs se reconstituent dans la terre reposée qui se prépare à de nouveaux efforts générateurs. Elle se sature de dynamisme vitalisant. — *Le cadavre de l'Architecte est mis à jour et la chaîne se forme pour le ressusciter.*

POISSONS. *Eau, Jupiter.* — La glace se rompt ;

les neiges fondent, abreuvant le sol de liquides propres à être vitalisés. Les jours allongent rapidement, le règne de la lumière s'affirme. — *Hiram est relevé ; il reprend conscience : la Parole perdue est retrouvée.*

Le Cercueil d'Osiris

Une loi unique régissant l'Univers, tout s'y construit d'après les mêmes principes d'architecture. On doit donc retrouver en petit ce qui existe en grand. Partant de cette donnée, les anciens ont établi un rapport d'analogie entre les signes du zodiaque du Macrocosme et les parties du corps du Microcosme. Il en résulte les correspondances suivantes :

♈ *Bélier,* Tête, crâne, cerveau.

♉ *Taureau,* Cou, maxillaires, vertèbres cervicales, bouche, gorge, organes de la parole.

♊ *Gémeaux,* bras, omoplates, clavicules et muscles moteurs. Organes d'action extérieure, de travail et de réalisation.

Ce premier ternaire se ra-

mène donc à la formule : Pensée-Parole-Action.

Il se rapporte à l'esprit ou à l'Intelligence et à ses manifestations.

♋ *Cancer,* poitrine, cage thoracique, poumons, organes de la respiration, qui entretiennent la vie en la renouvelant continuellement.

♌ *Lion,* cœur, épigastre, plexus solaire, vertèbres dorsales. La circulation du sang, qui répand l'ardeur vitale dans tout le corps.

♍ *Vierge,* abdomen, vertèbres lombaires, intestins, nutrition, source de régénération continuelle des tissus.

Ce second ternaire, qui n'a plus rien d'intellectuel, est entièrement d'ordre vital. Il s'applique à la production et à la répartition de la vie, de même qu'à la réparation de l'usure résultant du fonctionnement vital.

♎ *Balance,* hanches, os du bassin, reins, organes de sécrétion et d'élimination. Maintien de l'équilibre vital, grâce au rejet des éléments usés.

♏ *Scorpion,* anus, pubis, organes sexuels, reproduction, perturbations résultant du rut.

♐ *Sagittaire,* cuisse, fémur (assiette, base du tronc). La fibre musculaire, son élasticité et ses réserves dynamiques. Magnétisme animal.

Ce troisième ternaire correspond plus particulièrement à l'instinct qui assure la police de l'organisme, perpétue l'espèce et provoque entre individus les attractions et répulsions irraisonnées, effet des polarisations sexuelles.

♑ *Capricorne,* les genoux et, par extension, les articulations en général. Ligaments. Ce qui relie les os entre eux et leur permet d'obéir aux muscles. Le ciment du symbolisme constructif.

♒ *Verseau,* les jambes, leurs deux os et, par extension, le tissu osseux. Les organes de locomotion permettant aux hommes de se rapprocher et de collaborer.

♓ *Poissons,* les pieds qui permettent de se tenir debout. La station verticale, marque de supériorité sur les animaux.

Ce dernier ternaire semble faire allusion à la vie sociale. Respect de la hiérarchie (genou qui plie), Conservatisme, Religion. Liberté, Progrès (jambes qui marchent). Dignité de l'individu, respect de soi-même, culte de l'Hominalité.

L'Adam Kadmon

Douze clôt le cycle des nombres sur lesquels s'exerçaient de préférence les spéculations philosophales. Aux douze travaux d'Hercule et aux douze signes du Zodiaque, on faisait correspondre autant de phases de l'accomplissement du Grand-Œuvre. Mais comme douze ferme le cercle, treize s'en trouve exclu, d'où le caractère néfaste attribué à ce chiffre, auquel le Tarot associe l'image de la Mort fauchant tout ce qui ne possède qu'une existence éphémère.

En réalité, si l'on tient à pousser l'étude des

nombres au delà du duodénaire, il faut se baser sur le triple ternaire de la planche à tracer et envisager à sa suite un nouveau groupement par 9.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

10	11	12
13	14	15
16	17	18

Ces triples ternaires ou ennéades peuvent se superposer, si bien que 10, 11, 12, prennent la valeur symbolique de 1, 2, 3, et ainsi de suite des autres chiffres. Mais correspondance et analogie ne sont pas identité : il s'agit donc de procéder à une transposition des significations, en considérant les neuf premiers nombres comme se rapportant, dans leur ensemble, à l'Homme-type métaphysique ou abstrait, à l'*Adam Kadmon* des Kabbalistes, Adam supérieur ou céleste, qu'ils opposent à l'Adam inférieur ou terrestre, Homme collectif, concret, auquel se rapporte l'ensemble du second triple ternaire.

L'unité de l'Adam céleste résulte d'une triple triunité, qui se déduit de la proposition : *Je pense.* Ces deux mots impliquent, en effet, un sujet pensant : 1, cause qui n'est tel que parce qu'il pense : or, on ne saurait penser : 2, acte, qu'en pensant quelque chose : 3, effet. Mais si nous distinguons logiquement la cause de l'acte et de l'effet, il y a là dans la réalité une trinité unitaire, qui se trouve nécessairement à la base de tout. Du domaine de la pure idéation, elle se transporte en celui de la

volition, car, si je pense, j'en ai conscience et je suis consentant : je veux penser : 4, cause voulante. Mais, ici encore, je ne veux qu'en faisant acte volontaire : 5 et en voulant quelque chose : 6. Ce n'est pas tout : la volonté ne s'exerce pas dans le vide : son commandement s'applique à des forces dont elle est génératrice : 7, qu'elle fait agir : 8 et qu'elle accumule : 9.

Tout cet ensemble se synthétise en 10, monade spirituelle dont procède l'Adam terrestre. L'action propre de cette monade sera 11 et le résultat immédiat de cette action, 12.

Quant au nombre 13, nous en pénétrons la signification en nous reportant à la 4e Séphire. Or, celle-ci, correspond à la Bonté qui répand la Vie, alors qu'à 13 se rattache une idée de mort, donc de destruction de la vie. L'opposition semble irréductible et cependant la vitalité collective du Grand Adam terrestre (Règne hominal) s'alimente du contenu libéré par la dissolution du contenant. La Mort ne détruit pas l'énergie vitale, qu'elle se borne à faire rentrer dans la circulation générale : 14. L'Arcane XIV du Tarot représente, en effet, la *Tempérance* sous les traits d'un ange qui transvase incessamment le fluide vital universel d'une amphore dans l'autre. Ce fluide détermine d'ailleurs les polarisations sexuelles qui gouvernent la vie animale et correspondent au dieu *Pan :* 15, baptisé *Diable* au Moyen-Age (Arcane XV du Tarot).

Le discernement harmonisateur : 7 fait place dans l'Adam terrestre à l'aveuglement de l'égoïsme:

16 qui déchaîne la lutte pour la vie. La Justice : 8 ne règne ainsi que dans le ciel, sans que cependant la terre soit vouée à une complète anarchie, car l'intérêt collectif influence les individus et leur inspire une esthétique : 17 représentée par les Etoiles de l'Arcane XVII du Tarot. L'expérience théorique : 9 n'obtiendrait cependant jamais la sanction du fait, si la douleur ne venait l'imposer. A demi-éclairée, l'Humanité progresse, mais c'est sous l'aiguillon d'une dure nécessité. Le travail s'accomplit, mais non de plein gré : il s'impose, il est forcé. Cet état de déchéance correspond à 18 et au sentier de la vie, sur lequel tombe l'incertaine clarté de la *Lune* dans l'arcane XVIII du Tarot.

Mais notre esclavage doit prendre fin, car un Rédempteur : 19 nous est promis. L'Arcane XIX l'identifie avec le *Soleil* qui éclaire définitivement les hommes en les convertissant à la saine raison. Ce sera l'avènement de la Vraie Lumière, dont le rayonnement sera régénérateur, comme le montre l'Arcane XX (Le Jugement), si bien qu'il en résultera l'harmonie universelle du *Monde* régénéré (Arc. XXI). Le Temple idéal, que construisent les Maçons est ainsi représenté par le nombre 21, synthèse d'un triple septénaire ou d'un septuple ternaire.

Ces indications trouvent leur commentaire graphique dans le Tarot, dont l'étude fournit la matière d'un ouvrage intitulé : *Le Tarot des Imagiers du Moyen Age.*

VIIe Partie

LES PRÉROGATIVES DE LA MAITRISE

« ... La Maîtrise est un sommet. Elle n'est pas à la portée du premier venu. »

O. W.

LES PRÉROGATIVES DE LA MAITRISE

Le Chapeau

E Maître qui, au XVIII[e] siècle, dirigeait les travaux de sa Loge, restait couvert en signe d'autorité. Les FF.·. élevés au 3[e] degré se couvraient de même en Chambre du Milieu, s'affirmant ainsi les égaux de leur Président. Les loges anglo-saxonnes ignorent actuellement cette coutume, qui s'est maintenue en Allemagne en se généralisant, si bien que tous les FF.·., même les Apprentis, arborent en Loge le chapeau de cérémonie. Mais ce n'est plus une manifestation d'égalité, le rituel prescrivant de se découvrir dès qu'il est fait mention du Grand Architecte de l'Univers.

Symboliquement, tout l'intérêt du chapeau se limite au fait qu'il remplace la *Couronne* (Kether, 1[re] Séphire des Kabbalistes). Emblème de la souveraineté, il a la mission de faire comprendre à celui qui le porte, qu'il n'est pas un chef ayant pouvoir de commander arbitrairement selon ses appréciations personnelles. Un souverain doit régner et non

exercer un commandement. Or, on ne règne qu'en traduisant la volonté générale. Le Maître ne dirigera donc pas sa Loge à son idée, mais il s'inspirera des aspirations les plus élevées de la collectivité. C'est l'idéalité collective qui forme le diadème lumineux, couronnement de l'arbre des Séphiroth, que devait rappeler jadis le tricorne du Maître de la Loge.

De nos jours, dans nos Loges latines, les Maîtres ne se couvrent plus que pour travailler au troisième degré. Tous affirment ainsi qu'ils sont capables de tenir le premier Maillet et de se comporter, le cas échéant, en dignes souverains initiatiques.

Sachant faire abstraction de soi, le Maître devient, en effet, apte à régner, non en despote ou en potentat vulgaire, mais en adepte de l'Art Royal, digne d'occuper le trône de Salomon, le plus sage des rois. L'individu qui se domine lui-même et ne subit aucun entraînement s'élève à la royauté des Initiés. Comme rien ne lui commande, il est libre et ne se détermine que sous l'influence de la raison la plus éclairée.

Tout Maître doit s'efforcer de réaliser cet idéal, qui lui confère des prérogatives importantes, dont le port du chapeau n'est qu'un symbole subtil dans son apparence assez grossière.

La Souveraineté des Maîtres

En Maçonnerie, nulle autorité n'est supérieure à celle du Maître. Au-dessus du Maître il n'y a rien.

Celui qui dirige les Travaux de la Loge n'est rien de plus que les autres Maîtres et leur doit compte de l'accomplissement de sa fonction. Un Grand-Maître n'est lui-même qu'un délégué des Maîtres et c'est en leur nom et sous leur contrôle qu'il gouverne une fédération de Loges.

Un gouvernement maçonnique ne possède d'ailleurs aucun pouvoir par lui-même. Il est l'exécuteur pur et simple de la volonté de ses commettants et son rôle se borne à la gestion des intérêts collectifs. Mais les Loges n'ont aucune impulsion à recevoir d'une administration commune. Si elles éprouvaient le besoin d'être dirigées, c'est qu'elles ne seraient encore que des embryons de Loges, des ateliers ne sachant pas travailler par eux-mêmes, d'où nécessité de les diriger et de les tenir en tutelle.

Il n'en sera jamais ainsi d'une Loge véritable que gouvernent les Maîtres animés de l'esprit d'Hiram, car le travail n'y chômera jamais et il portera tous les fruits qu'on est en droit d'espérer, en dehors de toute stimulation extérieure.

La Loge autonome est le seul organisme fondamental de la vie maçonnique. Ce sont les Loges travaillant maçonniquement qui constituent entre elles la Maçonnerie Universelle, dont les Grandes Loges et les autres juridictions ou puissances maçonniques ne sont parvenues, depuis 1717, qu'à compromettre l'existence, en multipliant les dissensions et les schismes. Or, la vraie Maçonnerie ne comporte pas de division, car il est de son essence d'être unie. Mais l'unité maçonnique n'est réalisable

qu'entre Loges libres, non assujetties aux législations arbitraires des groupements locaux. S'il convient aux Loges de former entre elles des confédérations, il leur est loisible de se soumettre à une commune obédience ; mais un groupe de Loges ne peut légiférer que pour son propre compte et n'a pas le droit de juger d'autres groupes analogues. Qui condamne autrui se condamne soi-même, en s'excluant de l'universalité : c'est là une loi nécessaire, bien que trop souvent méconnue, de la pure et authentique Franc-Maçonnerie.

Il importe donc que les Maîtres préposés à la direction et au gouvernement des Loges aient conscience de leur souveraineté, dont ils doivent se montrer jaloux. Ils n'ont à obéir qu'aux décisions prises dans l'intérêt commun et doivent formellement refuser de subir des fantaisies législatives contraires à l'esprit maçonnique.

Sous ce rapport, le véritable Maître sait juger, ou sa réception au troisième degré n'a été qu'une grotesque simagrée. Celui en qui Hiram a trouvé un corps devient réellement Maître en Maçonnerie et ne s'incline devant aucun commandement ; l'esprit recteur de l'institution est en lui, et l'inspire dans tous ses actes de souveraineté.

Mais il est difficile d'être Maître ; aussi les Loges qui se sentent dirigées à tâtons cherchent-elles au dehors la direction absente à l'intérieur. Elles se subordonnent alors à une « Obédience », ce qui est la négation même de la Franc-Maçonnerie, suprême école de liberté.

L'idéal vers lequel nous devons tendre étant ainsi formulé sans réticence, il importe de rappeler, qu'en pratique, l'acceptation d'une discipline rend seule possible la collaboration. Il est donc plus sage de se soumettre à une règle critiquable, que de prétendre n'agir qu'à sa tête. Le véritable Maître saura discerner et n'agira qu'en s'inspirant du bien réel de l'Ordre. Il n'oubliera d'ailleurs jamais le respect que tout initié doit à la loi, si imparfaite soit-elle (1).

L'Émancipation

L'indépendance des Loges et la souveraineté des Maîtres s'affirment dès la fondation de l'atelier. Celui-ci se constitue de par la volonté des Maîtres qui se sont unis en vue de la création d'un nouveau foyer de vie maçonnique. Ces Maîtres exercent en cela un droit imprescriptible de la Maîtrise et ce sont eux qui légitiment la Loge qu'ils fondent, sans qu'ils aient d'autorisation à solliciter de personne. Ils ne sont nullement tenus de rattacher leur Loge à un groupement préexistant, et, s'il leur convient de proclamer l'atelier indépendant de toute puissance maçonnique, ils agiront dans la plénitude de leurs droits, que nul ne contestait avant 1717.

A cette date, il a plu à quatre Loges périclitantes de Londres de se réunir en Grande Loge, innovation qui fut grosse de conséquence, puisque la Maçon-

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 166.

nerie moderne en est née. Ce qui fait la grandeur de cette Maçonnerie, ce sont les principes qui furent formulés en son nom en 1723 (2) ; sa faiblesse, par contre, réside dans l'institution des gouvernements maçonniques. Ceux-ci se sont révélés usurpateurs dès le début. Ils se sont arrogés le droit de légiférer en matière maçonnique et ont exigé des Loges une subordination humiliante. Dans une Obédience, les Loges sont traitées en petites filles, qui ne doivent rien entreprendre sans avoir obtenu au préalable la permission d'une autorité centrale contrôlant tous leurs actes. Du reste, ces Loges sont dites Loges-filles de la Loge-mère à qui elles doivent l'existence. Le pire, c'est que les Grandes-Loges s'érigent en juges de la « régularité » d'autrui et qu'elles « reconnaissent » ou excommunient selon leur bon plaisir, en évoquant des prétextes qui renient tout esprit maçonnique.

Il est temps que ce scandale prenne fin ; mais à cet effet, les Maîtres doivent ressusciter Hiram et restituer aux Loges les droits qu'elles n'ont laissé usurper que parce qu'elles manquaient de Maîtres.

Or, s'il y a, au sein des Loges, pénurie d'Initiés réels, c'est que la Maîtrise n'est pas à la portée du premier venu. Pour assurer leur prospérité matérielle, trop d'ateliers font du recrutement intensif, oubliant, qu'au dire des Anciens, tout bois n'est pas bon pour faire un Mercure et qu'un profane, si bien intentionné soit-il, n'a pas toujours en lui l'étoffe d'un Maître. En fait, les Loges de tous les Rites et

(2) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 55.

de toutes les Obédiences sont encombrées d'éléments pour qui la Maîtrise n'est restée que purement conventionnelle.

Ces Loges, par suite, ne sont pas des foyers de véritable vie maçonnique ; ce sont des groupements où prédominent des préoccupations à peine teintées de Maçonnisme. On se contente d'y accomplir des rites, tout en fraternisant d'une manière fort louable, sans jamais oublier les misères humaines, que l'on s'efforce de soulager. C'est un bon commencement ; mais il ne faut pas s'en contenter. Si nous n'avions à notre actif que nos œuvres de bienfaisance, nous serions inférieurs à quantité d'associations profanes spécialement organisées pour venir en aide aux malheureux.

En réalité, notre façon de *bien faire* n'est destinée à se traduire que dans une très faible proportion par des secours matériels. Notre travail doit bénéficier, moins aux individus qu'à l'Humanité dans son ensemble ; il ne saurait être fécond, que s'il est bien dirigé, d'où la nécessité de former des Maîtres, si la Maçonnerie doit devenir une réalité.

Mais la Franc-Maçonnerie ne sortira de sa phase par trop exclusivement cérémonielle et trop peu agissante, qu'en s'affranchissant de l'excès de matérialité qui l'alourdit. Depuis deux cents ans, elle s'est donnée une forme qui n'est pas nécessairement définitive. L'office du F.·. Trésorier a pris beaucoup trop d'importance par suite de l'ambition des Loges d'avoir un local aménagé à leur usage exclusif. Or, pour qui doit agir spirituelle-

ment, finances et propriétés sont des poids lourds, dont la tradition nous enseigne à nous affranchir.

Les Maçons convaincus, qui veulent travailler, n'ont que faire d'un temple pompeusement décoré, puisqu'ils possèdent l'art de transformer en sanctuaire le premier local venu. Ils peuvent donc se constituer en Loge de la plus absolue régularité où et quand bon leur semble. Ils n'ont pas de diplômes à conférer, ni de mots de semestre à communiquer. En initiation vraie, les parchemins ne sont que de la peau d'âne et un mot soufflé à l'oreille ne suffit pas pour se faire reconnaître.

La Maçonnerie ne sera majeure, libre et pleinement agissante que du jour où les Maîtres s'affirmeront.

Puisse le présent manuel contribuer à éclairer les disciples d'Hiram et les aider à trouver la Parole de la Vie, qui remet debout pour l'action la victime des mauvais ouvriers.

Relevons-nous et soyons Maîtres !

LES HAUTS GRADES

La Maîtrise est un sommet, terme fatal de toute ascension : Celui qui se sent Maître n'a plus rien à ambitionner. Mais tous ceux qui ont joué le rôle d'Hiram ne se sont pas pénétrés de l'esprit du rite. Ils ont subi passivement un cérémonial auquel ne se rattache aucune grâce sanctifiante, si bien que, n'ayant su y mettre du leur, ils sont restés après ce qu'ils étaient avant. Sur plus de quatre millions de Maçons qui arborent les insignes du troisième degré, combien se trouve-t-il d'adeptes possédant, ne fût-ce qu'un très humble commencement de Maîtrise ? Combien de Loges sont-elles en droit de se dire « justes et parfaites », en se basant sur le fait que les trois qui les dirigent sont des Maîtres effectifs ?

Toute la Maçonnerie dite *symbolique* n'est hélas, que le symbole de ce qu'elle devrait être réellement. On s'en est aperçu au XVIII[e] siècle, dès que la Maçonnerie actuelle eut pris quelque extension. Constatant que ceux qui se disaient Maîtres ne l'étaient pas, ceux qui croyaient l'être dans une certaine mesure éprouvèrent le besoin de développer la Maîtrise dans des ateliers spécialement fondés à cet effet.

C'est ainsi qu'une meilleure sélection devait être réalisée par les *Maîtres Ecossais*, qui surgirent vers 1740 avec l'ambition de former en un 4[e] degré les

Maîtres effectifs faisant défaut aux Loges bleues (1), le rouge devenant désormais la couleur des ateliers supérieurs.

Mais comme le 4e grade ne fut guère plus heureux pratiquement que le 3e, il y eut bientôt surenchère dans la multiplication des grades.

Pourquoi se serait-on arrêté à 4, alors que 7 est un nombre beaucoup plus prestigieux ? Dans l'excellente intention de perfectionner la Maçonnerie et de réaliser la vraie Maîtrise, de nombreux ritualistes se mirent à l'œuvre et combinèrent des hiérarchies de grades pour ainsi dire à l'infini.

Tous les auteurs qui ont approfondi le ternaire fondamental de la Franc-Maçonnerie ont condamné avec sévérité l' « ivraie des hauts-grades », élucubrations fantaisistes, ne contribuant qu'à égarer l'esprit et à faire méconnaître le pur Maçonnisme.

Cette critique est justifiée dans une très large mesure, car, si le rituel des trois grades dits « symboliques » porte visiblement la marque des *Maîtres*, rien, en revanche, n'est moins *magistral* que le symbolisme des degrés dits « philosophiques ». Tout y sent la contrefaçon pénible, et l'idée initiatique ne se traduit nulle part en synthèse lumineuse.

S'ils n'ont pas été plus heureusement inspirés, il ne faut cependant pas jeter la pierre aux inventeurs des hauts grades. Ils poursuivaient l'idéal de la vraie Maîtrise, et, s'ils ont fait fausse route en

(1) Voir *l'Apprenti*, éd. 1962, page 71.

cherchant le grand Arcane, leurs tentatives infructueuses restent méritoires et leurs erreurs sont instructives.

Tous les systèmes supra-maçonniques du XVIII[e] siècle se sont finalement fondus dans les 30 grades que le *Rite Ecossais* superpose au ternaire primitif. Historiquement, cette hiérarchie présente un incontestable intérêt ; elle a pris, en outre, une importance particulière au point de vue international, puisque les *Suprêmes Conseils confédérés* réalisent dans leur domaine propre l'universalité maçonnique qui est la pierre d'achoppement de la Maçonnerie bleue.

Il s'est trouvé, de plus, parmi les FF.·. hauts-gradés, des Maçons d'une vaste érudition qui se sont efforcés de tirer le meilleur parti possible des grades qu'ils n'avaient pas inventés. Il n'est que juste de rendre hommage sous ce rapport à la mémoire du F.·. Albert Pike, qui fut Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil pour la Juridiction Sud des Etats-Unis de 1859 à 1891. Ecrivain de grand talent, ce F.·. voulut spiritualiser l'Ecossisme, en rattachant à chaque grade un profond enseignement initiatique, développé dans un savant ouvrage intitulé : *Morals and Dogma*. On ne peut lui reprocher que de s'être laissé éblouir par les trente degrés considérés comme supérieurs, et d'avoir ainsi dédaigné d'approfondir les fondements mêmes de la Franc-Maçonnerie. Les hauts grades ont eu, en effet, le très grave inconvénient de détourner quantité de Maçons de l'étude persévérante de la synthèse ternaire primordiale. En cela ils ont été nui-

sibles et tombent sous le coup du réquisitoire d'historiens tels que Findel.

Mais, grâce à l'initiative de FF.·. éclairés, une évolution s'est accomplie au sein de l'Ecossisme, qui, renonçant à des prétentions injustifiées, ne s'efforce plus, en France, en Belgique et en Suisse pour le moins, qu'à reprendre le programme initiatique des trois premiers grades.

La Loge de Perfection

Les degrés immédiatement superposés à la Maîtrise, et qui se confèrent en Loge de Perfection, sont caractéristiques à cet égard. Le *Maître Secret* (4e grade) repasse, en quelque sorte, par les épreuves de l'apprentissage, dont il est appelé, cette fois, à saisir l'ésotérisme. Ainsi préparé, l'apprenti haut-gradé s'efforcera de devenir *Maître Parfait* (5e grade) en participant aux funérailles d'Hiram, pompeusement célébrées par le roi Salomon. Ce grade malheureusement est fort creux, comme beaucoup d'autres, qui font souvent double emploi entre eux. Il en est aussi dont la donnée se présente comme fausse et inconciliable avec la pure conception maçonnique. Ces grades mal venus font nombre dans la hiérarchie, mais c'est tout, car ils ne se confèrent pas *in extenso :* on les saute en se bornant à déclarer au récipiendaire qu'il en est investi. Les échelons écossais ne sont donc pas gravis un à un ; les plus instructifs donnent seuls lieu

à une réception rituélique ; mais le but poursuivi, surtout en Loge de Perfection, est exclusivement de faire l'éducation maçonnique de véritables Maîtres.

Les hauts grades se recommandent donc aux Maçons qui aspirent à la Maîtrise et ne savent pas s'y élever d'eux-mêmes en Chambre du Milieu. Pour leur venir en aide, l'Ecossisme leur offre des cours de répétition qui ont leur valeur, sans être indispensables.

Certains grades, prétendus supérieurs, sont, en réalité, lamentablement inférieurs dans leur thème, qui n'a rien d'initiatique.

Rien n'est à ce point de vue plus faux que de mettre en scène la punition des meurtriers d'Hiram, dont la mort n'a pas à être vengée.

Les Initiés ne punissent jamais et ils se vengent encore moins. A l'égard du mal, ils sont les médecins qui guérissent. En tant que Maçons, ils reconstruisent ce qui a été détruit ; ils ne combattent l'ignorance haineuse qu'en répandant généreusement la lumière, et n'opposent au fanatisme aveugle que leur tolérance pleinement éclairée. Et lorsque la perversité ambitieuse compromet le salut commun, les Sages font surgir de la corruption un ordre meilleur par la coalition des volontés saines. Ils raniment l'idéal dont les sociétés humaines ont besoin pour se montrer dignes d'elles-mêmes.

En résumé, le besoin des hauts grades ne se serait jamais fait sentir, si, pratiquement, les trois degrés fondamentaux n'étaient restés lettre morte. Les

degrés supérieurs perdront toute raison d'être, dès que les Loges se montreront capables de former des Maîtres effectifs.

D'ici là, ne démolissons rien. Efforçons-nous plutôt de faire nos classes initiatiques en profitant des enseignements qui s'offrent. Le Maître s'instruit partout, même aux écoles équivoques, qui se basent sur des traditions mal comprises. S'il ne sait constamment rectifier et mettre au point, en devinant la vérité sous l'expression malheureuse qui la défigure, c'est qu'il n'a pas trouvé la lumière du troisième degré.

Puissent les lecteurs de ce manuel la posséder et pénétrer le vrai sens de ce qui s'y rencontre d'énigmatique ou d'involontairement mystérieux !

VIII[e] Partie

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES A L'USAGE DES MAITRES

N. de E. — Cette édition 1963 reproduit fidèlement celle de 1931.

Certains ouvrages mentionnés par l'auteur sont aujourd'hui rarissimes.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES
A L'USAGE DES MAITRES

La Lecture

A tradition initiatique remonte à une époque où les livres étaient inconnus. Qui voulait s'instruire devait alors observer, méditer, deviner et se taire. Le silence s'imposait, car aucun langage philosophique ne s'était encore formé, si bien que pour exprimer des conceptions d'ordre élevé, les mots faisaient défaut. La pensée n'avait pas non plus la précision que devaient lui donner les Grecs : elle restait nuageuse et flottante, propre à être évoquée par des symboles, plutôt que de se laisser figer en formules verbales fournissant matière à discussion.

De nos jours tout est changé. Les mots dominent notre intellectualité, si bien que nous ne savons plus penser en dehors d'eux. Les choses ne nous parlent plus et nous avons cessé d'entendre les oracles du Grand Pan.

Force nous est donc de nous rabattre sur la parole morte qui s'étale dans les livres. Les mystères

de l'écriture alphabétique nous ayant été révélés, toute la science humaine se trouve à notre disposition. Sachons puiser dans cette accumulation de mots, mais ne nous contentons pas de nous assimiler l'expression de la pensée d'autrui. Ne lisons qu'en vue de stimuler notre propre pouvoir de réflexion. Lire peu et penser beaucoup par soi-même, telle doit être la règle du Maître. Architecte de sa construction intellectuelle, il recueille des matériaux qu'il met en œuvre selon son propre plan, en les taillant à sa convenance. Il ne se laisse endoctriner par personne et ne retient que ce qu'il a fait sien, par cette pénétration d'esprit qui prend possession du fond de l'idée, sans se contenter d'en enregistrer la forme.

Les Maîtres qui voudront ainsi travailler trouveront de précieux éléments dans des ouvrages tels que les suivants :

Religion

La Sainte Bible. Traduction des textes originaux. (Les Bibles protestantes donnent généralement satisfaction à cet égard). Etudiées par un Initié, les traditions qui sont parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire des Juifs se montrent révélatrices des plus intéressantes doctrines ésotériques. La lecture très attentive de la Bible se recommande donc aux Francs-Maçons, qui peuvent se dispenser d'illuminer symboliquement leur Loge en exhibant sur l'autel le livre sacré des seuls Judéo-Chrétiens si, en dehors de tout apparat formaliste, ils savent en tirer de précieuses notions initiatiques.

E. Ledrain. *La Bible.* Traduction nouvelle. Paris, Lemerre, 10 vol.

E. Ledrain. *Histoire d'Israël.* Avec un appendice par J. Oppert. Paris, Lemerre, 1879-82.

Fabre d'Olivet. *La Langue hébraïque restituée* et le véritable sens des mots hébraïques rétablis, etc... Paris, 1815-16, 2 vol. in-4°. (Réimpression fac-similée : Dorbon-Aîné, 1931, 2 vol.).

Cet ouvrage n'est pas à suivre à la lettre au point de vue linguistique. Son mérite réside dans la *Cosmogonie de Moïse,* qui est génialement construite et projette des clartés inattendues sur la métaphysique religieuse. — La réédition qu'en a donnée l'éditeur Dorbon-Aîné offre un intérêt tout spécial, car elle est suivie de la reproduction, en fac-similé, d'un manuscrit inédit, malheureusement non terminé, où, en 1823, Fabre d'Olivet retrace l'historique de sa « Langue hébraïque restituée », donne les raisons qui la lui firent composer, en développe certains points et discute les critiques qu'elle souleva.

Salomon Reinach. *Orpheus :* Histoire générale des Religions. Paris, 1909, 1 vol. in-18.

Imbu d'esprit scientifique, l'auteur fait trop abstraction du côté proprement religieux des religions. Il les juge superficiellement, en profane, mais n'en fournit pas moins de très précieux renseignements.

Joseph Huby. *Christus :* manuel d'histoire des Religions. Paris, 1916, 1 vol. in-16.

Réplique catholique à l'ouvrage précédent. Les auteurs des différents chapitres traitent leur sujet avec compétence ; mais, persuadés que le Christianisme possède seul la vérité, ils ne parviennent pas à saisir l'esprit des autres religions. Une équitable revue des croyances de l'humanité ne saurait être passée que par un esprit religieux

impartial, capable de sentir *la Religion* à travers les religions.

AUGUSTE DIDE. *La Fin des Religions*. Paris, 1 vol. in-16.

Symbolisme

LANOÊ-VILLÈNE. *Principes généraux de la Symbolique des Religions*. Paris, 1915, 1 vol. in-16.

LES ABBÉS BANIER ET MASCRIER. *Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*. Paris, Rollin fils, 1741, 7 vol. in-folio.

PORPHYRE. *L'Antre des Nymphes*. Suivi d'un essai sur les Grottes dans les cultes magico-religieux et dans la Symbolique primitive, par P. Saintyves. Paris, 1918.

F. WARRAIN. *Le Mythe du Sphinx*. Paris, 1910.

OSWALD WIRTH. *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*. Paris, Collection du Symbolisme.

OSWALD WIRTH. *L'Idéal Initiatique*, tel qu'il se dégage des rites et des symboles. Paris, Collection du Symbolisme, 1926.

LE SYMBOLISME, revue mensuelle consacrée à l'étude des Symboles initiatiques et à leur interprétation. Directeur Oswald Wirth (1).

Archéologie

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES d'après les textes et les monuments, ouvrage ré-

(1) Aujourd'hui trimestrielle. Directeur : M. Lepage, 23, rue André-de-Lohéac, LAVAL (Mayenne), France. (N.d.E.).

digé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio. Paris, Hachette, 9 vol. in-4°.

J. DE MORGAN. *Les Premières Civilisations.* Paris, E. Leroux, 1909, 1 vol. gr. in-8°.

G. MASPERO. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique.* Paris, 1908, 3 vol. in-4°.

GOBLET D'ALVIELLA. *Croyances, Rites, Institutions.* Paris, 1911, 3 vol. in-8°.

F. LAJARD. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident.* Paris, Imprimerie Impériale, 1867, 1 vol. in-4.

PAUL DHORME. *Choix de textes religieux Assyro-Babyloniens.* Transcription, Traduction, Commentaire. Paris, 1907.

REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE publiée sous la direction de V. Scheil et F. Thureau-Dangin. Paris, Ernest Leroux.

J.-L. COURCELLE-SENEUIL. *La Recherche de l'Utile dans les temps préhistoriques (Atsina - Kasisatra - Krusaor).* Paris, Livre Mensuel, 1919 et 1920, 3 vol.

FUSTEL DE COULANGES. *La Cité antique.* Paris, Hachette, 1 vol. in-16.

A.-C. EUGÈNE CAILLOT. *Mythes, légendes et traditions des Polynésiens.* Paris, E. Leroux, 1914, 1 vol. in-8°.

Philosophie

HENRI BERGSON. *L'Evolution créatrice,* 3e éd. Paris, 1907, 1 vol. in-8°.

P. COMMELIN. *Pensées de Marc-Aurèle Antonin,* précédées de la vie de cet empereur, suivies du Ma-

nuel d'Epictète et du Tableau de Cébès. Paris, 1 vol. in-18.

Léon Daudet. *L'Hérédo :* essai sur le drame intérieur.

— *Le Monde des Images.*

— *Le Rêve éveillé.*

Paris, 3 vol. in-18.

M. Matter. *St-Martin, le Philosophe inconnu, sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes.* Paris, 1861, 1 vol. in-12.

Ad. Franck. *Dictionnaire des Sciences Philosophiques.* Paris, Hachette, 1885, 1 vol. pet. in-4°.

F. Warrain. *La Synthèse concrète :* étude métaphysique de la Vie. Paris, 1906.

Hermétisme, Alchimie et Occultisme

Louis Ménard. *Hermès Trismégiste,* traduction complète, précédée d'une étude sur les livres hermétiques. Paris, Perrin, 1910, 1 vol. in-18.

M. Berthelot. *Origines de l'Alchimie* Paris, Steinheil, 1885, 1 vol. in-8°.

M. Berthelot. *Introduction à l'Etude de la Chimie des anciens et du Moyen-Age.* Paris, Steinheil, 1889, 1 vol. in-4°.

Antoine-Joseph Pernety. *Dictionnaire Mytho-Hermétique.* Paris, Bauche, 1758, 1 vol. in-16°

Antoine-Joseph Pernety. *Les Fables égyptiennes et grecques* dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des hiéroglyphes et de la Guerre de Troye. Paris, Bauche, 1758, 1 vol. in-16.

Abel Haatan. *Contribution à l'étude de l'Alchimie.* Théorie et pratique du Grand Œuvre. Paris, 1905, 1 vol. in-8°.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA. *La Philosophie Occulte.* La Haye, 1727, 2 vol. in-8°.

Recueil très érudit des traditions superstitieuses de l'antiquité.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA. *Paradoxe sur l'Incertitude, Vanité et Abus des Sciences.* S.L., 1603, 1 vol. in-12.

EDMOND DOUTTÉ. *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord.* Alger, 1909, 1 vol. in-8°.

P. SAINTYVES. *La Force Magique. Du Mana des primitifs au Dynamisme scientifique.* Paris, 1914.

P. SAINTYVES. *Les origines de la Médecine. Empirisme ou Magie ?* Paris, 1920.

ELIPHAS LÉVI. *Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé.* 2e édition. Paris, 1921, 1 vol. in-8°.

AD. FRANCK. *La Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux.* Paris, Hachette, 1843, 1 vol. in-8°.

EDOUARD SCHURÉ. *Les Grands Initiés* Esquisse de l'histoire secrète des religions (Rama, Krishna, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus). Paris, 1889, 1 vol. in-18.

EDOUARD SCHURÉ. *Sanctuaires d'Orient :* Egypte, Grèce, Palestine. Paris, 1898, 1 vol. in-18.

PAPUS. *A B C illustré d'Occultisme.* Paris, Dorbon-Aîné, 1925, 1 vol. gr. in-8°.

PAPUS. *Traité méthodique de Science Occulte,* suivi d'un Glossaire d'Occultisme. Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 2 vol. gr. in-8°.

Franc-Maçonnerie

GOBLET D'ALVIELLA. *Des origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie.* Bruxelles, 1907.

Mémoire couronné au concours du Grand Orient de Belgique.

Louis Amiable. *Une Loge Maçonnique d'avant 1789 : La R.·. L.·. Les Neuf Sœurs*. Paris, F. Alcan, 1897.

A. Micha. *Le Temple de la Vérité ou la Franc-Maçonnerie dans sa véritable doctrine*. Science et Religion, Théosophie et Initiation. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1916.

Endres (F.-C.). *Le Secret du Franc-Maçon*. Paris, Dorbon-Aîné, 1930, 1 vol. in-12.

Le Forestier. *La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIII^e siècle* et l'Ordre des Elus Coens. Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 1 vol. gr. in-8°.

Deux Siècles de Franc-Maçonnerie : 1719-1919. Numéro spécial du Bulletin du Bureau International des relations maçonniques publié à l'occasion du deuxième Centenaire de la Maçonnerie moderne. Berne, 1917, 1 vol. in-8°.

IXe Partie

LES FIGURES DU LIVRE DU MAITRE

FIGURES DU LIVRE DU MAITRE

Indications sommaires
sur leur origine et leur portée symbolique

Hors-texte. — Frontispice de « *La Maçonnerie Occulte* », de J.-M. Ragon, dessiné par Oswald Wirth pour la réédition Nourry, 1926.

Rien ne manque à cette synthèse de l'enseignement initiatique franc-maçonnique. Ce dessin, vraisemblablement inspiré, est puissamment évocateur et porteur de Lumière. Pour le penseur introspectif il peut être la clé de sa Chambre du Milieu, demeure de la Parole Mystérieuse qu'il faut « entendre » et « voir » pour posséder la Vraie Maîtrise.

Dans « *Le Symbolisme Occulte de la Franc-Maçonnerie* », le Maît.·. O. W. donne une interprétation de ce remarquable « Morceau d'Architecture » (Editions du Symbolisme).

P. 9. — Le Maître en méditation devant la planche à tracer disposée sur le tombeau d'Hiram. Un bas-relief rappelle la mort de l'architecte Tyrien martyr du devoir professionnel. — Dessin d'Henri Bonis, professeur à l'école des Beaux-Arts de Toulouse, ancien Vén.·. de la L.·. Travail et Vrais Amis Fidèles.

P. 16. — Un Maître d'Œuvre du xv^e^ siècle, d'après un lavis conservé à la Bib. Nat. Cab. des Estampes reproduit par G. Hanotaux dans Jeanne d'Arc (Paris, Hachette 1911). Cet architecte représente de Berneval, à qui est due la rosace de Saint-Ouen, de Rouen.

P. 76. — Les outils du meurtre d'Hiram. Les trois caractères phéniciens correspondent aux lettres hébraïques מ ר ח qui se lisent *Hourom* ou *Hiram*.

P. 99. — Equerre et compas encadrant une tête de mort qui se détache sur un pentagone noir figurant la matérialité sensible (Cercueil d'Hiram). Le tout est traversé par la branche d'Acacia révélatrice, symbole de ce qui est impérissable.

P. 117. — Gilgamès, le héros chaldéen, d'après une statue assyrienne du Louvre. Se gardant bien de tuer le non des emportements passionnels, l'Hercule babylonien s'est contenté de l'étourdir à l'aide d'une massue élastique. Il presse sur son cœur l'animal dompté, afin de bénéficier des énergies impétueuses qu'il importe de mettre au service d'une sereine sagesse.

P. 148. — La Fleur de lys ramenée à des éléments idéographiques. Le signe conventionnel de l'accomplissement du Grand Œuvre ⧖ est surmonté par un losange ◊ qui figure les réalisations d'ordre spirituel, par opposition au carré □ objectif et matériel. Du triangle animique ▽ (Eau, Ame) se dégage ainsi un Quaternaire idéal et dominateur, maintenu en équilibre par les rinceaux du Binaire (J.·. et B.·.). Le tout donne raison aux héraldistes qui ont deviné jadis la mission émancipatrice de la France, nation appelée à dominer par l'idée, qu'elle a sentie, puis rendue lumineuse en la soutenant autant par le raisonnement rigoureux (J.·.) que par une foi ardente et généreuse (B.·.).

P. 176. — L'Ermite du Tarot. Ce solitaire est à l'abri de tous les entraînements, car son manteau, comme celui d'Apollonius, intercepte les influences extérieures. Entièrement maître de lui-même, il sonde le terrain sur lequel il avance avec circonspection, toute précipitation risquant de compromettre l'œuvre du progrès. En partie voilée, sa lanterne concentre sa clarté sur la route à suivre et ne disperse pas en pure perte son rayonnement dans l'espace. C'est ainsi que le vrai sage s'applique à éclairer pratiquement l'évolution humaine, sans se poser en révélateur des mystères qui sollicitent la curiosité des intelligences. A cet égard, la discrétion s'impose.

P. 182. — Schéma du Septénaire engendré par le Ternaire.

P. 186. — Le signe déterminatif des noms divins assyro-babyloniens. Dans les textes en caractères cunéiformes, cet idéogramme annonce que le mot qui suit est le nom d'un dieu ou d'une déesse.

P. 188. — Debout entre deux Cabires, Mercure en ressuscite un troisième, que ses compagnons ont tué. Reproduction d'une gravure décorant un miroir étrusque.

P. 154. — Le symbole du Soleil, tel qu'il se rencontre sur les monuments chaldéens.

P. 190. — L'insigne de l'Orateur d'une Loge au XVIII^e^ siècle.

P. 191. — L'Octoade cubique.

P. 192. — Le carré du triple Ternaire.

P. 198. — Le carré magique de Saturne.

P. 202. — L'Arbre des Séphiroth Kabbalistiques.

P. 204. — L'Astre du Microcosme (Pentagramme) au centre de l'Etoile du Macrocosme (Sceau de Salomon).

P. 206. — Division naturelle du cercle en douze parties égales.

P. 207. — L'ensemble des signes du Zodiaque, avec les Maisons astrologiques correspondantes, désignées par leur chiffre et leur nom latin. Les Planètes occupent les angles du trigone de leur Elément. Au centre, la croix du quaternaire des saisons, des âges, etc.

PP. 209 à 214. — Pentacles de chacun des signes du Zodiaque, combinés avec leur Planète et leur Elément.

P. 215. — Momie décorée des signes du Zodiaque, rappelant la correspondance de ceux-ci avec les parties du corps humain.

P. 236. — Les *Koua* ou Trigrammes de Fô-hi. Le symbolisme chinois procède d'une distinction fondamentale représentée comme suit :

— Ce qui est un, uniforme, indivisible. L'Absolu, le spirituel, la cause agissante, l'imperceptible.

- - Ce qui est composé, varié, divisible. Le Relatif, la matière, les effets produits, la nature visible (les deux yeux).

En se combinant, ce Binaire engendre le Quaternaire suivant :

═ Subtilité, Intelligence, Soleil, Feu.

═ Calme, Sensibilité, Lune, Eau.

═ Eveil, Discernement, Etoiles fixes, Air.

═ Repos, Sommeil, Planètes, Terre.

Les Trigrammes poussent plus loin la particularisation, en évoquant des idées complexes, rappelées par leurs noms conventionnels :

☰ Ciel. Principe de toute action dans les trois mondes, spirituel, animique et matériel.

☱ Vapeurs, Matière sublimée. Eaux supérieures.

☲ Feu. Chaleur. Dilatation. Expansion.

☳ Foudre. Ardeur intérieure comprimée.

☴ Vent. Spiritualité mouvante, animatrice.

☵ Eaux inférieures. Circulation vitale.

☶ Montagne. Matérialité support de la spiritualité.

☷ Matière. Passivité soumise à tous les agents

Au centre de l'octoade des *Koua* figure le Taï-Khi, image des oppositions génératrices dans l'Unité double et de ce fait Tri-Une.

P. 246. — Oannès, le dieu-poisson des Babyloniens. Surgissant de la mer au lever du jour, il conversait avec les hommes jusqu'au coucher du soleil, pour leur enseigner lettres, sciences et arts, ainsi que les règles pour la fondation des villes et la construction des temples, enfin les principes des lois et jusqu'à la géométrie, sans oublier les préceptes relatifs à la culture de la terre, aux semailles, aux moissons, etc. (Tradition rapportée par Bérose, prêtre babylonien de l'époque alexandrine).

P. 254. — La Roue de Fortune (Arcane X du Tarot). Elle tourne en maintenant fixe, au-dessus du tourbillon vital, le principe énigmatique de la persistance individuelle (Sphinx). La stabilité résulte de l'équilibre réalisé entre constructions (Anubis ascendant) et destructions (Typhon descendant).

P. 271. — L'oiseau de Minerve voit clair au milieu des ténèbres, parce qu'il s'appuie sur la Règle (Rectitude de jugement) et s'abrite sous le Compas (Limitation raisonnable du champ d'exploration du mystère).

10
LA ROVE DE FORTVNE
V

X^e Partie

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

— A —

Abnégation, 50, 53, 54, 79, 194.
Abrac, 49.
Acacia, 11, 96, 113, 116, 135, 167, 169, 171, 213.
Acteur, 130, 131, 132, 134, 137, 139.
Actes et Action, 141, 143, 151, 152, 160, 184, 185, 186, 192, 195, 196, 197.
Activité, 184.
Adad, 119.
Adam (Grand), 136, 201, 217, 218.
Adam terrestre (ou Homme collectif), 218, 219.
Adonis, 108, 123.
Adversaire, 157.
Ælohim, 134.
Age d'Or, 62, 107.
Age maçonnique, 174.
Agent, 123, 132, 184, 187, 189, 200.
Agitation des Maçons, 58, 135.
Agrippa (H. - Corneille), 245.
Air, 122, 183, 210, 212, 214.
Airain, 183.
Alchimie, 49, 122, 244.
Ame humaine, 145, 188, 207.
Ame Universelle, 205, 207.
Amel-Ea, 115, 116.
Amiable (Louis), 246.
Amphion, 198.
Ancêtres (Culte des), 139.
Announnaki, 115.
Anonymat, 68.
Apollon, 190, 196, 198.
Apparences, 136, 155, 159, 201.
Appétits, 152, 159.
Apprenti, 151, 154, 156, 198 sq.
Apprentissage, 84, 111, 198 sq.
Approfondir, 83, 143, 148, 154 sq., 159, 167.
Arbre de Vie, 202.
Arche, 118, 119.
Archée, 101.
Archéologie, 242.
Art sacerdotal et Art Royal, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 35, 45, 52, 55, 85, 98, 118, 139, 154, 156, 196, 198, 224.
Arthémis, 186.
Artiste, 131, 132, 134, 141, 155, 196.
Ascèse, 118, 198 sq.
Ascétisme, 44, 94.
Ashmole (Elias), 59.
Assistance mutuelle des Maçons, 58, 172.
Astarté, 123, 186.
Astronomie et Astrologie, 48, 49, 181.
Athée, 44.
Atrakhasis, 121.
Attis, 46.
Autonomie des Loges, 225.
Autorité, 88, 223.

— B —

Baal, 123.
Babel, 83.
Bacchus-Dionysos, 188.
Balance, 157.
Bandeau, 82.
Banier et Mascrier (Abbés), 242.

Baptême, 48.
Batterie, 174.
Beau (Recherche du), 141, 196.
Bel, 118, 119, 180.
Bélier, 209, 211.
Bénédictins, 44.
Bergson (Henri), 243.
Bérose, 120.
Berthelot (M.), 244.
Bible, 13, 69, 73, 174, 180, 240.
Bien et mal, 22, 23, 25, 58, 94, 196.
Bienfaisance, 52, 54, 123, 229.
Bien faire, 54, 58, 229.
Binaire fondamental, 122, 174.
Byblos, 124.

— C —

Cabinet de Réflexion, 71, 84.
Cabires, 187, 188.
Cadavre, 92, 93, 95, 97, 98, 105, 143, 145, 163, 169, 171, 176, 213, 214.
Cagliostro, 34.
Caillot (A.-C.-Eugène), 243.
Calice d'Amertume, 72, 82.
Calme, 39, 43, 83, 152.
Cancer, 208, 210.
Capricorne, 213.
Carré long, 36, 191.
Carrés magiques, 198 sq.
Catéchisme, 38.
Causalité (Loi de), 191 sq., 195, 201, 218.
Causes premières et causes secondes, 180, 187, 191 sq., 218.
Caverne, 84.
Célibat, 42.
Centre (voir : Chambre du Milieu, Lumière, Parole Perdue, Pierre cubique et philosophale).
Cercueil, 85, 215, 250.
Cérémonial, 15, 20, 36, 37, 38, 47, 60, 73, 163, 231.
Cérès, 71, 123, 188, 207.
Chaîne d'Union, 98, 196, 205, 214.
Chambre du Milieu (Centre, Pierre Cubique, Parole perdue, Lumière), 84 sq., 99, 156, 159, 167, 175, 187, 191, 196, 200, 205, 207, 223, 235.
Chaos, 66.
Chapeau, 223.
Charité vraie du Maçon, 54.
Chercher, 121, 160.
Choses, 122, 133, 135, 155, 159, 160, 164, 239.
Christ, 31, 107, 108.
Christianisme, 20, 31, 34, 36, 41, 47, 48, 108, 190.
Christus, 241.
Chute des Anges, 89.
Cinq, 168, 174.
Cinq points du Compagnonnage, 106.
Ciseau, 81.
Citoyen, 26, 28, 160.
Clairvoyance, 50, 66.
Clé du Secret, 7, 50, 171.
Colonnes d'Hercule, 120, 122.
Colonnes J.·. et B.·., 36, 75, 80, 88, 120, 122, 157, 185, 199, 203.
Compagnon, 11, 38, 72, 79, 80, 86, 151, 154, 156, 196, 198 sq.
Compas, 69, 81, 96, 135, 170, 195, 199.
Compréhension, 14, 47, 63, 66, 67, 80, 102, 142, 155, 156, 157, 164, 169, 171, 193, 195, 198, 240.
Concevoir et Conceptions, 49, 80, 146, 168, 182, 192, 193, 200.

Concentration, 118, 205.
Concilier, 168.
Concordats, 24.
Connaissance de soi, 131, 144, 159, 193.
Conscience et connaissance, 39, 49, 63, 66, 169, 183, 193.
Construction, 49, 62, 66, 80, 86, 87, 117, 118, 119, 122, 130, 145 sq., 148, 151, 167, 191, 240.
Contradiction, 157, 158, 168.
Couleurs, 182 à 184.
Coups frappés, 171, 174.
Couronne (Kether), 201, 223.
Création, 49, 65, 109, 180, 201.
Croix, 48, 206.
Croyances, 40, 45, 143, 144, 146, 158.
Crucifix, 197.
Cube, 180.
Cuivre, 184.
Cybèle, 123.
Cycles, 207.

— D —

Daudet (Léon), 202, 244.
Décade, 200.
Déchiffrer, 50.
Découvrir, 145, 168, 193.
Degrés initiatiques, 31, 54, 151, 194, 195.
Déluge, 116, 117, 118 sq.
Déméter, 188.
Démiurge, 67.
Descente aux Enfers, 108 sq., 117, 132.
Désert, 113, 114.
Désir, 152, 159, 201.
Destinée, 115, 133, 148, 188.
Détachement initiatique, 50, 56, 79, 83, 94, 102, 118, 142.
Devenir, 201.
Devoir (Le), 201.
Dhorme (Paul), 243.
Diable, 72, 197, 219.
Diane, 123.
Dieu, 28, 42, 63, 65, 145, 148.
Dignité du Maçon, 52, 53, 54, 217.
Dionysos, 188.
Discernement (Le), 201, 219.
Discernement, 46, 50, 57, 66, 80, 81, 103, 133, 136, 152, 162, 219.
Discipline, 227.
Discrétion (La), 201.
Divinisation, 50, 113, 128, 132, 133, 140, 141.
Dix, 118, 200.
Dogmatisme, 50, 112, 145, 240.
Don entier de soi-même, 54.
Douceur, 184.
Doumouzi, 123.
Druides, 21.
Duodénaire, 189, 206 sq.
Dynasties, 24.

— E —

Ea, 109, 117, 118, 119, 121.
Eau, 210, 212, 214.
Eaux, 114, 115, 116, 118, 119.
Ecossisme, 69, 234, 235.
Ecouter, 157 sq.
Eglise, 40, 41, 103, 107, 146, 197.
Ego et Egoïsme, 68, 116, 128, 142, 160, 184, 205, 219.
Eléments, 71, 82, 83, 116, 123, 208, 209.
Eleusis, 46, 72.
Eliphas Lévi, 13, 245.
Elixir de longue vie, 153.
Emancipation, 41, 227 sq.

Enchaînement des idées et des faits (voir : Causalité), 193, 201.
Energie constructive, 43, 63, 64, 65, 81, 98, 111, 138, 142, 147, 169, 184, 205 (Cf. : G.·. A.·., Soufre).
Enfants de la Veuve, 43.
Ennéade, 191, 218.
Epeler, 50.
Epreuves, 20, 32, 38, 57, 71, 92.
Equerre, 69, 80, 81, 91, 93, 95, 96, 103, 135, 170.
Equilibre, 157, 185 sq., 205, 212.
Ermite du Tarot, 250.
Esclavage, 29, 160, 220.
Esculape, 190.
Eshmoun, 123.
Esotérisme (voir : Centre).
Espace, 183.
Esprit, 183, 205, 213.
Etain, 183.
Eternité, 137.
Ether, 183.
Etoile Flamboyante, 36, 72, 80, 82, 204.
Etrangleur (Ira l'), 119.
Evangiles, 108.
Eve, 13.
Evocation, 36, 68, 142, 163, 164.
Evolution, 29, 65, 251.
Excommunications, 41, 42, 46, 103, 228.
Extériorisation, 197.

— F —

Fables, 50.
Fabre d'Olivet, 241.
Faits, 193.
Faust, 154.
Fer, 184.
Féticheurs, 20, 24.
Feu et Vent, 122, 123.
Feu constructif, 60, 82, 98, 101, 122, 183, 184, 209, 211, 212, 213.
Feu universel, 82, 122.
Figures, 197, 249.
Fils, 183, 200.
Fils de la Putréfaction, 99, 101, 172.
Findel, 234.
Fleur de lys, 148, 250.
Force, 43, 58, 68, 94, 98, 105, 122, 135, 138, 142, 152, 204.
Foudre, 183.
Foyer, 156, 160, 229.
Franciscains, 44.
Franck (Ad.), 244, 245.
Frères, 52.
Fustel de Coulanges, 243.

— G —

Gants, 86.
Gémeaux, 119, 210.
Génération, 72, 183, 184, 186, 200.
Genèse, 180.
Géométrie, 48, 52.
Germe, 122, 123, 147.
Gilgamès, 94, 110 sq., 124.
Glaive, 37.
Goblet d'Alviella, 243, 245.
Gœthe, 13, 50, 57, 124.
Gorge, 91.
Gouvernement (Le), 201.
Gouvernement maçonnique, 225, 228.
Grâce sanctifiante, 231.
Grand Architecte de l'Univers, 36, 37, 43, 49, 63, 121, 146, 148, 201, 205.
Grandes Loges, 41, 42, 225, 227, 228.
Grand-Maître, 225.
Grand Œuvre, 43, 49, 63, 64, 72, 83, 132, 138, 142, 151, 158, 183, 195, 196.
Grecs, 46, 51, 71, 187, 196, 239.

Guerre et guerriers, 24, 117.

— H —

Harmonie, 181, 190, 196, 220.
Hauts-Grades, 69, 231.
Herbe de Vie (voir : Acacia, Parole Perdue), 116.
Hercule-Héraklès, 94, 217.
Hermès, 188, 206.
Hermétisme, 31, 49, 72, 122, 146, 155, 159, 180, 197, 244.
Hérodote, 122.
Heures, 114, 194.
Hiram, 15, 38, 58, 60, 61, 67, 68, 73 sq., 86, 87, 92, 97, 101, 107, 108, 122, 142, 143, 148, 156, 174, 188, 225, 228, 230, 231, 234.
Hominalité, 217.
Homme, 8, 19, 22, 23, 31, 39, 62, 89, 113, 115, 119, 128, 146, 181, 196, 204.
Homme collectif, voir : Adam terrestre.
Homme-Dieu, 132, 133.
Horus, 101.
Huit, 185 sq., 189, 191.
Humanité, 49, 54, 101, 104, 119, 147, 220, 229.
Humilité, 160.
Hund (Baron de), 57.

— I —

Idéalité, 183, 195, 197, 201, 224.
Idée, 68, 80, 147, 189, 192, 193, 197, 200.
Ignorance, Fanatisme, Ambition, 86, 101, 102, 103, 168, 235.
Illumination, 56, 66, 68, 157.
Illusions, 31, 79, 155, 159 sq., 162, 201.
Images, 50, 80, 197.
Imagination, 22, 23, 28, 64, 123, 144.
Immortalité, 113, 116, 120, 127 sq., 136 sq., 142, 145.
Individu et Individualité, 130, 142, 147, 148, 159, 180, 217, 224.
Initiation et Initié, 13, 15, 27, 28, 29, 30, 31, 37, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 55, 60, 62, 64, 65, 66, 69, 71, 79, 80, 84, 87, 95, 105, 110, 113, 116, 118, 128, 145, 146, 151, 153, 158, 162, 164, 180, 191, 195, 197, 205, 224, 228, 230, 235.
Initiative, 186, 209.
Instinct, 66, 151, 184, 216.
Intelligence, 8, 23, 40, 49, 63, 66, 89, 97, 109, 121, 128, 130, 151, 152, 153, 156, 158, 175, 196, 206, 216.
Ira l'Etrangleur, 119.
Irnina, 112.
Ishtar, 108, 112, 123, 186.
Isis, 46, 87, 97, 173, 186, 200.

— J —

J.·. et B.·., 36, 98, 105, 122, 185, 186, 187.
« Je pense », 218, 219.
Jugement (Le), 201, 220.
Jupiter, 183, 196, 213, 214.
Justice immanente, 201, 220.

— K —

Kabbale, 49, 136, 195, 200 sq.

Kabirim, 187, 188, 189.
Kether, 201, 223.
Khasisatra, 121.
Khoumbaba, 111.
Koua, 252.

— L —

Langage universel, 49, 50.
Lecture, 239 sq.
Le Forestier (R.), 246.
Légendes, 51, 73, 87, 107 sq., 124, 153.
Levier, 81.
Libération, 112, 160.
Liberté, 42, 112, 160, 217, 224.
Liberté, Egalité, Fraternité, 41.
Lilia, 124.
Lion, 208, 211.
Lire et écrire, 164.
Livre de l'Apprenti, 12, 69.
Livre du Compagnon, 12, 69.
Locke (John), 49.
Loge, 37, 38, 41, 43, 46, 47, 51, 61, 73, 103, 160, 191, 224, 225, 226, 228, 230, 231.
Loge de Perfection, 234, 235.
Logique des choses, 201.
Logos, 65, 67, 200.
Loi (La), 201.
Loi unique régissant l'Univers, 215.
Lucidité, 67, 146, 156, 189.
Luciférisme, 15, 108.
Lumière, 29, 40, 63, 64 sq., 67, 69, 108, 114, 156, 164, 181, 189, 191, 210, 215, 220, 235.
Lune, 36, 183, 208, 210, 220.
Lutte pour la Vie, 220.

— M —

Maçonnerie Universelle, 225.
Maçonnisme, 41, 62 sq., 68, 146, 162, 168, 229.
Macrocosme et Microcosme, 146, 180, 185, 204, 215.
Magie, 23, 24, 34, 35, 37, 49, 197.
Magnétiseurs, 184.
Mahatmas, 56.
Maillet, 81, 92, 93, 95, 104, 224.
Maître Parfait, 234.
Maître Secret, 235.
Maître (Véritable), 56, 63, 64, 73, 118, 129, 130, 144, 156, 191, 205, 225, 226, 227, 231, 232, 236, 250.
Maîtres d'œuvre, 48, 118, 119, 191.
Maîtres Ecossais, 231.
Maître (Grand), 225.
Maîtres Invisibles, 15, 36, 58, 63, 64, 67, 68, 116, 129, 173.
Maîtrise et Maîtrise de soi, 26, 27, 28, 50, 55, 56, 64, 66, 73, 82, 84, 92, 94, 113, 116, 121, 124, 144, 149 sq., 155, 159, 161 sq., 174, 175, 176, 181, 183, 194, 195, 196, 199, 201, 224, 227, 228, 229, 230, 231, 235, 240, 250.
Marche, 38, 85, 93, 169, 170.
Mardouk, 119.
Mars, 184, 186, 209, 212.
Maspéro (G.), 243.
Matérialité, 183, 229, 250.
Matière première, 159, 183, 201, 210.
Matter (M.), 244.

Mauvais Compagnons, 38, 73, 86, 89, 92, 104, 156, 167, 171, 213.
Médecine, 210.
Méditation, 67, 113, 139, 142, 156, 157.
Mémoire. 196.
Melquart, 122.
Ménard (Louis), 244.
Mental, 80, 116, 152, 153.
Mer, 114.
Mercure, 172, 183, 210, 211.
Mère (la) (voir : Isis et Nature), 43, 173, 183, 200.
Mères du Savoir humain, 50.
Mesmer, 34.
Métapsychologie, 45.
Métaux, 69, 112, 181, 182 à 185.
Meurtre d'Hiram, 90 sq., 156, 167, 169, 213.
Mieux (le), 195.
Minerve (Oiseaux de), 253.
Mission, 42, 60, 160.
Mithra, 46, 85.
Moi transcendant (le), 134.
Moïse, 241.
Molay (Jacques), 44.
Monde, 3, 28, 43, 49, 61, 65, 115, 130, 187.
Monde (Le), 220.
Monts et Montagne, 113, 114, 119.
Morale (La), 201.
Mort, 31, 47, 95, 100, 106, 107, 113, 114, 115, 117, 129, 132, 134 sq., 137, 163, 169, 217, 219.
Motricité, 184, 185.
Mots, 80, 106, 159, 171, 174, 239.
Mots Sacrés, 50, 91, 172.
Mouvement, 64, 185, 186.
Muses, 196 sq.
Musique des Sphères, 181, 196.
Mystères, 25, 33, 37, 38, 40, 46, 48, 59, 67, 69, 71, 84, 88, 95, 115, 130, 145, 148, 163, 174, 188, 191, 194.
Mysticisme, 42, 43, 56, 68, 127, 133.
Mythes, 13, 23, 47, 50, 73, 107 sq., 124.

— N —

Nabou, 119.
Nature (la), 43, 87, 123, 146, 173, 181, 186.
Nature des choses, 24, 89, 155, 181, 201.
Nautonier, 115, 117, 119, 120.
Néant, 128.
Nerval (Gérard de), 76.
Neuf, 118, 191 sq., 196.
Ninib, 119.
Nissir, 119.
Noé, 121.
Noms divins, 186.
Nom du Maître, 99, 175, 176.
Nombres, 52, 54, 96, 114, 115, 116, 118, 119, 146, 168, 174, 179 sq., 185 sq., 196, 198, 200, 204, 205.

— O —

Oannès, 253.
Obédience, 226, 228, 229.
Obligations du Maçon, 52, 53, 54, 158.
Occultisme, 34, 35, 244.
Octoade, solaire, 189 sq.
Officiers de la Loge, 203.
Oiseau de Minerve, 253.
Onze, 204 sq.
Opérative (Maçonnerie), 52.

Oppositions agissantes (voir : J.·. et B.·.).
Or et Argent, 118, 144, 182, 183.
Orateur, 191, 203.
Organisme, 135, 146, 147, 151, 162, 176.
Orient et Occident, 14, 79, 180.
Orpheus, 241.
Osiris, 13, 97, 101, 173, 186, 215.
Ossements, 159.
Ourouk, 112, 113, 116.
Outils, 36, 85.
Outnapishtim, 113 sq., 116, 120.
Ouverture des travaux, 48, 69.
Ovide, 124.

— P —

Pains (de Vie), 116.
Pan, 219, 239.
Papus, 245.
Parole Perdue, 7, 37, 65, 106, 145, 156, 163, 170, 215, 230.
Passions, 39, 112, 151, 152, 190.
Péchés capitaux, 184.
Pensée, 15, 22, 38, 50, 64, 65, 67, 68, 84, 118, 124, 148, 157, 192, 195, 198, 200, 239, 240.
Pentacles, 197, 209.
Père, 183, 200.
Perfection et perfectionnement, 62, 81, 89, 154, 159, 195.
Pernety (Dom A.-J.), 244.
Personnalité, 130, 132, 133, 135, 137, 142, 176, 183.
Phéniciens, 122, 186.
Phénix, 101.
Phénoménalité, 201.
Pic de la Mirandole, 48.
Pierre, 48, 60, 62, 80, 81, 114, 155, 174, 183.
Pike (Albert), 13, 233.
Plan immatériel, 63, 147, 148, 175, 201, 205, 240.
Planche à tracer, 175, 193, 194, 195, 197, 201.
Planètes, 181, 209.
Plomb, 183.
Poésie, 13, 141.
Poissons, 214.
Politique, 160.
Porphyre, 242.
Positivisme, 183.
Potentialité, 201.
Pouvoirs, 22, 24, 26, 30.
Préjugés, 142.
Prérogatives, 223 sq.
Prêtres, 21, 22, 25, 27, 30, 38, 41, 107.
Principe des choses, 122, 133.
Profanes, 19, 34, 54.
Progrès, 22, 29, 63, 94, 135, 185, 193, 195, 201, 217, 220.
Psychique (Energie), 43, 45, 68, 98, 105, 196.
Puberté, 20.
Puissance secrète des Initiés, 197, 204, 205.
Purifications (voir aussi : Eléments), 116.
Putréfaction, 72, 99, 101, 106, 172.
Puységur, 34.
Pyramides, 141.
Pythagore, 51, 128, 174, 181.

— Q —

Qabbalah, 200.
Quaternaire, 174, 181, 189, 208.

— R —

Ragon, 13.
Raison, 65, 142, 143, 144, 199, 200, 211, 220.
Raisonnement, 143, 190.
Rationalisme étroit, 143.
Réalisation, 151 sq., 159, 168, 184, 195, 196.
Réalité, 80, 81, 133, 136, 148, 159, 161, 164.
Réfléchir, 146.
Réformation de soi et du monde, 31, 38, 54, 104.
Règle, 80, 81, 91, 93, 95, 102, 143, 195.
Règne Hominal, voir : Adam terrestre.
Religion, 20, 24, 32, 41, 50, 63, 123, 143, 145, 158, 181, 200, 217.
Renoncement, 79, 82, 83, 94, 112, 118.
République, 26, 41, 160, 161.
Respect de la loi, 191, 227.
Responsabilité des faux-Maîtres, 156, 183.
Résurrection, 95, 163, 172, 188, 215, 228, 230.
Rétrogradation, 79 sq.
Révolte, 40.
Rideau, voir : Voile.
Rite Ecossais, 69, 233.
Rites, 24, 35, 37, 38, 58, 97, 98, 107, 118, 144, 163, 228, 229, 231.
Rituels, 48, 60, 68, 70, 72, 118, 132, 234.
Rois, 25, 26, 27, 30, 116.
Rosace des Cathédrales, 80.
Rose-Croix, 31, 56.
Roue de Fortune ou du Devenir, 201.
Royaume de Dieu, 107.

— S —

Saba (Reine de), 76.
Sac à malice, 37.
Sacrement, 25, 60.
Sage, 56, 131, 139, 155, 158, 181, 195, 251.
Sagesse, Force et Beauté, 15, 36, 109, 121, 192, 196, 200, 201, 203, 204, 206.
Sagittaire, 213.
Saint-Germain (Comte de), 56.
Saintyves (P.), 245.
Saisir (voir Compréhension et Concevoir).
Salaire, 50.
Salomon, 58, 74, 75, 76, 87, 168, 224.
Salvadori (Noël), 53.
Samothrace, 46.
Saturne-Kronos, 123, 183, 198, 213, 214.
Scaphandrier, 138.
Schuré (Edouard), 245.
Science, 23, 59, 64, 234.
Scorpion, 43, 114, 212.
Secret, 7, 35, 47, 49, 52, 58, 64, 92, 114, 118, 144, 145, 168, 171, 180, 195.
Sel, 209.
Sens de la réalité, 81.
Sensibilité, 184.
Sentiment (Le), 201.
Séphiroth, 200 sq., 224.
Sept, 116, 118, 168, 174, 179, 182, 185, 191.
Septénaire, 168, 174, 181, 184, 187, 208, 220.
Sérénité, 15, 43, 152, 190.
Serment, 58.
Serpent, 116, 210.
Serpent Vert, 124.
Sexualité, 219.
Shamash, 114.
Sidouri, 114, 115, 124.
Signes, 38, 48, 59, 85, 173, 208, 209.

Silbermann, 13.
Silence, 30, 83, 132, 161, 239.
Six, 118, 119, 174.
Sociétés Secrètes, 19, 28, 32.
Sol (Le), 201, 207.
Soleil, 15, 36, 79, 114, 170, 182, 189, 190, 208, 211, 220.
Solitude, 83, 113.
Sommeil, 113, 137.
Sorciers, 22, 23, 25, 32, 34, 107, 144.
Souffle, 117.
Soufre et Mercure, 122, 147, 183, 209.
Souveraineté, 25, 26, 28, 82, 117, 151, 153, 161, 223, 224, 226, 227.
Spéculative (Maçonnerie), 52, 151, 179.
Sphinx, 253.
Spiritualité, 229, 230.
Squelette des choses, 159, 183.
Stricte Observance, 57.
Styx, 82.
Sujet - Verbe - Objet, 192.
Supérieurs Inconnus, 8, 15, 57, 58, 88, 127, 130, 173.
Superstitions, 13, 23, 24, 97, 142, 143, 144, 160.
Suprêmes Conseils, 233.
Surveillants, 98, 99, 117.
Survivance, 23, 36, 94, 129, 140, 141, 143, 144, 169.
Symboles et Symbolisme, 23, 26, 36, 37, 38, 49, 50, 57, 61, 63, 73, 79, 80, 102, 124, 144, 163, 164, 207, 231, 239, 242, 252, 253.

— T —

Table d'Emeraude, 206.
Tablier, 37, 39.
Talismans, 49.
Tamouz, 123.
Tarot, 217, 219, 220.
Taureau, 112, 113, 209.
Tempérance, 219.
Temple, 19, 35, 62, 87, 107, 168, 220.
Templiers, 44, 47.
Tendresse, 184.
Ténèbres, 63, 84, 148, 199.
Ternaire, 55, 70, 127, 168, 174, 191, 199, 220, 232, 233.
Terre, 71, 209, 212, 213.
Testament constructif, 71, 195.
Tétragramme, 172.
Théosophie, 56.
Tirésias, 37.
Tolérance, 14, 102, 157, 235.
Tombeau d'Hiram, 148, 168, 169, 213.
Tour, 83, 180.
Tout (Le), 205, 206.
Tradition, 21, 24, 38, 48, 72, 92, 97, 101, 137, 147, 163, 164, 168, 181, 194 sq., 197, 236, 239.
Transformation, 43, 133, 138.
Transmutation, 164.
Travail initiatique, 121, 133, 138, 156, 194, 196, 198 sq., 204, 229.
Treize, 219, 220.
Trésorier, 229.
Triade, 202.
Triangle, 36, 122, 182.
Trigrammes de Fo-Hi, 252, 253.
Triple ternaire, 191 sq., 205, 218.
Triunité (ou Trinité-unitaire), 182, 187, 218.
Trois (Nombre), 54, 96, 115, 168, 182, 191, 231.

Tronc de bienfaisance, 53.
Truelle, 157, 175.
Tyrannie, 112.

— U —

Un, 49, 136, 146, 182.
Unité, 49, 136, 146, 174, 206, 218.
Universalité, 200, 226, 233.

— V —

Vénus, 108, 123, 184, 186, 209, 212.
Verbe, 61, 65, 184, 200.
Vérité, 40, 80, 144, 145, 158, 159, 160, 191, 198, 236.
Verseau, 214.
Veuve, 97, 173.
Vibration, 64, 67, 185, 186, 196.
Vie future, 44, 137.
Vie quotidienne (du Maçon), 52, 53, 54, 57, 121, 132, 133, 153, 157, 158, 162, 217.
Vie Sociale, 217.
Vie Universelle, 49, 64, 65, 66, 100, 114, 115, 121, 122, 128, 132, 133, 155, 167, 170, 186, 216.
Vieillards, 20, 21.
Vierge, 196, 200, 212.
Violence, 29.
Virgile, 124.
Vision pénétrante du Sage, 159, 199.
Vitalité, 184, 210, 216, 219.
Vivre mieux, 54.
Voile, 57, 64, 96, 99, 114, 129, 138.
Volonté, 43, 64, 81, 94, 115, 160, 183, 192, 195.
Voyages, 57, 71, 97, 105, 116.
Vrai (Le), 46, 80, 129, 152, 157, 168.
Vulcain, 187.

— W —

Warrain (F.), 242, 244.
Wirth (Oswald), 242.

— X —

Xisuthros, 121.

— Z —

Zodiaque, 49, 207, 208, 217.

XIe Partie

TABLE DES CHAPITRES

Aux Initiés du 3e Degré 11

PREMIÈRE PARTIE : NOTIONS HISTORIQUES RELATIVES AU GRADE DE MAITRE 17

Chapitre I. - Les Sociétés Secrètes et les Initiés 19

Les Institutions Primitives 19
L'Art Sacerdotal et l'Art Royal 21
La Maîtrise Idéale 26
La Mission des Initiés 28
La Filiation Maçonnique 31
Sommes-nous des Sorciers ? 34
Nos cérémonies 37
Le Monachisme 42

Chapitre II. - Les Mystères 46

Les Initiations professionnelles 48
La Bienfaisance 52
Les Degrés de Capacités 54
Les Maçons s'agitent, Hiram les mène .. 58

Chapitre III. - Le Maçonnisme 62

La Lumière Maçonnique 64
L'intervention des Maîtres 67
La Légende d'Hiram 73

DEUXIÈME PARTIE : LE RITUÉLISME DU GRADE DE MAITRE 77

Chapitre I. - Le Rituélisme Initiatique 79

La Rétrogradation 79

L'Apprentissage incessant 82
La Chambre du Milieu 84
La Légende Maçonnique 87
Le Drame Symbolique 88
L'Epreuve du futur Maître 92
La Résurrection 95

Chapitre II. - La Légende interprétée 100
La Régénération 104

Chapitre III. - Les Mythes 107
L'Epopée de Gilgamès 110
Le Déluge Chaldéen 118
La Triade Phénicienne 122

TROISIÈME PARTIE : CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES SE RATTACHANT AU GRADE DE MAITRE 125

Chapitre I. - L'Immortalité 127
Les Supérieurs Inconnus 127
Le Mystère de l'Individualité 130
La Divinité humaine 132
La Mort 134
L'Immortalité 136
La Survivance 140
Les Superstitions 142

Chapitre II. - La Construction Individuelle .. 145

QUATRIÈME PARTIE : LES DEVOIRS DU MAITRE .. 149

Chapitre I. - La Réalisation 151
Etre maître de soi 151
Approfondir 154
Ecouter autrui 157
Perdre toute illusion 159
Exercer la Maîtrise 161

CINQUIÈME PARTIE : CATÉCHISME INTERPRÉTATIF DU GRADE DE MAITRE 165

SIXIÈME PARTIE : NOTIONS DE PHILOSOPHIE INITIATIQUE RELATIVES AU GRADE DE MAITRE 177

Chapitre I. - Propriétés intrinsèques des Nombres au Grade de Maître 179

Les Mystères du Nombre Sept 179
La Tri-Unité Septénaire 182
L'Equilibre 185
L'Octoade Solaire 189
L'Ennéade ou triple Ternaire 191
La Tradition 194
Les Muses 196
Le Carré de Saturne 198
Les Séphiroth 200
La Puissance Magique 204
Le Duodénaire 206
Le Cercueil d'Osiris 215
L'Adam Kadmon 217

SEPTIÈME PARTIE : LES PRÉROGATIVES DE LA MAITRISE 221

Chapitre I :

Le Chapeau 223
La Souveraineté des Maîtres 224
L'Emancipation 227

Chapitre II. - Les Hauts-Grades 231

La Loge de Perfection 234

HUITIÈME PARTIE : INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES A L'USAGE DES MAITRES 237

La Lecture 239
Religion 240
Symbolisme 242
Archéologie 242
Philosophie 243
Hermétisme, Alchimisme, Occultisme ... 244
Franc-Maçonnerie 245

NEUVIÈME PARTIE : LES FIGURES DU LIVRE DU MAITRE 247

DIXIÈME PARTIE : INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES 257

ONZIÈME PARTIE : TABLE DES CHAPITRES 268

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 13 SEPTEMBRE 1974
PAR L'IMPRIMERIE DE
LA MANUTENTION
A MAYENNE

N° 5109